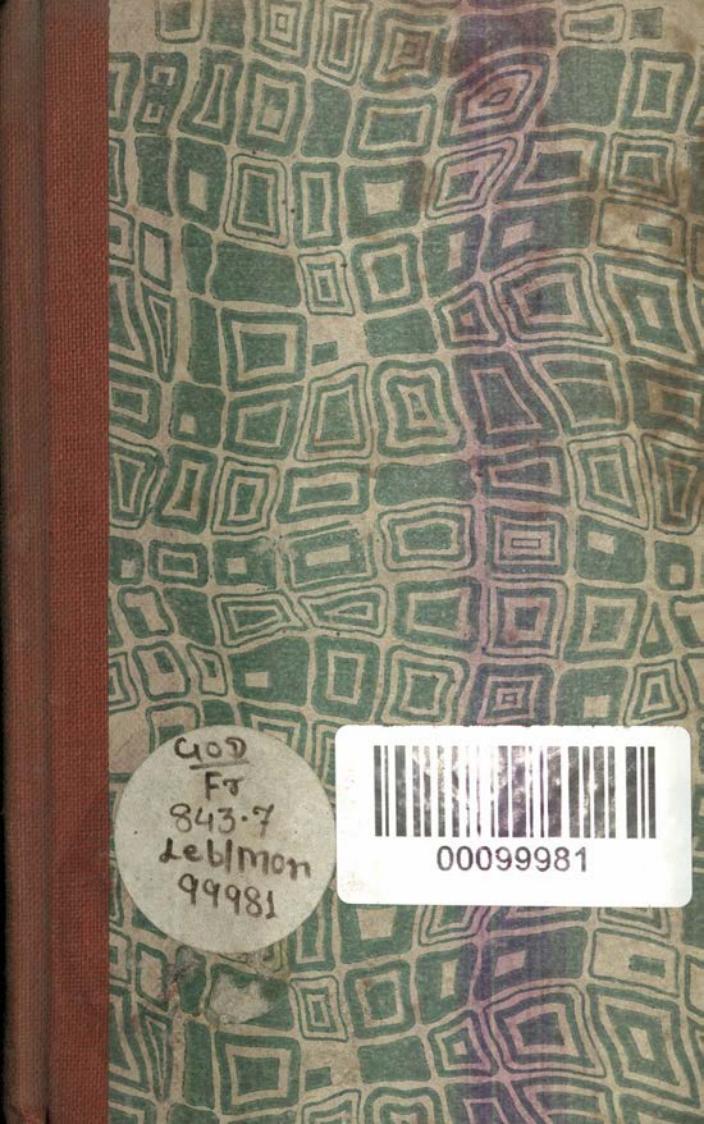

GOD
Ft
843·7
Leblmon
99981
00099981

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

OC1.C.1

MONSIEUR
DE
ROBERVILLE.

TOME IV.

MONSIEUR DE MOBERVILLE.

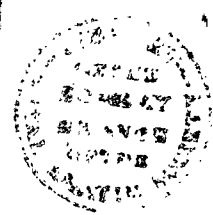
PAR PIGAULT-LEBRUN.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.
ECCLES.

99981

TOME QUATRIÈME.

00.C.1



PARIS,
BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1818.

Gcd
Fo 845.7
Leblanon
99981

00099981

MONSIEUR DE ROBERVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Robert invente un genre de commerce nouveau.

« Voyons, qu'allons-nous devenir ? » dit un jour Robert au docteur. Vous » m'avez gagné douze mille francs en » détail, et vous n'en êtes pas plus » riche. Je me porte bien, et je veux » penser à faire quelque chose. — Ma » foi, mon cher ami, je vous conseille » de vous faire médecin. — Médecin, » moi ! Je ne sais rien. — A la bonne » heure; mais vous possédez assez de

» latin pour soutenir vos thèses, et c'est
» là l'essentiel. Quand vous aurez vos
» lettres de licence en poche, vous
» pourrez impunément médicamen-
» ter, faire saigner, charpenter, tuer qui
» il appartiendra, et cette ressource-là
» ne vous manquera jamais : elle est
» fondée sur la crédulité humaine. —
» Ma foi, Docteur, ce métier-là ne me
» tente pas. Cette ressource, que vous
» faites tant valoir, ne vous est pas très-
» profitable, et je n'ai pas la présomp-
» tion de croire que je serais meilleur
» médecin que vous. — Que vous êtes
» simple ! il ne s'agit pas de savoir si
» vous serez un bon ou un mauvais
» médecin, mais si vous aurez la vogue.
» Il y a des modes en médecine, comme
» en bonnets; et mon confrère Papillon
» a un équipage, parce qu'il a inventé
» les bouillons de poulets, la pâte de
» jujube, qu'il dit de jolies choses aux
» dames, et qu'il essaie leur santé. —

» Eh, que n'inventez-vous quelque
» chose, vous qui parlez? — Moi, j'ai
» inventé le *croup*, j'ai retrouvé la *pi-*
» *tuite vitrée*, et personne ne veut
» avoir ces maladies-là. — Tenez, Doc-
» teur, votre exemple est bien fait pour
» me dégoûter de la médecine, et puis
» on dirait que j'ai étudié mon art dans
» *Gil-Blas*, et que vous êtes mon *San-*
» *grado*: on se moquerait de vous et de
» moi. Allons nous promener. Dî-
» nons encore une fois ensemble. Vous
» irez ensuite chercher des *croups* et
» des *pituites vitrées*, et moi, de mon
» côté, j'aviserai à ce que je dois faire. »

A la fin d'un repas assez frugal, Roberville prit la main de son Docteur, lui dit un dernier adieu, qu'il aurait dû lui dire plus tôt, et mis comme dans les beaux jours de sa gloire, il fut rôder au Palais-Royal, dont le jardin, plus vaste et plus agréable qu'aujourd'hui, était fréquenté par les honnêtes gens. On ne

prévoyait pas qu'il serait trente ans après le repaire de l'agiotage, de la croquerie et de l'impudicité.

Un joli homme, très-bien mis, fixe nécessairement l'attention; et quand ce joli homme a un bras de moins, il intéresse. Les petites demoiselles faisaient chacune leur roman en regardant passer et repasser Robert. L'une décidait que ce bras était resté à Rosbach, l'autre à Pondichéry. Celle-ci faisait Robert capitaine, celle-là colonel, une autre lui donnait le cordon rouge; toutes désiraient qu'il vînt occuper une des chaises vacantes qui étaient autour d'elles : plus d'un mariage a commencé comme cela, et beaucoup de jeunes demoiselles sont bien aises de se marier. Robert, qui aimait beaucoup les petites demoiselles, cherchait de son côté à se fixer pour une heure. Il allait s'asseoir auprès d'une belle blonde, dont l'œil languissant s'exprimait sans

doute avec plus de clarté que celui de ses rivales, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom, c'est-à-dire par le nom qu'il avait pris. Vous vous rappelez qu'il était indécent alors de se nommer comme ses pères. A la vérité, on ne pouvait avoir de notions certaines sur l'origine d'une famille que dans l'étude d'un notaire, où il fallait bien, pour maintenir l'hérédité, continuer de s'appeler *Jacquot*, ou *Villain ;* mais dans le monde, on se donnait du *De*, et *De* donnait beaucoup de valeur à un homme.

La dame qui venait d'appeler le chevalier Désormeaux, n'était pas de la première jeunesse. Elle avait cinquante-cinq ans, un gros embonpoint, l'œil hardi, du rouge, des mouches, un grand panier, une belle fortune; elle était veuve, elle avait enfin tout ce qui rend une femme respectable : aussi le chevalier s'approcha-t-il avec le feint em-

pressement que prescrit la politesse. Il avait connu madame de Vertenfort chez Courgel. Elle y jouait petit jeu, seulement pour avoir l'air de faire quelque chose, et elle cherchait les réunions nombreuses, parce qu'une femme de mérite y trouvait toujours quelqu'un qui lui convient. Elle avait oublié Courgel : il était mort. Elle ne pensait pas davantage au chevalier; mais le bras de moins venait de la frapper, et elle espérait se distraire de certaines peines, pendant que Robert lui conterait ce que ce bras était devenu.

Robert, qui depuis long-temps mentait avec une aisance toute particulière, commençait un supplément à l'histoire qu'il avait contée au souper de madame de Courgel, lorsque madame de Vertenfort l'interrompit par une exclamation, accompagnée d'un roulement d'yeux qui devait, d'après son intention, exprimer un voluptueux déses-

poir, et qui n'était qu'une grimace. Robert, interdit, regarde, et voit passer un beau monsieur, qui daigne à peine accorder un regard et une légère inclination à la dame. « L'ingrat, dit-» elle à demi-voix, le cruel, le mons-» tre! » Robert comprend que la dame aime le monsieur, et qu'elle a à s'en plaindre, ce qui est assez ordinaire. Mais les détails peuvent être piquans, et Robert est curieux. « Hélas! lui dit » madame de Vertenfort, c'est soulager » un cœur malheureux, que de le for-» cer à s'épancher : vous saurez tout. »

» Tranquille depuis la mort de feu » monsieur de Vertenfort, à l'abri des » passions violentes, je coulais mes » jours au sein des plaisirs innocens. » Je n'aimais pas M. de Vertenfort. Il » est vrai qu'il n'était pas beau, qu'il » n'était pas bon, qu'il n'était pas » même sociable; et, jugeant tous les » hommes d'après lui, je me flattais

» inconsidérément de n'aimer jamais
» personne ; conséquence fausse, ainsi
» que me l'a trop prouvé le vicomte de
» Chamferlin. Il me vit, il m'aima, et
» se garda bien de me le dire : couverte
» encore de voiles et de crêpes noirs,
» pouvais-je prêter l'oreille au langage
» de l'amour ? Ses yeux, ses traîtres
» yeux m'apprirent ce que sa langue
» craignait de m'exprimer. Je les en-
» tendis trop, et le moyen de ne pas les
» entendre ! Ils sont d'une beauté, d'une
» expression... vous venez de les voir.
» Le vicomte, certain de ses progrès,
» me dit de ces demi-choses, me fit de
» ces demi-aveux, dont une femme
» chaste ne peut raisonnablement s'of-
» fenser, mais qu'elle entend toujours
» pour peu qu'elle ait des oreilles. Le
» perfide alluma dans mon cœur une
» flamme d'autant plus vive, que ce
» cœur était neuf encore. Il me de-
» manda la permission de me venir

» voir, de me consoler dans mon veu-
» vage. On ne refuse pas la visite d'un
» homme de qualité qui s'annonce res-
» pectueusement. Je le reçus.... Vous
» l'auriez fait, chevalier? Il me con-
» sola si complétement, que je ne pen-
» sais plus au défunt, lorsque le régi-
» ment de Picardie reçut l'ordre de
» rejoindre l'armée en Allemagne... Le
» monstre y avait acheté une compa-
» gnie qui n'était pas payée; il n'avait
» pas le sou pour faire ses équipages,
» et je lui dis : Trop aimable consola-
» teur, on ne saurait trop faire pour
» qui console comme vous. Voilà une
» bourse, puisez-y comme dans la
» vôtre. Vous balancez, mon cher vi-
» comte! Eh! tout n'est-il pas commun
» entre gens qui s'aiment?

« Il y puisa, le parjure! il paya sa
» compagnie, ses effets de campement.
» Il prit ce qu'il lui fallait pour faire fi-
« gure pendant la campagne, et au mo-

» ment de me quitter, il redoublait ten-
» dresse, d'efforts... Jamais, je le crois,
» femme ne fut consolée comme moi.
» Hélas! pendant que je tremblais
» pour sa vie, que j'adressais pour toi
» des vœux au ciel, que je relisais ses
» lettres, que je les commentais, et
» que je concluais de ces commentai-
» res que nul homme n'est comparable
» au vicomte de Chamferlin, le bar-
» bare, insultant à mes alarmes, à ma
» douleur, entretenait une correspon-
» dance suivie... avec qui?.... avec sa
» blanchisseuse, qui est aussi la mienne;
» une morveuse de dix-huit ans, qui
» n'a pour elle que d'assez jolis traits,
» la fraîcheur de son âge, un bavolet
« bien blanc, un juste qui laisse entre-
» voir des formes fort agréables, je
» l'avoue, et un bas de coton sur une
» jambe fine qui paraît tenir à quelque
» chose de très-séduisant. Mais qu'est-
» ce que tout cela comparé à madame

» de Vertenfort, fille de l'intendant du
» Limousin, et veuve d'un lieutenant
» criminel du Châtelet? — Rien du
» tout, Madame, rien du tout. La qua-
» lité est fort au-dessus de la beauté.
» Qu'est-ce en effet que cette fraîcheur
» dont se targuent tant de jeunes per-
» sonnes? une pauvre petite fleur que
» fane un rayon du soleil, dont la
» chaleur mûrit ces fruits délicieux que
» recherche la raison et qu'elle se plaît
» à savourer. — Je ne vous croyais pas
« tant de jugement, chevalier. — Mais
» comment avez-vous découvert la
» correspondance du vicomte et de
» votre blanchisseuse? — Elle avait
» une liasse de ses lettres qu'elle a pré-
» sentée à ma femme de chambre,
» comptant lui donner son livre de
» blanchissage. Un secret pressenti-
» ment me fit prendre ces lettres, et
» vous sentez quel effet a fait sur moi
» cette lecture. — Oh, Madame, je le

» prévois. — J'ai souffleté Jeannetot....
» — Qui n'a rien dit pour sa défense?
» — Et qui par son silence a reconnu
» son indignité et la supériorité du
» rang. — Madame, vous venez de me
» conter une histoire fort intéressante.
» Permettez-moi de vous demander ce
» que vous comptez faire de votre
» amour pour le vicomte de Cham-
» ferlin. — Mais, chevalier..... c'est
» moi qui vous le demande. — Eh
» bien, Madame, parlons raison : son
» langage ne messied pas aux Grâces. —
» Ah, chevalier, que vous êtes galant!
» — Combien avez-vous donné au vi-
» comte? — Quatre-vingt mille francs.
» — Et vous avez de rente? — Cin-
» quante mille écus. — Eh bien, Ma-
» dame, c'est vous qui avez tort. — Ah,
» voilà qui est violent. — Le vicomte
» ne peut pas vous rendre quatre-vingt
» mille francs, et vous sentez combien
» il serait humiliant pour lui de pa-

» rai[illegible] devant celle à qui il les doit.
» — Mais je les ai donnés, chevalier.
» — Quelle horreur ! comment, Ma-
» dame, vous confondez le vicomte
» avec ces hommes sans délicatesse qui
» dégradent l'amour en recevant de
» l'argent des mains de la beauté ! —
» Mais que puis-je faire mieux que
» donner ? — Si mon amante n'avait
» qu'une chaumière, je la partagerais
» avec elle. Elle a cinquante mille écus
» de rente, et elle balance à m'offrir sa
» main ! elle me refuse le plus hono-
» rable moyen de m'acquitter envers
» elle ? — Oh ciel ! admettre un vo-
» lage dans le lit de M. de Vertenfort !
» — Vous l'avez bien reçu dans le vôtre.
» Et puis, cette correspondance avec
» Jeannetou cache quelque mystère
» que le vicomte expliquerait sans
» doute à son avantage. — Dieu ! grand
» Dieu ! s'il était possible... Cependant
» une femme titrée épouser en secon-

» des noces un capitaine d'infanterie ! » —Mais cet homme est de qualité, il » est aimable.—Charmant, M. le che- » valier. — Vous êtes majeure. — De- » puis six mois.—D'ailleurs le mariage » émancipe.—Oh ! je suis très-éman- » cipée.—Qu'importe alors ce que dira » le monde.—Oh ! le monde ne m'in- » téresse plus.—Il est reconnu que rien » ne rend un homme fidèle comme » le mariage —Vous croyez cela, che- » valier ?—J'en appelle à la mémoire » de M. de Vertenfort. — Oh ! il était » d'une fidélité exemplaire. — C'est » l'effet certain du sacrement.—Vous » me persuadez, chevalier. Mais com- » ment ramener M. de Chamferlin ? Je » ne peux courir sur ses pas, lui faire » les premières propositions —Je les » ferai pour vous, Madame. — Vrai- » ment ?—Et avec un sensible plaisir. » - Que vous êtes aimable, M. le cheva- » lier ! si j'osais vous prier,..—De quoi,

» M[illegible] ? D'accepter ce solitaire : » il est assez joli. — Il est superbe, Ma- » dame, et un pareil service.... — Ne » saurait se payer, chevalier ; aussi » n'est-ce qu'un gage d'amitié que je » vous offre. — A ce titre-là, Madame, » il ne m'est pas permis de refuser. — » Mais allez donc, Monsieur, partez. » Vous ne voyez pas que Chamferlin » quitte la grande allée, et va je ne sais » où. — Je l'aurai joint en trois minutes : » j'ai gagné en jambes ce que j'ai perdu » en bras. »

En effet, le chevalier court, comme lorsqu'il avait tous les huissiers de Paris à ses trousses, et il fait tant de bruit en courant, que le vicomte de Chamferlin se hâte de se ranger, croyant qu'un carrosse à six chevaux va lui passer sur la tête. Étrange vertu d'une petite pierre polie, qui pourtant ne vaut pas un pain d'une livre.

» Où allez-vous donc, monsieur le

» vicomte?—Que vous importe, mon-
» sieur?—Oh, quel ton!—C'est le
» mien, Monsieur.—Il n'est pas ai-
» mable.—Peu m'importe.—Vous
» a-t-il quelquefois mené à quelque
» résultat satisfaisant?—Oui, à me
» défaire d'un interrogateur importun,
» que je ne connais pas. Adieu, Mon-
» sieur.—Un moment donc. Quel
» homme vous êtes! Au lieu de poin-
» tiller, tâchons de nous entendre. J'ai
» formé un projet en courant...—Oh,
» des projets! qui n'en fait pas? et à
» quoi conduisent-ils?—Celui-ci fera
» votre fortune.—Occupez-vous de la
» vôtre.—Mais vous n'êtes pas traita-
» ble. Que donneriez-vous à quelqu'un
» qui vous ferait épouser trois millions?
» —Six mois du revenu.—En vérité?—
» —D'honneur.—J'ai votre affaire;
» mais je ne peux vous dissimuler...—
» Quoi?—Qu'avec la dot, il faut vous
» charger d'une femme...—Parbleu,

je n'en doute.—Qui n'est pas jeune. —Cela m'est égal. — Qui n'est pas » belle.—Eût-elle la tête de Méduse, je » l'épouse. Mais je veux des sûretés.— » Et moi aussi.—Je vous fais un billet » conditionnel. — Soit. Quand ? — » — Tout de suite. — Où ? — Sur la » forme de mon chapeau. »

Ces deux messieurs étaient aussi pressés l'un que l'autre. Cependant on n'écrit pas sur la forme d'un chapeau, quand on n'a ni plume ni encre dans sa poche. Il fallut entrer au café voisin. Le billet fait et serré, Robert nomme madame de Vertenfort. — « Parbleu, » s'écria le vicomte, je ne la croyais » pas folle à ce point-là. Mais puiqu'il » en est ainsi, je n'avais pas besoin d'in- » termédiaire pour faire ce mariage-là. » —Croyez-vous, Monsieur ?—Il suf- » fisait de me présenter.—Et votre in- » trigue avec Jeanneton, et la colère » de la dame ? Pensez-vous que vous

» l'eussiez apaisée, qu'elle eût donné
» dans toutes les billevesées qui vous
» eussent passé par la tête? Il fallait
» qu'un conciliateur, en apparence
» étranger à tous deux, entreprît de
» vous justifier, et c'est ce que j'ai fait.
» Et qu'avez-vous dit? — Je m'y suis
» pris assez adroitement pour vous
» laisser le maître de donner à l'aven-
» ture la tournure qu'il vous plaira. —
» C'est quelque chose, j'en conviens,
» mais vous vendez vos services un peu
» cher. — Ma foi, Monsieur, il faut
» que tout le monde vive. Vous pouvez,
» d'ailleurs, présenter la veille du ma-
» riage un mémoire de dettes égal au
» montant du billet. La future l'acquit-
» tera, et de cette manière vous m'au-
» rez payé sans débourser un sou. —
» C'est fort bien l'entendre. — Et puis,
» imaginez-vous qu'il ne me reste rien
» à faire? Qui décidera la dame à vous
» passer son bien par contrat de maria-

» gé? Sera-ce vous! Braverez-vous les
» bienséances jusqu'à établir des pré-
» tentions exagérées? Entamerez-vous
» des discussions d'intérêt? Hem? com-
» mencez-vous à sentir l'utilité d'un
» tiers?... Enfin si vous avez des regrets
» à la somme promise, je vais vous
» rendre votre billet, et tout défaire
» en un instant. Je dirai à madame de
» Vertenfort que je vous ai mal jugé,
» que vous êtes aussi coupable qu'elle
» l'imagine, que vous persistez dans
» votre attachement pour Jeanneton,
» et que...—Non, non, cela n'est pas
» nécessaire, et je tiendrai le marché
» conclu. Il n'y a qu'une chose qui
» m'embarrasse. — Je lève toutes les
» difficultés. — J'ai un mémoire de det-
» tes réelles à ajouter au mémoire fictif
» que je ferai pour vous. — Madame de
» Vertenfort les paiera tous les deux :
» je l'y déterminerai.—Mais la somme
» est très-forte. — Eh bien! elle ven-

» dra une terre. Ne sera-t-elle pas trop
» heureuse d'acheter à si bas prix un
» beau garçon comme vous? — Je ne
» sais pas trop ce qu'elle en pensera au
» bout de six mois de mariage. — Ma
» foi, ni moi non plus. Mais qu'importe?
» Allons trouver madame de Vertenfort. »

Toute autre qu'elle se serait ennuyée d'attendre la fin d'une conférence assez longue. Mais ferme sur sa chaise, elle eût passé au Palais-Royal le reste du jour et une partie de la nuit, avant de renoncer à l'espoir de revoir son chevalier et d'avoir des nouvelles de son perfide. Dès que le vicomte fut à portée d'être vu, il se composa une figure, il se gonfla la poitrine, il raidit ses bras, serra ses poings, se donna, aux yeux de madame de Vertenfort, l'air d'un furieux, d'un désespéré. Les autres le prirent pour un extravagant, et on fait peu d'attention à ces gens

là-il y en a tant et de tant de genres?

« Non, madame, je ne voulais plus » vous voir, et je ne le devais pas, et » c'est malgré moi que je cède au che- » valier qui m'entraîne : mais résiste- » t-on à l'amitié?—Plus bas, vicomte, » plus bas.—Plus haut, au contraire, » Madame. Je voudrais apprendre à » tout l'univers que le vicomte de » Chamferlin, trahi dans son amour, » outragé presque en public... —[illegible]de » grâce, épargnons ma voiture. Vous » ne voyez pas que vous me donnez en » spectacle ici.—Eh! croyez-vous, Ma- » dame, que les grandes douleurs » soient muettes? Vous le voulez, » montons dans votre carrosse... Co- » cher, à l'hôtel de Vertenfort.

« Voilà le salon où je vous déclarai » ma tendresse; voilà l'ottomane sur » laquelle vous étiez voluptueusement » penchée; voilà le coussin sur lequel » je vous jurai à genoux une fidélité à

» toute épreuve; voilà dans quelle po-
» sition nous étions tous deux, lorsque,
» retenue par la décence, vous ne me
» répondîtes que par la plus séduisante
» rougeur. Suivez le tableau, chevalier.
» Madame cachait dans mon sein son
» embarras et sa figure charmante; une
» jambe, faite au tour, était en haut,
» l'autre en bas; deux mules de satin
» roulaient sur le parquet. Ivre de dé-
» sirs, je croyais toucher au moment
» du triomphe, lorsqu'un petit chien,
» caché je ne sais où, s'élance et me
» mord... On ne supporte pas de sang-
» froid un pareil accident : je me lève;
» je tempête, je m'emporte; madame
» cherche un asile sur cette bergère; je
» la poursuis sans relâche; elle veut se
» réfugier dans ce boudoir; cette clef
» l'arrête par la fente de sa poche, et
» déchire sa robe et son panier. Voilà
» l'endroit où son pied s'embarrassa
» dans le tapis; voilà celui où elle tom-

» ha... Voilà de quelle façon je tom-
» bai... — Finissez donc, finissez donc,
» Monsieur le vicomte; il n'est pas né-
» cessaire de répéter devant un tiers
» certaines scènes du tableau, pour me
» prouver votre mémoire. — Avouez du
» moins, Madame, que l'amour seul
» retient mille particularités, en appa-
» rence indifférentes, parce que lui seul
» sait les apprécier. Avouez que ce qu'il
» vous plaît appeler mémoire est chez
» moi l'effet d'une passion sans bornes;
» que quiconque aime comme moi, ne
» peut voir au monde qu'une femme;
» qu'elle doit être l'unique objet de ses
» vœux, de ses désirs, la source de
» toutes ses jouissances... Je reviens,
» chevalier. Madame se rend; je me
» crois le plus heureux des hommes;
» je me flatte de couler près d'elle des
» jours tissus *d'or et de soie;* le croirez-
» vous? Ses sermens, ses transports,
» tout était duplicité, mensonge. —

» Vous m'accusez, grand Dieu! Vous
» m'accusez, vous, l'auteur de toutes
» mes peines!—Tandis que je me repo-
» sais sur ses faveurs, le plus fort, le plus
» indissoluble des engagemens, elle me
» trahissait, elle me sacrifiait.. — Et à
» qui, juste ciel!— A qui, Madame? vous
» me le demandez! Vous voulez donc
» que le chevalier connaisse l'étendue
» de vos torts? Je parlerai. Un bour-
» geois, un misérable financier était
» mon rival heureux. — Nommez-le
» donc, je vous en supplie, je vous en
» conjure.—Courgel m'a tout avoué.—
» Courgel, dites-vous, Courgel, il a
» eu la bassesse de me calomnier! Ah!
» si la mort n'avait mis entre nous une
» insurmontable barrière, je courrais
» chez lui, je le forcerais à une rétrac-
» tation... Mais je consens qu'abusé par
» un lâche, vous m'ayez crue infidèle:
» comment accordez-vous cette jalou-
» sie, ce désespoir qui vous oppresse

» avec cette basse intrigue, avec les
» lettres écrites à Jeanneton? — Jean-
» neton! de qui me parlez-vous?.....
» Jeanneton... Oui, je me la rappelle,
» oui, je l'ai possédée, et je la hais main-
» nant en proportion de ma faiblesse.
» Mais, que voulez-vous? Ma tête était
» perdue; je ne roulais que des projets
» de vengeance; et j'ai cru que la plus
» insultante de toutes était de vous hu-
» milier dans la femme qui vous suc-
» céderait, de vous donner à croire
» qu'il n'en était aucune que je ne
» misse au-dessus de vous.

» Mon but était manqué, si cette
» femme n'était indiscrète; mais je
» pensais que son orgueil, flatté de la
» conquête d'un homme de mon rang,
» ne vous laisserait rien ignorer. Voilà
» ce qui m'a déterminé à écrire ces
» lettres qu'on a paru vous remettre
» par erreur, et qu'on ne vous voyait
» lire qu'en triomphant en secret.

« Réfléchissez, madame, et convenez que si un gentilhomme descend » jusqu'à une petite fille, il ne lui écrit » pas sans motifs dans une langue » qu'elle ne saurait entendre ; que » quelque naïve que soit cette petite » fille, elle est toujours discrète sur » certaines choses, et que des lettres » d'amour et un livre de blanchissage » se ressemblent si peu, que Jeanneton » n'a pu s'y méprendre que très-vo- » lontairement. »

» —Ah, cher vicomte, si vous êtes » sincère en ce moment, si le dépit » seul a produit une infidélité passa- » gère.....—En douteriez-vous, chère » Hortense ?—Non, mon cœur me dit » que vous êtes innocent ; et fussiez- » vous coupable, il me forcerait à vous » absoudre. Mais ce qui est cruel, bar- » bare, impardonnable, c'est d'avoir » cru que je pusse cesser de vous ai- » mer, que je pusse vous trahir. —

» Oui, je l'ai cru, madame, et cette
» erreur funeste a fait le malheur de
» tous deux. Vous le savez, grand Dieu,
» si je me la reproche ! Pour vous
» prouver mon repentir, combien vous
» m'êtes chère, à quel point je suis
» décidé à vous consacrer mon être,
» je ne sors plus d'ici....—Comment,
» mon cher enfant,...—J'unis mon
» sort au vôtre ; je vais prononcer au
» pied des autels l'heureux serment de
» vous aimer toute ma vie.—Vous me
» ravissez, mon doux ami ; mais écou-
» tez....—Je n'écoute rien. Vous serez
» ma femme, et la femme la plus chéri-
» rie et la plus heureuse. Pour Jeanne-
» ton, cette petite vaniteuse, qui a eu
» l'impertinence de croire qu'elle vous
» balançait un moment dans mon cœur,
» je veux l'en punir par le spectacle de
» notre mutuelle félicité ; je veux vous
» donner la preuve la plus convain-
» cante qu'elle n'est nullement redou-

» table pour vous, en l'ayant sans cesse
» sous mes yeux, en l'insultant à chaque
» instant du jour : vous la prendrez
» pour votre femme de chambre. —
» Oh ! par exemple, non. — Vous la
» prendrez, vous dis-je, ou vous me
» ferez la plus cruelle injure. Hé ! quel
» sera le prix du plus parfait amour, si
» vous me refusez votre confiance ? —
» Je ne le mettrai point à une épreuve,
» sinon dangereuse, au moins déplacée.
» — Je vous entends, madame, vous me
» croyez faible, vous me méprisez, vous
» me jugez indigne de vous; ou plutôt
» étrangère à l'amour, et à la jalousie
» qui toujours l'accompagne, vous dé-
» daignez de vous venger de Jeanneton,
» dont l'outrage ne vous affecte pas. Hé
» bien, sachez, madame, que je n'épou-
» serai jamais celle dont la tendresse,
» réservée, défiante, ne répondra pas à
» la mienne. Je renonce à votre main, j'y
» renonce sans retour. Je m'arrache de

» ces lieux, je passe en Amérique, je » mets entre vous et moi l'immensité » des mers..... — Vous me faites trem- » bler..... Vous froissez le plus tendre » cœur.... Vous voulez donc emporter » avec vous mon repos et ma vie... — » Que vois-je ! vos beaux yeux se mouil- » lent de larmes ! vous me pressez dans » vos bras.... Ah ! je viens de recon- « quérir mon amie. L'Orange, Jasmin » La Brie, vite, vite, à l'instant, le no- » taire et Jeanneton.

» .... Je ne peux suffire à la force des « sensations qui m'ont successivement » agité. Permets, divine Hortense, » que je passe dans ce cabinet : j'y rap- » pellerai ma raison et mes sens, que » tes regards ne cessent de troubler... » Le chevalier t'entretiendra pendant » cette courte absence. »

Le vicomte n'avait pas trop mal joué son rôle pour un homme qui n'était pas préparé : il jugeait qu'il était temps

que le chevalier se mît en scène. Robert débuta par l'éloge le plus complet de M. de Chamferlin : c'était le moyen de fixer l'attention et de faire vibrer cette corde, qui n'existe pas, et qui par cette raison a paru neuve dans *Misanthropie et repentir*. Le chevalier insinua qu'un jeune homme qui s'attache à une femme sur le retour, est essentiellement raisonnable, et qu'on peut compter sur lui pour le reste de sa vie. Il observa en même temps qu'il convenait de tirer le vicomte de l'anxiété affreuse qui le tourmentait ; que les opinions différentes, que madame de Vertenfort avait manifestées en cinq minutes, devaient le faire douter de son bonheur, et qu'une femme délicate et sensible va au-devant de l'être chéri qui la ménage et qui lui veut éviter une explication. Le mot dédit fut prononcé à demi-voix et adopté avec transport. Les

bonnes créatures que les vieilles ! elles ne marchandent jamais un repentir.

Ensuite Robert donna adroitement à entendre que la mort nous surprend à toute heure, que le vicomte pouvait perdre une épouse accomplie, et qu'il était de la dignité de sa compagne de lui assurer de quoi soutenir le train qu'il aurait mené pendant ces beaux jours où elle aurait épuisé avec lui ce que la volupté a de charmes « Je lui passe tout » mon bien, s'écria madame de Ver- » tenfort, et je ne fais tort à personne. » Je n'ai qu'un neveu qui passe son » temps à étudier l'astronomie; que des » imbéciles disent être un excellent su- » jet, mais qui n'apprend pas dans les as- » tres comment on doit se conduire ici- » bas. Sans soins, sans égards pour moi » il a osé me tourner en ridicule chez » certaine comtesse...—Madame, une » faute aussi grave ne peut se punir que » par l'exhérédation.—Je le déshérite. »

Il fallait en venir à l'article difficile à traiter, le billet du vicomte à Robert, et ses dettes à payer. Quelle tournure donner à cela? L'amour fait quelquefois dissiper des sommes énormes, et si elles ne profitent pas à la beauté vénale, elle les a du moins palpées. Comment prouver à madame de Vertenfort qu'on a dépensé cent mille écus pour elle, sans lui avoir seulement envoyé une loge à l'Opéra? Robert se frottait le front, comme si les idées naissaient dans la paume de la main; il le frottait, le refrottait... « Hé bien, chevalier, qu'avez-» vous? Puis-je faire quelque chose en-» core pour prouver au charmant vi-» comte l'excès de mon amour? — Ah! » madame, ne croyez pas que le vôtre » égale jamais le sien. A quoi pensez-» vous qu'il passait le temps, lorsque » se croyant trahi, il était en proie à » des tourmens intolérables? Vous » imaginez peut-être qu'il s'est jet

» dans un monde qui l'accueille avec
» transport, et qui regrette de ne pas
» le voir assez ; qu'il a porté son déses-
» poir et le besoin d'aimer dans les
» bras des femmes de la cour, qui tou-
» tes eussent volé au-devant de son
» cœur ? Non, madame, pénétré de
» son prétendu malheur, ne s'occupant
» qu'à y trouver un remède, c'est dans
» les bras d'un chimiste qu'il s'est pré-
» cipité. Il a passé un mois dans un
» grenier à chercher un philtre qui pût
» lui ramener un cœur qu'il croyait
» perdu. — Un philtre, chevalier, un
» philtre, dites-vous! Ah, vicomte,
» que je vous sais gré d'avoir cherché un
» philtre ! Mais on dit, chevalier, qu'on
» n'en trouve pas.—Aussi, madame n'en
» a-t-il pas trouvé. Mais comme les
» marchands de philtre sont très-chers,
» qu'on a le temps, pendant un mois
» de multiplier les essais, et que ces es-
» sais-là sont dispendieux, le vicomte a

» été forcé d'emprunter des sommes
» considérables.—Je les rembourserai,
» chevalier. Comment donc, un amant
» au désespoir, qui ne pense qu'à moi,
» qui ne voit que moi, qui veut em-
» ployer, pour me ramener à lui, jus-
» qu'aux ressources les plus cachées de
» la nature... Et à combien se montent
» ses dettes? — Vous jugerez de son
» amour par l'importance de la som-
» me.... Je n'ose vous la déclarer. Le
» vicomte, peut-être..—Fi donc! mon
» cher ami, fi donc! Je sauverai cet
» aveu à sa délicatesse. Finissons. Il
» doit...—Cent mille écus.—Ah, mon
» Dieu! cent mille écus pour des phil-
» tres..qu'on n'a pas trouvé.—Oh! son
» argent n'est pas absolument perdu.
» Comme on trouve toujours en chimie
» ce qu'on ne cherche pas, le vicomte
» et son adepte ont trouvé, au lieu de
» philtres, l'art de *transmuter* la potasse
» en métal.—Et à quoi cela est-il bon,

chevalier? — Ma foi, madame, je » n'en sais trop rien, ni le public non » plus. Dans ce cas-là, les faiseurs » de découvertes sont les seuls qui » soient instruits et qui ne doutent » de rien. Mais le vicomte m'a dit » en général que la transmutation de la » potasse en métal avait la vertu d'effa- » cer les rides naissantes, de rendre à » la bouche sa première fraîcheur, de » rétablir la rondeur et l'élasticité des » formes.... — Ah! que me dites-vous » là! Voilà la plus précieuse des décou- » vertes. Je paierais volontiers le double » de ce qu'elle a coûté, et je veux avoir » chez moi une fabrique de métal de » potasse... Mais je vous avoue que je » suis embarrassée.. — Et de quoi donc, » madame? — Je n'ai pas cent mille » écus — Hé, qu'importe? Serez-vous » retenue par la crainte d'un sacrifice » à qui vous devrez une jeunesse inal- » térable, des charmes toujours nou- » veaux, et la garantie de la constance

» du vicomte ? Très-riche encore ; pour
» quelqu'un qui sait se borner, regret-
» terez-vous une terre, qui n'est d'au-
» cun prix, comparée à la santé et au
» plaisir ? — Vous avez raison : je vends
» une terre. »

Le vicomte ne perdait pas un mot. Il se tenait les côtés pour ne pas éclater, et il éclata enfin, au moment où, fort heureusement pour lui, l'apparition du notaire fit aboyer le petit chien, dont la voix aigre couvrit le rire le plus immodéré. Madame de Vertenfort se félicita beaucoup de ce que le vicomte ne serait pas présent aux ordres qu'elle allait donner au garde-note. Tout entier à sa flamme, il eût peut-être rejeté des dons que le véritable amour n'accepte qu'avec répugnance. Elle parla au notaire à voix basse : elle tremblait qu'on n'entendît un mot du cabinet. Le notaire promit de repasser dans deux heures, et madame de Vertenfort fut

voir comment se trouvait celui qui avait voulu la fixer par des philtres, et qui avait trouvé le métal de potasse, qui selon elle valait bien mieux et dont elle faisait pour le moins autant de cas que du vicomte. Les hommes ne savent pas aimer comme les femmes; ils ne font pas, comme elles, leur affaire principale de l'amour; ils ne connaissent pas ce dévouement absolu, ce renoncement à soi-même, cette impulsion secrète qui les identifie avec l'objet aimé. Toutes les femmes disent cela, et pas une ne convient que de la coquetterie et du soin de leur petite personne se compose leur passion dominante, celle à qui toutes les autres sont subordonnées : il faut donc que je le dise pour elles.

« Mon doux ami, allez donc promptement me chercher du métal de » potasse, et ne manquez pas de vous » trouver ici à l'heure où le notaire re-

» viendra. — Je vole, madame, pour
» être plus tôt de retour à vos pieds.
» Ah ça, chevalier, comment me ti-
» rerez-vous du métal de potasse ? où
» aviez-vous la tête, quand vous avez
» imaginé cette extravagance ? — Où
» était la vôtre, quand vous avez exigé
» que votre Hortense prît Jeanneton
» chez elle ? — Quelle différence ! une
» vieille folle croit tout, accorde tout,
» s'estime heureuse quand on daigne
» prendre la peine de la tromper. C'est
» bien avec de pareilles espèces vrai-
» ment qu'on a besoin d'esprit, de réfle-
» xions, de motifs raisonnés. — Tout
» cela est fort bien ; mais il était plus
» simple et plus sûr de meubler Jean-
» neton, et de faire payer les frais à la
» vieille. — Pas du tout. J'ai une fan-
» taisie pour cette petite fille ; mais je
» ne prétends pas faire de cela une af-
» faire sérieuse. J'aime mes aises, je
» veux, quand je serai désœuvré, en

» allant, en venant, la trouver sous ma
» main. La vieille a consenti, elle brûle,
» elle grille, et elle n'obtiendra mes fa-
» veurs que lorsque les clauses du traité
» seront exécutées. Mais revenons. Que
» diable voulez-vous que je lui apporte
» qui efface ses rides, qui lui rende des
» dents, et qui arrondisse des formes al-
» longées? — Ma foi, je n'en sais rien. —
» Peste soit de votre imaginative. — Hé,
» monsieur, j'ai pensé que si madame de
» Vertenfort concevait quelque soup-
» çon sur votre intimité avec la petite,
» elle cesserait de craindre une rivale à
» qui le métal de potasse l'égalera en
» jeunesse et en fraîcheur, et sur qui
» elle a déjà l'avantage de la fortune, de
» l'éducation et de l'esprit. — L'intention
» était bonne, et vous auriez joué là un
» coup de maître, si vous aviez le
» don des métamorphoses. Finissons.
» Qu'est-ce que ce métal de potasse? —
» Ce n'est rien du tout; mais pourquoi

» ne serais-je pas plus habile que les
» inventeurs, et ne lui découvrirais-je
» pas des propriétés dont ils ne se dou-
» tent point. — Cessons de plaisanter.
» Qu'apporterons-nous à la vieille? —
» Du lait virginal. — Elle le reconnaîtra.
» — Nous y mêlerons un peu d'encre. —
» L'effet ne répondra pas à vos promes-
» ses. — Je n'ai pas dit que le métal de
» potasse fît d'une Sibylle une Hébé
» en un jour. Et puis le contrat se signe
» dans deux heures, et vous serez sûr
» au moins du dédit. — Je me rends.
» Montons dans mon remise, allons
» trouver Jeanneton, et instruisons-la
» de la manière dont elle doit se con-
» duire. »

Jeanneton, soufflétée, chassée par madame de Vertenfort, n'avait pas reparu chez elle. Jolie comme un ange, lavant parfaitement son linon, développant, en le repassant, une main potelée, des doigts effilés, un bras arrondi, elle

ne devait pas manquer de pratiques ni d'amans. Elle aimait beaucoup son vicomte, et elle était fière de le recevoir à son quatrième étage, et de partager avec lui sa couchette de noyer.

Quand elle sut qu'elle allait jouer un rôle secondaire, qu'elle serait exposée aux caprices d'une maîtresse, que le vicomte ne serait son amant qu'en secret et qu'il la menerait durement devant le dernier valet de la maison, elle fit la plus drôle de petite mine; elle bouda d'une manière si agaçante; sa cornette retroussée, et son fichu dérangé, et son jupon court, et sa gorge charmante, et sa jambe moulée, et tout son ensemble la mettait si fort au-dessus de celle à qui il fallait du métal de potasse, que le vicomte enchanté la saisit dans ses bras et la pressa contre son cœur.

Jeanneton se dégage, fuit aussi loin que le lui permettent les murs très-

rapprochés de sa chambrette. Elle rajuste sa cornette, son fichu, et prenant le ton de hauteur naturel à une femme trompée, et qui sait qu'elle n'est pas faite pour l'être : « Finissez, monsieur, » dit-elle. J'ai tout accordé à mon » amant ; je ne dois plus rien à celui » qui me quitte pour de l'or, et qui » m'aime et m'estime assez peu pour » vouloir me rendre le jouet d'une » femme ridicule. » — Je t'aime de » toute mon âme ; mais j'ai un nom à sou- » tenir, je suis sans fortune, et...—On » m'a offert un carrosse, monsieur, un » hôtel, des diamans, et je vous ai pré- » féré, avec vos dettes, au sort le plus » brillant.—Quelle différence, ma pe- » tite, dans notre position ! — Elle est » grande, en effet, monsieur. Vous » acceptez d'une femme que vous n'ai- » mez pas ce que j'ai refusé d'un homme » qui me déplaît ; vous êtes titré et je ne » suis qu'une ouvrière ; j'ai des princi-

» pes et vous en manquez. — Mais, Jeanneton, tu n'exigeras pas que je te sacrifie une fortune considérable, une » occasion unique de relever ma maison. — Je n'exige rien, monsieur. J'observe que si j'étais née dans une condition distinguée, j'aurais élevé mon » amant jusqu'à moi. Pauvre et abandonnée, je me résigne; mais je conserverai mon indépendance, et une sorte » d'honnêteté étrangère aux préjugés. — Mais savez-vous, monsieur le » vicomte, que vous n'avez rien dû écrire » à Jeanneton qui fût au-dessus de sa » portée, et qu'elle parle comme un ange. » — Parbleu, je le crois, son père était » bouquiniste au charnier des Innocens, » et pendant qu'elle tenait le fer à repasser d'une main, elle avait un livre » dans l'autre. On frappe, Jeanneton.. » Chevalier, nous sommes pris : c'est » sans doute un domestique de la vieille. » — Je ne veux pas vous faire manquer

» *l'occasion unique* de relever votre maison. Mettez-vous tous deux sous » cette table, je vais vous cacher avec » ma couverture à repasser. »

Il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Chamferlin et Robert se blottissent sous la table. Jeanneton la charge d'une brassée de linge; elle prend un fer, il est froid; mais elle a l'air de travailler C'est l'Orange qui se présente. Il fait l'élégant et n'est que gauche, il veut dire des douceurs et ne trouve que des balourdises. Jeanneton ne l'écoute pas, et chantonne un vaudeville, en approchant son fer de sa joue. L'Orange s'aperçoit qu'il perd ses révérences et ses grandes phrases; il a le bon esprit de revenir à sa commission. Il annonce à la petite que madame lui fait l'honneur de la demander, et qu'elle la destine à celui de lui présenter sa chemise. « A » propos, ajouta-t-il, savez-vous qu'elle » se marie?—A qui donc?—A un des

» plus mauvais sujets de Paris, une » espèce de gentillâtre, sans le sou, » sans conduite, et peut-être sans hon- » neur, qui la trompe, qui la berne, » et en faveur de qui elle déshérite un » neveu sage, laborieux, plein de ta- » lens...Mais je m'amuse à jaser, et on » m'attend à l'hôtel. Que répondrai-je » à madame? — Que je repasse des » chemises et que je n'en présente à » personne.—C'est votre dernier mot? » — Absolument.— Je vous salue. »

L'Orange est parti. Chamferlin et Robert lèvent un coin de la couverture, l'un riant aux éclats, l'autre très-confus du portrait qu'on vient de faire de lui. « Monsieur, lui dit Jeanneton, » j'ignore à quel point les propos de » ce domestique sont fondés, mais vos » procédés à mon égard me prouvent » qu'un amant tel que vous n'est pas » à regretter. J'espère que vous ne vous » présenterez plus ici. Je souffrirai sans

» doute de ne plus vous voir ; mais je
» souffrirais plus encore de vivre avec
» un homme que j'ai cessé d'estimer.

» Voilà sans doute de très-belles
» choses, dit Chamferlin, en descen-
» dant. Si je fais un enfant à ma vieille,
» je lui donnerai Jeanneton pour pré-
» cepteur.—Vicomte, cette fille est à
» regretter, et sans le billet que vous
» m'avez fait, je vous conseillerais.... —
» Bah! il en est mille aussi jolies et qui
» ne sont pas si difficiles.... Hé, mais....
» —Quoi? —Il faut tirer parti de son
» refus; je veux m'en faire honneur. —
» Et comment? —Hâtons-nous de pré-
» venir ce faquin de l'Orange, et met-
» tons-le dans l'impossibilité de rendre
» la réponse de Jeanneton. — Expli-
» quez-vous donc.—J'ai bien ce temps-
» là. Cocher, au quai de la Ferraille,
» ventre à terre, écrase les passans,
» crève tes chevaux. »

Un louis persuade le cocher. Le car-

rosse va comme si le diable l'emportait. On arrive, la portière s'ouvre, le vicomte saute à terre, prend par le collet un grand coquin de recruteur de son régiment, le jette dans la voiture, y remonte, la fait repartir et arrive du même train à l'hôtel de Vertenfort, où l'Orange, malgré son exactitude, ne pensait pas à se rendre encore.

Le recruteur a sa leçon toute faite. Chamferlin et Robert montent chez madame. Le notaire venait d'entrer. Madame prend le contrat, et présente une plume au futur avec cet air de satisfaction commun à une dupe et à celui qui sait placer un bienfait. Le vicomte embrasse son Hortense, et lui dit : Je signe aveuglément : l'amour n'est pas calculateur. La vieille est enchantée de ce trait de désintéressement; il est clair qu'elle est aimée pour elle-même. Cependant elle prie le notaire de lire le contrat. Quand on donne cinquante

mille écus de rente à un homme, on est bien aise de jouir de sa surprise, on désire surtout que la chose se répande, et le notaire lut, la couturière, la coiffeuse et la marchande de modes présentes ; espèce de gens, dont le mérite principal est d'amuser leurs pratiques avec des contes bons ou mauvais, bien ou mal dits, et que madame de Vertenfort avait mandées sous des prétextes assez naturels pour masquer sa véritable intention.

Pendant la lecture du contrat, le vicomte paraissait hors de lui, il pressait, il baisait les mains sèches de son Hortense. Il la regardait d'un air pénétré, attendri, il eût bien voulu trouver quelques larmes ; mais le don de pleurer à volonté n'a été accordé qu'aux femmes.

« Madame, s'écria le vicomte, lors-
» que le notaire eut cessé de lire, vous
» avez surpris ma signature pour me
» combler de biens. Je ne m'offense

»pas d'un tel procédé. L'amour enno-
»blit tout, quand l'amour est sin-
»cère; mais si je peux vous égaler en
»libéralité, sachez au moins que ma
»délicatesse ne cède en rien à la
»vôtre. Apprenez qu'avant d'accep-
»ter cette main, l'objet de tous mes
»vœux, j'ai voulu m'assurer qu'il ne
»restait, dans votre mémoire, au-
»cune trace d'un écart auquel m'ont
»porté le délire et le désespoir. J'ai
»voulu me convaincre d'avoir toute
»votre estime, sans laquelle il n'est
»pas de bonheur entre époux. Je
»vous ai déjà développé ces motifs;
»mais vous ignorez que mes ins-
»tances, au sujet de Jeanneton, n'é-
»taient qu'une épreuve dont le suc-
»cès nous honore également tous
»deux. Vous avez cru pouvoir rece-
»voir chez vous, sans danger, une
»femme avec qui j'ai été bien; et je
»respecte trop mon épouse, je tiens
»trop aux bienséances, pour avoir

»voulu sérieusement placer près »d'elle un objet qui doit lui être »désagréable, et que je jure de ne »plus voir. Hortense, mon Hor»tense, toujours Hortense. Passer ma »vie entre l'amour et la raison ai»mable, voilà mon desir, mon vœu, »mon unique ambition. — Vous me »charmez, vous m'enivrez, trop sé»duisant enfant. Que n'ai-je un trône »à partager avec vous! ..... Je con»viens que ce n'était pas sans quel»que crainte que je consentais à »prendre Jeanneton chez moi. Vos »projets de vengeance me parais»saient même bisarres, extraordi»naires; mais, pouvais-je refuser »quelque chose à ce que j'aime? Je »vous sacrifierais jusqu'à mon bon»heur....., Ne parlons plus de cela; »ne nous occupons que de notre »avenir. Si Hortense est tout pour »son vicomte, elle trouve également »en lui son amant, son ami, son

~~époux~~, et plus heureuse, elle a pu » le venger des outrages de la for- » tune. »

Pendant qu'on exprimait ou qu'on jouait le pathétique en haut, une scène d'un autre genre se passait dans la rue. L'Orange avait rencontré, en revenant, un laquais de sa connaissance, qui avait offert bouteille : cela ne se refuse pas. C'est d'ailleurs une occasion toute naturelle de médire de ses maîtres; plaisir toujours très-doux pour des valets, et qui fait trouver le vin meilleur. L'Orange se pressait si peu de retourner à l'hôtel, que le racoleur pensa enfin qu'on n'avait pas eu le tems d'arriver avant lui, et qu'il était rentré. M. le sergent allait se retirer, lorsqu'il entendit estropier l'ariette du jour, par un homme qui filait le long des maisons. Il va au-devant de lui, reconnaît la livrée, saute au cou de l'Orange, et l'appèle vingt fois son cher

Pays. L'Orange ouvre de grands yeux, et cherche à reconnaître ce *Pays-là*. Le recruteur ne lui permet pas de réfléchir, et propose le bowl de punch. L'Orange est altéré : c'est l'effet ordinaire du vin de cabaret. Le punch ne désaltère pas; mais un laquais ne trouve pas tous les jours l'occasion d'en boire. L'Orange objecte faiblement qu'il doit rendre compte d'une commission importante. Le *Pays* observe que les maîtres sont faits pour attendre. L'Orange rit de la saillie, se laisse conduire au premier carrefour, et monte dans un fiacre avec le *Pays*. Il lui demande son nom, des nouvelles de son père, de son oncle le sabotier, de son cousin le manœuvre, etc..., Et ces drôles-là font les faquins quand ils ont la livrée sur le corps.

Le *Pays* répondait à chaque question : « Hem?... Plaît-il?... Le bruit » des roues m'empêche d'entendre,, .

»Nous causerons tranquillement le »verre à la main. »

On descend à la porte d'une caverne, au-dessus de laquelle est écrit *Café*. L'Orange entre avec le *Pays*, et se trouve au milieu de vingt coupe-jarrets, portant tous les uniformes de France, et qui, au premier signal de leur camarade, comprennent de quoi il est question. Le punch est servi, et tous les recruteurs environnent l'Orange ; tous veulent avoir le plaisir de trinquer avec un aussi joli garçon. L'Orange est très-flatté du compliment ; mais il renouvèle ses questions sur ses parens et sur ses amis. Le *Pays* remarque, au lieu de lui répondre, qu'il serait beau comme un bijou sous le bonnet de grenadier. L'Orange répond qu'il n'a nulle envie de servir, et continue à parler de son village. Le *Pays* déclare qu'il est humilié de voir un jeune homme

de son endroit porter la livrée, et qu'il ne souffrira pas un tel affront. L'Orange réplique qu'il commence à voir clair, mais qu'il ne craint rien; et que si on lui joue un tour, sa maîtresse en aura raison. A peine a-t-il prononcé ces mots, que tous ces messieurs s'empressent à lui servir de valets-de-chambre. On le déshabille en un tour de main; on lui coupe les cheveux à la manière des paysans; on lui met des sabots aux pieds, une souquenille sur le corps, et un racoleur appèle la garde. L'Orange veut s'enfuir; on lui ferme le passage; il donne un coup de poing, et il en reçoit trente : la garde paraît.

Le recruteur de Picardie conte au sergent du guet, que cet homme est venu volontairement s'enrôler; qu'il a bu à la santé du Roi; et que voulant revenir sur ce qu'il avait fait, il a déchiré et avalé son engagement. L'Orange jure que le recruteur en a

ment. Le recruteur invoque le témoignage de ses camarades. Les camarades attestent qu'il a dit la vérité; et comme le témoignage de vingt hommes doit l'emporter sur celui d'un seul, le sergent, à la réquisition du recruteur de Picardie, conduit l'Orange au For-l'Evêque.

Vu-de-Bon-Cœur court instruire son capitaine de ce qu'il a fait. Le vicomte lui donne un mot pour le prévôt de la Maréchaussée; le prévôt en donne un autre pour l'officier de service. L'officier envoie prendre l'Orange par un brigadier et deux cavaliers; on lui met les menottes, on l'attache à la queue d'un cheval, et, de brigade en brigade, on le conduit à Strasbourg où était le régiment. A chaque auberge où on s'arrête, il demande du papier pour écrire à Mad. de Vertenfort. On lui en donne et il n'écrit point, parce qu'on lui laisse à peine le tems de

manger et de boire ; la Maréchaussée ne prenait au cabaret que l'exact nécessaire, quand elle y était à ses frais. Le soir, l'Orange entrait en prison, et, comme il n'avait que ce qu'il fallait pour vivre très-frugalement en route, il couchait à la paille, où on ne donne point de lumière aux prisonniers, parce qu'il ne faut pas qu'ils se grillent en masse.

Arrivé l'Orange alla jusqu'à Strasbourg, où son premier soin fut de s'aller plaindre au colonel, du tour abominable qu'on lui avait joué. Le colonel avait, comme le père du grand Frédéric, la manie des beaux hommes. L'Orange avait près de six pieds. Le colonel lui notifia qu'il trouverait le moyen de le faire pendre, si Mad. de Vertenfort faisait la moindre démarche ; mais qu'il lui ferait une haute paie, s'il voulait être bon soldat, et se laisser croître la barbe. L'Orange trouva qu'il valait

mieux être sapeur que pendu, et il se résigna.

Laissons l'Orange apprendre à faire l'exercice, et revenons à son capitaine. Toujours plus tendre, plus empressé, plus prévenant auprès de sa vieille, il ajoutait, à chaque instant, au desir qu'elle éprouvait de son sort irrévocablement fixé. Chaque jour elle employait deux bouteilles de lait virginal *ardoisé*, et Chamferlin s'extasiait devant des charmes qui, selon lui, se restauraient à vue d'œil, quoiqu'ils restassent toujours dans le même état. Mad. de Vertenfort avait trop de plaisir à le croire, pour douter de ce qu'il lui disait. Aussi dupe sur cet article que sur tant d'autres, elle arriva dans la plus douce sécurité, au jour où Chamferlin n'aurait plus de ménagemens à garder avec elle.

Il serait, parbleu, plaisant que ce livre tombât dans les mains de

quelque douairière, abusée par son amour-propre, prenant des ruines pour des appas, des fadeurs pour des vérités, la cupidité pour du sentiment, et que l'exemple de Mad. de Vertenfort la garantît des pièges de quelque Chamferlin. Ce ne serait pas la première fois, au reste, que la folie aurait fait plus que le raisonnement. On ne gagne rien en heurtant un malade en délire ; on le guérit quelquefois en déraisonnant avec lui.

L'homme le moins susceptible de procédés envers les femmes, en manque rarement avec les autres hommes. La raison en est simple : la femme blessée dans son amour-propre, dans ses plus chères affections, n'a pour défense que des pleurs : un cœur dur brave cette arme-là. L'homme offensé a son bras et son épée ; on ignore s'il sait s'en servir, et, dans cette incertitude, on le

ménage. En descendant de l'autel, Chamferlin acquitta le billet qu'il avait fait à Robert; et, fatigué de la contrainte qu'il s'était imposée auprès de sa femme, il changea bientôt de ton avec elle. Il répondit à ses caresses par de la froideur et un dégoût qu'il ne se donna pas la peine de dissimuler. Elle se plaignit, il lui tourna le dos, elle pleura, il en rit.

Mad. de Vertenfort sentit bientôt qu'elle avait sacrifié sa fortune et sa liberté à des espérances que chaque instant dissipait sans retour. Elle parla avec la fierté d'une femme outragée, et la confiance que donnent les bienfaits. Chamferlin lui prit la main, et la conduisit devant une glace: « Convenez, ma chère maman, »qu'il faut que vous soyez folle pour »avoir cru un mot de tout ce que je »vous disais. Vous avez soixante ans, »l'œil éraillé, la bouche dégarnie, »et vous êtes ridée comme un rhino»céros. J'ai fait la cour à votre cas-

»sette, je la tiens, et voici ma ré-
»ponse à vos criailleries : Si vous
»voulez m'acheter un régiment, et
»respecter mes fantaisies, vous pou-
»vez rester à l'hôtel : Si ce parti ne
»vous convient pas, prenez celui du
»couvent, où je vous donnerai douze
»mille francs de pension, parce qu'il
»faut que vous viviez décemment,
»et qu'avec cette somme vous ferez
»une figure d'abbesse. Moi, je m'ar-
»rangerai du reste, parce que je
»suis le plus fort, et que je le veux
»ainsi »

Ce discours insultant, ces propositions révoltantes mirent la divine Hortense en fureur. Elle saisit un flambeau, et le lança à la tête de son mari. Il n'y aurait pas eu grand mal qu'elle lui fît sauter le crâne; mais sa main mal assurée le manqua, et brisa une glace, dont les débris tombèrent avec un fracas qui fut entendu de l'antichambre. Les domestiques entrèrent. Chamferlin les prit

témoin de la violence de sa femme, et des dangers qu'il courait auprès d'elle. Le désordre, les imprécations de la vieille, complétèrent la conviction. L'adroit mari ne laissa point échapper une circonstance aussi favorable pour se défaire de sa femme. Il fut faire sa déclaration, en usant du droit que la loi lui donnait. Il fit porter Madame dans un carrosse et la conduisit dans une communauté, où il ne s'engagea qu'à lui payer six mille francs, somme trop forte encore pour une femme qui a attenté aux jours de son mari.

Madame de Chamferlin, désolée, désespérée, ne tarda pas à succomber à ses douleurs. « Malheur, disait-»elle, en expirant, à celle qui ne »s'est point préparée à vieillir, qui »veut donner aux passions des années »que la nature destine au calme, au »repos, et la raison à des plaisirs »dignes d'elle. »

CHAPITRE II.

Nouvelles Opérations de Commerce.

Robert se trouvait encore dans une situation riante. Une somme considérable, gagnée au milieu des fêtes, et sans autre peine que celle de mentir à une femme crédule, encourage nécessairement à tenter de nouveaux essais. Notre héros connaissait assez l'avidité des hommes, et certain penchant des femmes, pour croire, avec quelque fondement, qu'il pourrait, à la fin de l'année, se retirer avec une fortune brillante. Une seule chose l'embarrassait : c'était de savoir comment il ferait connaître, dans le public, son talent pour faire des mariages disproportionnés.

Aujourd'hui, rien ne serait aussi facile, parce que tout s'est perfec-

tionné. Une affiche, placée au coin des rues, vous apprend qu'un homme veuf, avec cinq enfans et sans fortune, voudrait trouver une demoiselle jeune, jolie, bien élevée, et qui ait 5 à 6000 liv. de rente. Une autre affiche vous annonce une jeune personne *honnête*, d'un *physique agréable*, qui voudrait entrer chez un homme *non-marié*, de quarante à cinquante ans. Ces précieuses ressources n'existaient pas alors, et il faut apprendre à se passer de ce qu'on n'a pas. Robert imagina de faire distribuer des annonces à la main, et de doubler ses honoraires, en tirant un droit de commission de chacune des parties.

Il fallait maintenant trouver un homme intelligent, adroit, et d'un assez bon ton pour pouvoir entrer partout. En ce tems-là, il y avait à Paris cinq à six mille hommes, qui portaient de la broderie, des den-

telles, et qui ne dînaient pas tous les jours. C'est de là qu'est venu ce proverbe : *habit de velours, ventre de son.*

La difficulté était de distinguer, dans le nombre, le *Bias de l'homme opulent.* Certains messieurs eussent trouvé fort mauvais qu'on leur proposât de colporter des *prospectus* de mariages. Ensuite, il était possible que celui qui consentirait à se charger de la commission, dérobât à Robert le mérite de l'invention, et travaillât pour son propre compte. D'après ces considérations, il jugea à propos d'imiter ces charlatans, qui, le soir, distribuent eux-mêmes leurs adresses, et qui, le lendemain matin, attendent les malades qui paient et ne guérissent point.

Robert prit à ses gages des femmes de chambre de bonnes maisons, des facteurs de la poste aux lettres, des ouvreuses de loges, les loueuses de

chaises des églises à la mode, et des jardins publics. On ne lui avait pas plutôt désigné une riche douairière, qu'un prospectus lui était envoyé par la petite poste, ou même remis en main propre, pour abréger, lorsque l'œil de la dame était encourageant. Avec les messieurs, la marche était plus simple. Il suffisait de dire un mot à un officier, qui portait un habit rapé, à un maître clerc de notaire, à un cadet de Bretagne, qui avaient les qualités requises, c'est-à-dire, de la jeunesse, de la figure et de la santé. Tous répondaient comme s'ils se fussent concertés : parbleu, mariez-moi.

Le mariage et la mort de Mad. de Vertenfort avaient fait un bruit effrayant dans Paris. On blâmait, on plaignait la vicomtesse. Cependant, les femmes qui avaient son âge, ses écus, et son fol amour-propre, rejetaient tous les torts sur Chamferlin,

et disaient tout haut qu'un homme aussi pervers est une erreur de la nature ; que la nature ne les produit qu'à de longs intervalles, ce qui signifie, en langue vulgaire : Je suis plus jeune que Mad. de Vertenfort ; je suis moins passée qu'elle ; j'ai infiniment plus d'esprit ; et, de ce qu'elle n'a pas su plaire, de ce qu'on l'a trompée, il ne résulte pas que je ne puisse inspirer de passion, ou qu'on ait l'adresse de m'abuser sur les sentimens que l'on feindrait pour moi.

D'après cette manière de voir, les prospectus de Robert devaient être reçus avec faveur. Il avait fait plusieurs mariages, qui tous avaient fort mal tourné ; mais sa caisse était considérablement gonflée, et il lui importait peu qu'une vieille femme mourût de plaisir ou de chagrin.

Bientôt Robert eut plus d'ennemis que ne lui en avait fait son journal. C'est que le public rit de cinq à six

individus que frappe lâchement la malignité; et, dans ce cas-là, il n'y a que les battus qui aient de l'humeur. Dans celui-ci, un fils, un collatéral qui avaient une mère, une tante, une cousine imbécile, tremblaient de voir échapper une succession qu'ils se ménageaient par les moyens qui avaient procuré à Chamferlin la main de sa lieutenante-criminelle. Or, il y a beaucoup de gens, à Paris, qui ont le goût des successions, et de tous côtés s'élevait, contre Robert, un cri général de haine et de proscription.

Une présidente du parlement de Bordeaux venait de se jeter dans ses bras. C'était une femme qui avait été galante aussi long-tems que les hommes le lui avaient permis, qui, ensuite, s'était fait dévote, c'est assez l'usage; mais qui, trouvant la dévotion insuffisante, et voulant accorder le ciel et son cœur, avait résolu de se marier, n'importe avec qui,

pourvu toutefois que le prétendant fût un homme tel que la nature en fait peu. Mad. la Présidente avait un fils unique, qui ne s'amusait pas, comme le neveu de Mad. de Vertenfort, à lire dans les astres, qui s'occupait beaucoup, au contraire, des affaires de ce bas monde, qui était plein d'égards pour sa mère, mais qui n'entendait pas qu'un aigre-fin héritât de M. le président, qui, cocu ou non, pouvait très-bien être le père du fils de sa femme. Ce fils légitime ou adultérin, avait nécessairement plus de droits qu'un étranger; et il portait, pour le soutenir, une épée qui souvent avait paru redoutable aux Anglais : il servait dans la marine royale.

Mad. la Présidente connaissait le caractère du jeune homme, et dissimula quelque tems. Mais, pendant qu'il escortait un convoi destiné pour le Port-au-Prince, elle partit de Bordeaux, sans prendre congé de

personne, et vint descendre à Paris, chez une amie aussi folle qu'elle, disposée, comme elle, à se laisser attraper, et qui, en attendant son mariage, voyait tout en beau, et ne parlait, qu'avec vénération, des talens du chevalier des Ormeaux.

Elles l'engagèrent un jour à dîner, et lui parlèrent ainsi, ou à peu près : « Monsieur, nous avons de l'expé» rience, cela se voit de reste, et nous » ne sommes pas assez ridicules pour » jouer l'ingénuité, Nous allons donc » nous expliquer franchement. Vous » saurez que nous ne prêterons l'o» reille à aucun de ces propos dou» cereux, à la faveur desquels les » agréables du jour réussissent ordi» nairement auprès des femmes sans » perspicacité : ce ne sont pas des » mots que nous voulons. Nous nous » marions pour être sages, et il nous » faut des maris qui nous en donnent » les moyens ; de ces hommes qui » voient une femme dans chaque

»femme, sans acception d'âge, ni »de formes. Nous exigeons encore »qu'ils soient sots : il n'y a que ces »maris-là qu'on mène, et nous entendons conserver l'autorité.

»Cependant, comme les apparences sont souvent trompeuses, »nous n'épouserons que ceux qui »auront rempli les conditions imposées; arrangez-vous en conséquence. »Nous savons bien que cette conduite n'est pas édifiante ; mais »Sara, l'immortelle Sara, dont est »sortie la race privilégiée, a fait plusieurs essais de ce genre, et, »quoiqu'on en dise, nous trouvons »qu'il est beau d'imiter Sara. »

Elles dirent, et Robert sortit pour découvrir les êtres privilégiés qui pourraient convenir à ces dames. L'espèce n'en est pas commune à Paris, et Robert, après plusieurs tentatives désespérait de réussir. Il voyait sa réputation compromise, et il redoutait un malheur plus grand

encore, celui de perdre des honoraires que les émules de Sara avaient promis de quintupler, en raison des recherches et des démarches qu'elles exigeaient continuellement de leur pourvoyeur.

«Ma foi, dit Robert, je leur ai »présenté des gens de robe, d'épée, »de finance, de jeunes abbés qui ne »sont dans le monde que depuis six »mois, et rien de tout cela ne les »satisfait : essayons d'une paire »d'orang-outang habillés.» Il se remet en quête, et s'arrête au quai de l'Ecole devant deux jeunes drôles, aux sourcils noirs, épais et joints, carrés, musculeux, nerveux, qui, assis sur le derrière, la chanson à la bouche et l'alène à la main, réparaient la chaussure d'un marchand de vin, de sa femme, d'un maître garçon son substitut, et d'une petite fille de quinze ans, qui commençait à aimer le bouchon.

Robert les regarde, il leur parle, et n'obtient pour réponse qu'un rire niais et des mouvemens d'épaule. Bien, pensa-t-il, si ceux-là mènent leurs femmes, ils me tromperont fort. « Mes amis, voulez-vous faire fortune? — Ouidà, mon beau Mon»sieur. — Aimez-vous les femmes? »— Ha..... ha..... ha ... — Il ne »s'agit pas de rire; il faut répondre. »Aimez-vous les femmes? — Est-ce »que tous l's hommes ne l's aimont »pas? — Et les vieilles? — Mor»guenne, a sont toutes jeunes pour »d's hommes d' not' âge. — Bravo! »mes enfans, bravo! Suivez-moi: et »je vous ferai faire à chacun un bon »mariage. Laissez donc, monsieur »le gouailleux, laissez-nous *carreler* »nos souliers. — Vous doutez de ce »que je vous dis? — Aga, pour vous »crére, faudrait être ben bêtes. — »Voilà dix louis, levez-vous et »marchez. »

Avec dix louis, on ferait entrepren-

dre le tour du monde à deux Auvergnats. Ceux-ci se lèvent, laissent là cuir, outils et savates, et marchent sur les pas de Robert, en dansant une bourrée d'Auvergne, et en accompagnant leurs voix rauques du bruit de quatre mains carrées, qui battaient la mesure, tantôt au-dessus de leurs têtes, tantôt aux niveau de leurs genoux.

Robert les conduit chez un traiteur, et à l'aide d'un succulent déjeûner, il fait circuler dans leurs veines cette noble assurance si nécessaire au succès de ses projets. Il les mène de là chez un baigneur, barbier, perruquier, étuviste, conseiller du roi, qui les décrasse de la tête aux pieds, leur fait les ongles et les cheveux. De chez le baigneur, ils passent à la friperie, où on les transforme en jeunes seigneurs un peu gênés dans leur costume, mais alors il y en avait comme cela. En allant et venant, Robert leur apprit ce qu'il fallait

faire et dire, et enfin il leur demanda leurs noms. « Je m'appele Jérôme, » dit l'un. J'ai nom Antoine, dit l'autre, » —Vous vous appellerez, toi le comte » de Jéronico, et toi le baron Antonini. Votre baragouin vous fera facilement passer pour Italiens, et on ne » vous demandera pas de preuve de » noblesse, ou on vous donnera cent » ans pour les faire, comme cela se pratique à Malte en faveur de quelques » bourgeois opulens, qui sont bien aise » d'avoir un bout de ruban noir à leur » boutonnière, afin d'avoir l'air de » quelque chose. »

Robert présente messieurs Jéronico et Antonini. Ces dames témoignent par un signe d'approbation que l'extérieur promet. Elles adressent quelques mots aux aspirans, qui leur lâchent de l'auvergnat, qu'elles veulent bien prendre pour du Toscan. Nos demoiselles d'aujourd'hui n'y seraient pas attrapées : elles chantent toutes l'Italien,

d'une manière, inintelligible à la vérité, mais qui pourtant ne ressemble pas aux croassemens des bons habitans de St.-Flour.

Quand deux individus ne parlent pas la même langue, et veulent cependant s'entendre, ils ont recours aux gestes, et la causerie devient une véritable action. Lorsque Robert vit la pantomime s'engager avec une certaine chaleur, il s'esquiva adroitement, et ne reparut qu'à l'heure où le cuisinier de ces dames devait ajouter à ses forces et en rendre aux combattans.

Il est à peine entré que toutes deux se lèvent, s'élancent, le serrent dans leurs bras, protestent de leur reconnaissance, de leur dévouement, et jurent que MM. Jéronico et Antonini sont de la race des géans, de ces géans dont parle la Bible, et qui ressemblent un peu à ceux qui entreprirent de déposséder Jupiter.

Le dîner commence; il est joyeux, parce que chacun est content de soi et des autres. On parle peu, parce qu'on s'est dit beaucoup de choses, et on s'empresse de se mettre en état de reprendre la conversation où elle en est restée. Robert, qui n'oublie jamais ses intérêts, est bien aise de terminer une affaire, qui l'empêche d'en ébaucher d'autres. Il parle conditions, stipulations, donations, honoraires surtout. Les dames annoncent leurs intentions bienfaisantes, en tapotant les joues rebondies de leurs épais gentilshommes, qui ne savent que rire et montrer des dents blanches comme l'ivoire. Elles soldent monsieur le chevalier, dont les services deviennent inutiles, et elles l'engagent à prendre un dernier verre de la liqueur de madame Anfoux.

On trinquait, on allait boire, et les dociles Auvergnats se disposaient à faire après dîner ce qu'ils avaient fait

avant, lorsqu'un insolent ouvre la porte d'un coup de pied; s'avance, le chapeau sur l'oreille, les poings sur les hanches, et s'arrête à quatre pas, en regardant d'un air menaçant les convives étonnés. Cet insolent était le fils de madame la présidente.

Il avait été forcé de relâcher aux Açores, où il avait trouvé une escadre française qui se radoubait, et qui devait au premier jour faire voile pour l'Amérique. Le chef d'escadre se chargea de convoyer les transports que protégeait notre officier, et le renvoya, lui et sa frégate, en France, où on ne l'attendait pas si tôt.

Soit pressentiment, soit respect pour les bienséances, l'officier se hâta de se rendre à Bordeaux. Le départ précipité de madame sa mère, le mystère qu'elle y avait mis lui semblèrent de mauvais augure. Il prit des informations, et n'en obtint que d'inquiétantes. Il en-

tendit enfin parler d'un marieur qui faisait grand bruit dans la capitale. Il s'y rendit en poste, courut de tous côtés, et fatigué de recherches inutiles, il entra à Notre-Dame, attiré par Balbâtre et par le besoin de se reposer.

La loueuse de chaise, matrône experte, et qui quelquefois aussi mariait de jeunes demoiselles contre le gré de leurs parens, s'arrêta devant l'officier, le toisa d'un coup d'œil, et ne lui trouvant ni l'air de componction qui convient au lieu, ni l'extérieur agréable qui séduit une Agnès, elle le jugea coureur de vieilles, et en recevant ses deux sous d'une main, elle lui glissa un prospectus de l'autre. L'officier y lut l'adresse de Robert, et se remit en course, pour savoir si sa mère était ou non dupe de l'escroc qui en avait fait tant d'autres.

Robert, dans la crainte de perdre une aubaine nouvelle, ne manquait ja-

mais, en sortant de chez lui, de dire où on pourrait le rencontrer. C'est ainsi que monsieur l'officier connut le domicile de madame la présidente, et qu'il arriva chez elle, lorsqu'elle le croyait à quinze cents lieues de son cœur maternel.

Vous sentez qu'une femme de soixante ans qui épouse un jeune seigneur Italien, aux mains calleuses, au maintien gauche, qui ne sait pas porter son chapeau, qui marche les pieds en dedans, et qui n'est connu que de l'intrigant qui le présente, est très-embarrassée en présence d'un fils plus raisonnable qu'elle, qui n'est pas d'humeur à se laisser dépouiller, et qui tue un homme comme une mouche. Madame la présidente se tenait debout sur ses jambes grêles et chancelantes; elle avait la bouche ouverte, l'œil fixe, et elle étendait vers son fils des bras et des mains desséchés et supplians.....

« Qu'est-ce donc, ma chère maman? » vous paraissez mal à votre aise; je vais » tout arranger en cinq minutes. Qui » de ces trois faquins se nomme le che- » valier des Ormeaux? — Il n'y a pas » de faquins ici, monsieur.—Fort bien, » mon ami. Vous êtes sans doute l'hom- » me que je cherche. Vous faites un sot » métier, mais vous ne le continuerez » pas long-temps. Ces messieurs sont » probablement des épouseurs de dot, » des abuseurs de vieilles...—Mon fils, » ce sont de respectables seigneurs...— » Dont l'un se charge de vous, tandis que » madame s'arrange de l'autre. — Et » quand cela serait, mon fils? — Cela » ne sera pas, ma mère. — Et la raison, » s'il vous plaît? — La raison? c'est » que je ne suis pas homme à souffrir » que vous fassiez une sottise, et que » vous vous couvriez de ridicule. Mais » dites-moi; vos seigneurs Italiens ne » parlent-ils pas français? — Ils le par-

» lent assez mal.—Il l'entendent donc, » et au lieu de me répondre en braves » gens, ils me regardent d'un air hébé » té..... Misérables, qui êtes vous? » Ici M. l'officier met l'épée à la main, et se place de manière à ce que personne ne puisse sortir que par la fenêtre.

Le comte Jéronico, et le baron Antonini tombent à genoux l'épée au côté, et demandent en grace qu'on leur permette de retourner à l'halêne et au tire-pied. L'officier s'écrie que le des Ormeaux joint à l'infamie de ruiner des enfans de famille celle de dégrader des femmes de qualité en les mettant dans les bras de goujats travestis. Madame la présidente pensait que des goujats de cette espèce étaient fort au-dessus de ce qu'elle avait connu de mieux. Cependant elle ne pouvait décemment insister, et faire succéder avec connaissance de cause, un savetier à un président. Robert, en reculant toujours,

s'était laissé prendre dans une encoignure, l'officier le suivait, la pointe au corps; Robert, arrêté enfin par la muraille, voulut parlementer; l'officier refusa de rien entendre, et Robert, persuadé qu'il ne pouvait éviter la redoutable épée, qu'en se défendant, se hâta de mettre flamberge au vent.

Rien de plus à craindre qu'un poltron poussé à bout. Robert se battit comme un diable, mais comme il est dans l'ordre que le diable ait le dessous, Robert en relevant une botte qui menaçait le téton, la reçut dans l'œil droit, et tomba baigné dans son sang. Un officier français ménage son ennemi à terre. Celui-ci d'ailleurs croyait avoir tué Robert, et la justice ne laisse pas d'inspirer quelque crainte, même à celui qui n'est pas l'agresseur. Tout le monde sait qu'elle a son tueur privilégié, sur les brisés duquel personne ne doit aller, et qui, quoi qu'on en dise,

est quelquefois un personnage très-recommandable, témoin le compère du bon Roi Louis XI.

Pendant que l'officier et Robert féraillaient, Jéronico et Antonini avaient pris la fuite, et disaient : si nous manquons la dot, au moins le costume et les dix louis nous restent. M. le chevalier, dit l'officier en se retirant, ne fera plus de mariages. Mesdames, dit Robert en se relevant, ce malheur m'est arrivé à votre service, ainsi ce que j'ai reçu de vous est bien à moi. Chers savetiers, puisque savetier il y a, murmuraient ces dames en soupirant, ne vous retrouverons-nous jamais?

Il m'en a couté un bras, pensait Robert, pour avoir fait un journal; je viens de perdre un œil pour avoir fait des mariages : il y a des êtres qui sont vraiment nés malheureux, car les projets les plus louables tournent contre moi. Quoi de plus noble que la pré-

tention d'instruire le public, de régler son jugement, de lui former le goût ? Quoi de plus humain que d'enrichir de jolis hommes, et de procurer à des vieilles des plaisirs qu'elles payent à la vérité un peu cher ; mais tout ne se paye-t-il pas dans ce monde, depuis le général jusqu'au dernier soldat, depuis le contrôleur des finances jusqu'au dernier commis, depuis l'archevêque jusqu'au plus petit enfant de chœur ? Ma foi, je ne ferai plus rien, c'est le seul moyen de me soustraire à la fatalité qui me poursuit. J'ai de l'or, je le placerai sûrement, et je vivrai tranquille et ignoré des hommes, souvent envieux, toujours méchans. Me voilà retiré dans mon appartement simple, mais propre. Quelques livres choisis m'intéressent, m'amusent, développent, ornent mon entendement que j'ai trop négligé. J'étudie les sciences exactes ; il n'y a là ni systèmes, ni sec-

tes. Je suis sûr que deux et deux font quatre, et il est très-satisfaisant de savoir quelque chose dont personne ne conteste la vérité. Mes connaissances s'étendent, se multiplient; je trouve la quadrature du cercle; ma réputation se fait, pénètre par-tout, je suis recherché, et je me refuse aux empressemens du public. Enveloppé dans ma robe de chambre de damas, la tête couverte d'un ample bonnet de velours, retranché dans mon cabinet, je ne communique qu'avec mes livres, mes sphères et mon secrétaire. Ceux qui se présentent à ma porte me croyent du mérite en proportion de mon orgueilleuse modestie, et comme rien n'est si grand, si beau que ce qu'on ne connaît pas, le monde me place à côté d'Archimède, qu'il admire sur parole, parce qu'il est mort depuis deux ou trois mille ans.

Ah ça, mais... Est-ce bien un sécrétaire que j'aurai ? ma foi, non, je préfère une

gouvernante, attentive, soigneuse; la conversation est plus agréable, plus attachante. Je la prendrai jeune, elle vieillira à mon service; jolie, sa figure flattera l'œil qui me reste; douce, elle fera mes volontés, mais je ne voudrai rien qui soit indigne d'un homme lancé dans les hautes sciences.....A propos, et mon œil...il me fait un mal de tous les diables. Le projet le plus pressant; celui dont l'exécution ne souffre pas de délai, c'est de me faire guérir. « Cocher, » descends-moi chez le premier ocu- » liste.—Je n'en connais pas, Monsieur. » Quand on mène un fiacre il faut » avoir les yeux sûrs et les bras bons. » —Vous verrez que ce drôle-là ne » me juge pas digne d'être cocher de » fiacre. Allons, informe-toi. — Et à » qui?—Aux passans, au crocheteur, » et à l'épicier du coin.—Monsieur? » —Qu'est-ce ? — Je vois venir un » homme un peu plus avancé que

» vous — Comment cela ? — Il a déjà
» un emplâtre sur un œil, et vous n'a-
» vez encore que votre mouchoir sur
» le vôtre.—Bon. C'est à celui-là qu'il
» faut t'adresser. »

L'homme à l'emplâtre était un vieux lieutenant de grenadiers, qu'un éclat d'obus avait glorieusement ébornné à la bataille de Minden, et qui marchait péniblement, accablé sous le poids des années et des lauriers. « Monsieur, indi-
» quez-moi votre oculiste.—C'est le chi-
» rurgien major du régiment. — Sa
» demeure ? A Besançon, au pavillon
» des officiers.—A qui donc m'adres-
» serai-je pour faire penser mon œil?
» —Vous y avez mal?—Il est crevé.
» — Et par quelle aventure...—Je viens
» de recevoir un coup d'épée...—Celui
» qui vous l'a donné est un malad...
» vous deviez le recevoir au travers du
» corps.—Ce serait bien pis vraiment.
—Ecoutez, il n'y a pas d'oculiste

» qui raccommode un œil crevé. Met-
» tez-moi là dessus une compresse d'eau
» et de bran-de-vin ; vous la leverez
» dans huit jours, et si vous êtes défi-
» guré, vous ferez comme moi, vous
» porterez un emplâtre. J'aime les bra-
» ves gens et je vous offre mes services.
» Si vous voulez, je vous mettrai le pre-
» mier appareil. — Monsieur... vous
» êtes bien bon — Fouette cocher. »

» On arrive chez Robert. Le lieute-
» nant émerveillé regarde autour de
» lui. » Corbleu, je n'ai jamais vu de
» chambre de caserne meublée comme
» cela... Laquais, de l'eau de vie... On
» peut se consoler de la perte d'un œil
» et d'un bras, lorsqu'on a le néces-
» saire et même le superflu. Laquais,
» une chemise et des ciseaux... Je suis
» brave comme Bélisaire, célèbre et
» gueux comme lui... Diable, vous
» êtes fort heureux que le coup ait pris
» de biais. Vous étiez mort, s'il fût

» entr' droit...Soldat en 1710, capo-
» ral en 1720, sergent en 1730, sous-
» lieutenant en 1737, lieutenant en
» 1750, chargé de dix-sept blessures,
» je viens solliciter une compagnie
» qu'on me refuse, parce qu'on pré-
» tend que je ne peux plus marcher,
» et qu'il est indispensable qu'un fan-
» tassin ait des jambes.—On vous la
» refuse! c'est une indignité, une infa-
» mie! je vous la ferai avoir.—Bah!
» —Et vous la commanderez à cheval.
» Ce n'est pas l'usage.—*L'usage est*
» *fait pour le mépris du Sage.*—Ma
» foi, vous avez raison. Vous avez donc
» des protecteurs, ou vous protégez
» vous-même?—J'ai dans ma manche
» un premier commis des bureaux de
» la guerre, dont j'ai richement marié
» le frère. En attendant le succès de
» mes démarches, vous resterez ici.
» Je le veux bien.—Je vais mener
» une vie retirée; vous partagerez ma

» solitude. Hé, quel plus noble emploi
» peut-on faire de son opulence et de
» son crédit que de les consacrer au
» mérite indigent? Il est bien plus satis-
» faisant de secourir un brave homme,
» qu'on a sans cesse auprès de soi, de
» jouir du bien qu'on lui fait et de sa
» reconnaissance, que de s'occuper
» des propositions d'Euclide, auquel
» pourtant je ne renonce pas. Je vais
» donc goûter un plaisir nouveau et ac-
» quérir la véritable gloire, celle dont
» rien n'altère les charmes, parce
» qu'elle a sa source dans le cœur.
» Dites-moi, Monsieur, êtes-vous ma-
» thématicien?—Non, Monsieur, je
» suis Artésien.—Monsieur, les ma-
» thématiques sont l'art de juger les
» choses d'après de sûres démonstra-
» tions. Elles ont pour objet l'étendue,
» les nombres...—Et à quoi tout cela est-
» il bon? Comment vous ne sentez pas
» l'avantage de savoir à quelle distance

» nous sommes du soleil...?—Il me suf-
» fit qu'il m'échauffe et m'éclaire. De
» savoir combien de temps mettrait à
» y arriver un boulet de canon qui ne
» perdrait rien de sa vîtesse? Hé,
» Monsieur, que vous importe cela?
» Jouissez du peu de momens qui
» vous restent. Les plaisirs qui vous
» appartiennent, sont sur la terre, sous
» votre main, et non dans le soleil.
» Cherchez le bonheur où la nature l'a
» mis pour vous.—Vous ne conce-
» vez pas encore la sublimité des choses
» que nous apprendrons ensemble;
» mais quand nous aurons vaincu les
premières difficultés...—Je n'ai pas
» même envie de les combattre.—
» Vous voulez donc rester ignorant?
» —Et heureux Jeune, j'ai fait l'amour,
» et il m'était beaucoup plus utile de
» savoir à quelle hauteur était la croi-
» sée de ma maîtresse, que de connaî-
» tre celle des astres, avec qui je n'ai

» aucun rapport. Vieux j'ai quitté les
» femmes pour un ami toujours cons-
» tant, toujours sûr. C'est lui qui fait
» disparaître les distances, qui me pré-
» sente les personnes dont j'ai besoin.
» Je leur parle, elles me répondent,
» et ce qu'il y a de commode, elles ré-
» pondent ce que je veux, elles font
» ce qui me plaît. Cet ami me console
» de l'indifférence des belles, que
» j'aime toujours. Il me fait oublier les
» douleurs cuisantes qui me tourmen-
» tent quelquefois. Il me fait rire de
» l'injustice, de la dureté des hommes;
» il m'élève au-dessus de moi-même;
» il me change en un homme nouveau;
» il me rend l'audace qui fait entre-
» prendre; il m'inspire la confiance,
» présage des succès. Je lui dois pen-
» dant quelques heures les faveurs de
» la beauté, le bâton de maréchal, le
» trône de France, celui de l'univers.
» Je me réveille, j'en conviens; mais

» mon ami est toujours là, et je lui
» vois bientôt de nouveaux rêves et
» une nouvelle félicité. Vive le vin,
» buvons, et s'il faut nous casser la
» tête, que ce soit avec du bourgogne,
» et non avec des chiffres. Les buveurs
» d'eau nous dédaignent, nous dé-
» nigrent en faisant *tristement* l'é-
» loge de la *sobriété*. Fermes sur
» leurs jambes, ils se croient très-
» supérieurs à celui qui chancelle;
» mais leur tête est constamment vide,
» et celle de l'ami du vin toujours ri-
» che en idées plus ou moins riantes.
» —Ma foi, Monsieur le lieutenant,
» je crois que vous avez raison.—La-
» quais, apportez bouteille, et du meil-
» leur.—Oh! quels projets je vais
» faire, quand je serai en pointe de
» gaîté! — Des projets, Monsieur!
» dès réalités. A vous.—A nous.—Il
» est bon. Vous en reste-t-il beaucoup
» de cette qualité là?—Environ cinq

» cents bouteilles.—Nous en avons » pour un mois. Buvons. »

Ces messieurs boivent tête-à-tête, et parlent peu d'abord : le lieutenant n'était pas riche en idées, et il ne s'échauffait que lorsqu'ils parlait de son ami, ou qu'il éprouvait sa puissance. Bientôt une douce chaleur circula dans ses veines; Robert était plus jeune, mais il avait besoin d'habitude; ainsi le thermomètre des deux cerveaux était toujours au même degré. A la seconde, à la troisième bouteille, les têtes commencèrent à s'exhalter Le lieutenant, en fumant sa pipe, et en crachant sur les tisons, dit : « ils me refusent une » compagnie, les ingrats!—« Une com- » pagnie, qu'est-ce cela! Il faut arriver » en vingt-quatre heures aux premiers » grades de l'armée.—Et comment » monsieur le manchot?—Les An- » glais nous battent dans les quatre » parties du monde. Ils ruinent notre

» commerce, et je fais disparaître en
» un clin d'œil les Anglais et l'Angle-
» terre. — Oh, oh ! — Oui, Monsieur
» et je ne demande pour cela que dix
» compagnies de mineurs.—Et qu'en
» faites-vous ?—J'enterre mes mineurs
» à Calais; je conduis le boyau sous la
» mer; je le pousse jusqu'à Londres,
» où j'établis ma chambre de mine.—
» Diable ! à votre santé.—J'y fais rou-
» ler cinq cents milliards de poudre,
» et pan...—Pan, c'est cela.—Il ne
» reste de cette fière Angleterre, que
» ce que nous conservons de Tyr et de
» Carthage, le souvenir. Le grand,
» le beau, le sublime projet ! je vou-
» drais l'avoir trouvé.—Soyez tran-
» quille, je travaille pour votre compte.
» C'est vous qui faites sauter l'Angle-
» terre.—Il me semble pourtant en-
» trevoir un obstacle...—Un obstacle !
» il n'y en a pas.—Que ferez-vous de
» la terre qu'on tirera de votre boyau ?

» —Je la fais porter sur la falaise de
» Blané; j'y élève une montagne, à la
» tour de laquelle j'établis vingt batte-
» ries en échelons de mille pièces de
» canon chacune. Chaque canon a trois
» cents pieds de long et porte un boulet
» de douze cents pesant.—Oh cher
« manchot, des canons de trois cents
» pieds de long! Comment les coulerez-
» vous? Je ne les coulerai pas; je les
» ferai tailler dans la mine. —Ah! c'est
» différent. Buvons. Voyons mainte-
» nant ce que vous ferez de votre mon-
» tagne et de vos canons.—Je protège
» toutes les côtes de France?—Ah,
» ah, ah! hé, peut-il y avoir une mon-
» tagne d'où l'on voie toutes les côtes
» de France? — Il y en a bien une
» d'où l'esprit malin fit voir à notre di-
» vin maître, tous les royaumes de la
» terre. Pourquoi ne ferais-je pas la
» mienne aussi haute que celle-là?
» Hé, oui, oui, je me rappelle cette

» montagne : on m'en a parlé, quand
» j'étais petit garçon. Après?—Comme
» il faut joindre l'agréable à l'utile, je
» bâtis sur la cime de ma montagne...
» —De notre montagne, puisque vous
» travaillez pour moi. — Vous avez
» raison. Je bâtis sur la cime de notre
» montagne un Palais que nous habi-
» terons tous deux. — A merveille. —
» Nous y respirons un air pur. — Et
» nous y buvons sans craindre d'être
» dérangés par personne. — Il ne faut
» pas qu'on nous dérange; mais il faut
» au moins voir quelqu'un. — A la
» bonne heure. Nous recevrons ceux
» qui viendront nous rendre leurs
» hommages. — Et nous retiendrons
» celles qui nous conviendront. Bu-
» vons, lieutenant.—Tope, manchot.
» Mais comment les nourrirons-nous?
» —Je peuple le haut de ma monta-
» gne...—De notre montagne. — Hé,
» oui, c'est convenu. — De quoi la

» peuplez vous? — Hé, parbleu, de
» chèvres. On mange les chevreaux;
» on boit le lait des mères... — Je n'ai-
» me pas le lait, j'en fais du fromage.
» — Je n'aime pas le fromage. — Il
» fait trouver le vin bon. — Je ne veux
» pas de fromage. — Je ne veux pas
» de lait. — Buvons, Monsieur le man-
» chot, et ne disputons pas. — Soit.
» Renonçons aux chèvres, et peuplons
» de lapins la base de la montagne. —
» Et nos caves? où les mettrez-vous?
» D'ailleurs je n'aime pas le civet. —
» Moi, je l'aime beaucoup. — Pas de
» lapins. — Pas de fromage. — Je veux
» du fromage — Je veux des lapins. —
» Vous n'en aurez pas. — J'en aurai.
» — Non, par la sambleu, corbleu,
» ventrebleu, vous n'en aurez pas. —
» Vous êtes un impertinent. — Vous
» êtes un sot. — Un faquin. — Si vous
» ajoutez un mot, je vous fais sauter
» de la montagne dans la mer. » En di-

sant cela, le lieutenant, qui a deux bras, saisit Robert, à qui il n'en reste qu'un. Il ne le jette pas dans la mer, mais il l'envoie donner de la tête dans une glace qui tombe avec autant de fracas que celle de madame de Chamferlin. Le domestique de Robert arrive et veut séparer les combattans. « Ah, tu as des auxiliaires, s'écrie le » lieutenant. Me voilà dans la position » du maréchal de Saxe combattant » Cumberland et Waldeck et les rossant » tous les deux. Pan, pan, et pan. »

Au premier pan, il renverse une commode sur les jambes du domestique. Le domestique saute et retombe sur les débris du marbre et du meuble. Au second pan, il culbute un secrétaire qu'il met en pièces. Au troisième, il réduit en poudre un cabaret de porcelaine. Robert et son domestique ne s'occupent qu'à sauter, et nullement à se défendre. Le lieutenant se retran-

derrière les débris des meubles et de là, il lance en manière de bombes, bouteilles vides, bouteilles pleines, grands et petits verres. Il casse une seconde glace; il coupe le cordon d'un lustre de cristal; des éclats volent de toutes parts. Le domestique a perdu le bout du nez. Le maître a celui d'une oreille fendu. Ivre, et bientôt excédé de cet exercice violent, il va tomber dans un coin, où il s'endort profondément en répétant: des lapins et point de fromage.

Le domestique ne pense qu'à faire retraite; mais il a affaire à un tacticien qui a déjà coupé le chemin de la porte. Forcé de se défendre, le malheureux valet fait un dernier effort. Il jette à la tête du lieutenant matelas, couvertures, chaises, fauteuils, pendule, pelles, pincettes et nouvel Encelade, celui qui croyait élever des montagnes est enseveli sous celle-ci. Un calme profond succède à ce terrible orage. Le

valet s'esquive, va se coucher, et revient le lendemain sur le champ de bataille pour dépouiller et enlever les morts, ou pour panser les blessés.

» Où suis-je, disait Robert, en étendant les bras? Qui parle là-bas, dit le » lieutenant d'une voix rauque?—J'ai » un mal de tête affreux.—J'ai fait une » nuit excellente. Allons, reprit le valet, il n'y a personne de mort : j'hériterai un autre jour. »

Robert était debout, et il regardait les débris confondus de ses meubles avec stupéfaction et terreur. « Baptiste, » qu'est-ce que cela signifie?—Je n'en » sais rien, monsieur.—Comment, » maraud, tu n'en sais rien!—Non, » monsieur, j'ai vu le lieutenant tout » renverser, tout briser, nous jetter » tout à la tête.....—Tu as vu cela?— » Oui, monsieur; mais j'ignore l'à propos.....Je me rappelle pourtant qu'il » était question d'un lapin et d'un mor-

99981

» ceau de fromage. — Quel conte tu » me fais là ! c'est pour de semblables » niaiseries que mon appartement est » bouleversé ? — Et que vous êtes bles- » sé à l'oreille, et mon au bout du nez.

Robert porte la main à son oreille, et y trouve un caillot de sang. « Mon- » sieur l'officier, boire mon vin, bri- » ser mes meubles et me blesser, c'est » trop fort. Qui a pu vous porter à de » semblables violences ? — Ma foi, je » ne m'en souviens pas. D'ailleurs je » suis sans rancune. Buvons et oublions » le passé. — Je ne bois plus, M. le » lieutenant. Votre ami dont vous fai- » siez un éloge si magnifique, est un » traître qui ne fait faire que des sotti- » ses : en voilà assez, et vous allez avoir » la bonté de vous retirer. — Non pas, » mon camarade; vous m'avez proposé » le logement et je l'ai accepté. Vous » m'avez offert votre vin et je ne sor- » tirai pas d'ici que les 500 bouteilles ne

» soient bues.—Mais, monsieur, avant » que vous ayez fini mon vin, il ne me » restera plus un meuble.—A cet » égard-là, monsieur, le plus fort est » fait. Jetons par la fenêtre éclats et » tessons; un coup de balai après cela, » il n'y paraîtra plus.—Et il n'y aura » ici que les quatre murs.—Il n'en faut » pas davantage à un franc buveur.— » Monsieur, je me suis expliqué.—La- » quais; du vin—Voulez-vous bien » vous conformer à mes volontés?— » Du vin, laquais.—Je vais envoyer » chercher la garde.—Je suis en me- » sure. » Et le lieutenant jouait de sa colichemarde, comme d'un bâton à deux bouts. La lame tourne autour de lui, menace alternativement Robert et Baptiste, et brise deux vases de porcelaine, tristes restes de ceux qui décoraient la cheminée.

Le maître et le valet sortent précipitamment, ferment sur eux la porte à

double tour, et vont chercher main forte. Le lieutenant se voit pris comme un loup dans un piége, et malgré sa colère et sa valeur, il réfléchit que ce n'est pas en battant des bourgeois, et en pulvérisant tout chez eux, qu'on obtient une compagnie. Il juge que ce qu'il a de mieux à faire est de se dispenser de décliner son nom. Il ouvre la croisée : il est à un troisième étage. Les draps du lit, attachés bout à bout, ne descendent qu'au premier. Le lieutenant arrache, déchire les rideaux des croisées et du lit. Son épée dans les dents, il se laisse couler dans la cour. Le portier refuse de tirer le cordon ; le lieutenant lui taillade la figure, ouvre la porte et file le long des maisons. Son emplâtre est tombé. L'orbite d'un œil vide, celui qui reste égaré, troublé, poché ; la figure, les mains, les cheveux, les habits, barbouillés de plâtre, de boue, fixent tous les yeux.

Le lieutenant regarde les passans d'un air si déterminé qu'il leur fait baisser la vûe, et que malgré la mauvaise opinion qu'on a de lui, personne n'ose l'inquiéter dans sa retraite.

Robert reparaît avec une force imposante. Son prisonnier est parti, c'est tout ce qu'il désire. Mais la frayeur a glacé le portier; elle a dénoué la langue d'un petit garçon qui bégayait depuis sa naissance; la portière crie à tue-tête et va accoucher avant terme. Le locataire du premier, réduit aux laxatifs, inonde son lit et le parquet. Un chantre qui loge à l'entresol crie au miracle et jure que Dieu, dans sa colère, fait pleuvoir... de ce qu'il ordonna au prophète Osée de manger sur son pain. C'est un vacarme à ne plus s'entendre. Les soldats se répandent dans toute la maison. L'un présente sa bouteille empaillée au portier; l'autre le pan de son habit à sa femme. Celui-

là propose un bouchon à l'habitant du premier; celui-ci vide la fontaine sur le corps du chantre. Le petit bègue est partout, furète partout, et partout prend quelque chose avec les meilleures intentions: du vin et du sucre pour sa mère; du linge pour la layettte du petit frère; une redingotte pour vêtir son père; de l'argent pour payer les façons. Le petit bègue était bien élevé, et prévoyant surtout. La garde prie Robert de lui abandonner les lambeaux et les débris qui couvrent son plancher, et tout est enlevé avant qu'il ait répondu. Avant qu'il se soit reconnu, tout est vendu au miroitier, au marbrier, à l'ébéniste, qui convertissent les glaces en petits miroirs, la commode en chiffonnière, qui vendent cher, qui achètent bon marché, mais qui donnent cependant au soldat brocanteur de quoi boire le rogome; ce qui fait que chacun vit, que chacun est content.

Robert avait sur le cœur l'incartade du lieutenant. « Un homme, disait-il, » que je ne connais pas, dont je ne sais » seulement pas le nom, que je trouve » dans la rue, à qui je m'intéresse à » l'aspect de ses infirmités, et au récit » de ses campagnes, à qui je promets » une compagnie, qu'en attendant je » retire chez moi, en faveur de qui je » renonce à l'étude des mathématiques, » par qui je me laisse persuader que » l'ivrognerie est le goût par excellen- » ce, et qui n'a pas plutôt bu trois ou » quatre bouteilles de mon vin qu'il » met tout en combustion chez moi, » qu'il me bombarde et me tire aux » oreilles. Monsieur, reprenait Baptise, » si vous retirez chez vous tous ceux qui » vous feront des contes dans la rue, » votre maison sera bientôt un repaire » que la police fera raser. — Que veux- » tu, Baptiste, je suis bon, moi; mais je » crois qu'en général l'homme naît

» méchant.—Ma foi ; Monsieur, je ne
» sais pas ce qu'il est en naissant ; mais
» je n'en ai pas connu qui en mourant
» n'ait eu besoin d'une bonne et am-
» ple absolution. — Baptiste ! — Mon-
» sieur ? — Amour aux bons, haine
» aux méchans. — Haine à tout le
» monde, donc. — Ah, Baptiste, Bap-
» tiste ! — Oui, Monsieur, à commen-
» cer par vous. — Insolent ! — Ne vous
» fâchez pas, et laissez-moi finir. Vous
» êtes bon, dites-vous. Vous vous flat-
» tez que c'est par amour pour l'hu-
» manité que vous avez promis une
» compagnie au lieutenant, que vous
» l'avez pris chez vous : ce n'est pas ce-
» la. Vous avez été bien aise de prouver
» que vous êtes en crédit, et votre or-
» gueil était flatté de secourir un hom-
» me que le Gouvernement laisse dans
» l'oubli. — Tu pourrais bien avoir
» raison, Baptiste. Mais tu conviendras
» aussi que, si je ne suis pas bon, le

» lieutenant est un vaurien. — Oh,
» d'accord. — Qu'il peut venir s'ins-
» taller encore ici, et opposer à des
» raisons un argument qui m'en a tou-
» jours imposé, la pointe de sa flam-
» berge : je confesse que je ne me bats
» que lorsque je ne peux absolument
» m'en dispenser. Je vais en conséquen-
» ce trouver mon premier commis de
» la guerre, et au lieu de lui demander
» une compagnie, je le presserai de
» renvoyer le lieutenant à sa garnison.
» — Et vous ferez bien, Monsieur. »

Robert court au ministère de la guerre et détaille ses sujets de plainte contre un homme qu'il ne connaît pas. « Mon-
» sieur, lui dit son premier commis, si
» on écoutait tout le monde, il n'y au-
» rait dans l'armée que des maréchaux
» de France, et nous n'avons pas un
» officier qui ne crie partout qu'il n'est
» pas à sa place. Celui que vous avez
» recueilli est un des plus mauvais su-

» jets que je connaisse, car le détail de
» ses services m'indique le père Ba-
» lan. Simple soldat pendant dix ans,
» parce qu'il cassait des vitres, battait le
» bourgeois, et tuait un camarade par
» semaine; caporal pendant dix autres
» années, parce qu'il mangeait le prêt
» et mettait sa chambrée à la diète;
» sous-lieutenant après vingt-sept ans
» de service, parce que son colonel,
» cerveau brûlé comme lui, le proté-
» geait, et que d'ailleurs Balan est un
» brave homme; nul dans ce nouveau
» grade, et parvenu à la lieutenance, je
» ne sais comment, Balan, qui devrait
» s'estimer fort heureux, intrigue, ca-
» bale, et il est de ces êtres dont il n'est
» pas permis de s'occuper. Que gagne-
« t-on à protéger des gens obscurs?
» rien du côté de la considération;
» moins encore du côté de la fortune.
» Recommandez-moi de ces hommes
» qu'on se fait honneur d'avouer et d'a-

» vancer rapidement, qui à temps de
» service égal attendraient sous un
» concurrent préféré un avancement
» tardif et même incertain, et qui savent
» reconnaître un service autrement
» que par des phrases. Je vous indique-
» rai des solliciteurs qui parlent trop,
» qui n'agissent pas assez, qui oublient
» enfin qu'ils ont une bourse et des
» mains pour l'ouvrir. Vous leur ferez
» entendre raison. — Vous comptez
» donc m'associer..... — Tant vaut
» l'homme, tant vaut la place. J'entends,
» comme un autre, tirer parti de la
» mienne; comme un autre aussi je veux
» ménager les apparences. Vous êtes
» répandu, intelligent; soyez mon cour-
» tier, nous partagerons les honoraires,
» et croyez-moi, Ptolomée, Tycho-Bra-
» hé, Copernic, Descartes, les loga-
» rithmes et les astres ne peuvent en
» trer en comparaison avec les com-
» modités de la vie. »

Auri sacra fames! à la seule idée de l'or, Robert ouvre des oreilles attentives; il oublie ce qu'il lui en a coûté pour avoir fait un Journal et des mariages; il renonce aux sciences exactes et à une vie tranquille; il se décide à faire commerce de compagnies, de régimens, de lieutenances du roi. Il ne désespère pas de devenir enfin propriétaire d'une aussi belle terre que celle du surintendant Fouquet, parce que l'impôt dont le produit est le plus incalculable, et dont on parle le moins, est celui qu'on lève sur la vanité humaine.

Déjà il avait fait un colonel d'un joli chanteur, qui avait pour concurrent un ancien officier plein de valeur et de mérite, mais qui n'avait pas mille louis à donner aux associés. Un maréchal de camp de sa façon l'avait emporté sur un colonel qui s'était distingué partout, mais qui ne savait pas jouer la co-

médie, et le commandement d'une place importante devait être acordé à un homme qui dansait avec une rare perfection. Il fut un temps ou la musique, la danse et la déclamation tenaient lieu de qualités auprès des femmes, et où les femmes menaient tout, faisaient tout, excepté ce qu'elles devaient faire. Les maîtres de déclamation, de danse et de musique devinrent tout à coup des personnages. Ils portèrent le linge le plus fin, les étoffes les plus belles; ils dédaignèrent de fouler le pavé, ils furent admis aux meilleures tables, et on ne les reconnut plus qu'à leur ton d'impudence.

Robert avait toujours l'adresse de mettre une femme à la tête de chaque affaire. Il les choisissait jolies, spirituelles, actives surtout, et alors on ne pouvait rien refuser à ces femmes-là.

Les jeunes officiers abandonnaient l'étude de leur art pour apprendre à

faire un rigaudon, à filer un son, et à répéter avec charme quelques vers de l'abbé de Bernis à une protectrice, qui écoutait de son ottomane, et qui variant ses positions d'après les tableaux du galant abbé, disait en rougissant, en soupirant et à demi-voix : comment n'a-t-on pas une compagnie quand on dit aussi bien ? Le lecteur, qui n'était ni aveugle, ni sourd, laissait tomber le livre.... et le lendemain M. le duc demandait la compagnie, qu'il payait par les mains de madame à messieurs les associés. Aujourd'hui les femmes ont le bon esprit de n'apprécier des bagatelles qu'à leur juste valeur; elles cultivent leur entendement, leur raison; elles vivent au sein de leurs ménages; elles dirigent l'éducation de leurs enfans; elles sont fidèles à leurs maris.

Cependant ces promotions bizarres et multipliées causaient du mécontem-

tement dans l'armée et justifiaient des murmures. Un officier respectable, soumis à l'autorité, mais confiant en la justice de sa cause, sollicitant sans bassesse, mais avec persévérance et fermeté, arriva à Paris, déterminé à demander hautement le prix de ses belles actions. Jusqu'à quand, dit-il à l'ami de Robert, des sauteurs l'emporteront-ils sur de véritables soldats ? Est-ce avec des gambades qu'on a gagné la bataille de Lawfelt, qu'on a pris Berg-op-zoom et Minorque ? Ces lieux sont teints de mon sang : voilà l'état de mes services; je vous somme de le mettre sous les yeux du ministre, et de me rendre ce qu'il vous aura dit.

Le premier commis fut intimidé. Cet officier, né d'un artisan, était parvenu de grade en grade à celui de lieutenant colonel, sans autre appui que son mérite. Il avait eu à surmonter le préjugé attaché alors à la roture, et les obsta-

cles qui en étaient la suite nécessaire. Il avait tout vaincu; il était personnellement connu du roi, qui l'estimait: cet homme enfin était le brave Chevert.

On ne trompe pas impunément un officier de ce caractère. Le premier commis, qui préférait l'or à son devoir, osa cependant en former le projet. Un régiment était sans chef; le fils d'un homme puissamment riche faisait des offres brillantes; les intéressés ne pouvaient se décider à laisser échapper cette occasion. Ils conféraient dans un arrière-cabinet sur les moyens d'écarter Chevert, lorsque celui-ci rentra dans les bureaux. Il entendit prononcer son nom dans la pièce voisine; il prêta l'oreille; il découvrit ce qui se tramait contre lui. Jeune et vif encore, il céda à un premier mouvement de colère; il entra dans l'arrière-cabinet, et tomba à grands coups de canne sur les marchands de régimens. Il passa de là chez

le ministre, avoua son emportement, mais précisa des faits dont la vérification était facile. Le premier commis fut chassé, le ministre pardonna un acte de violence que la circonstance rendait excusable; il se fit un honneur d'appuyer la demande d'un excellent officier : Chevert eut le régiment.

Robert qui se rappellait comment bâtonnent les habitans de Brive-la-Gaillarde, s'était esquivé dès les premiers coups, et sa précipitation même lui était devenue fatale. Il avait pris un escalier pour un autre, et s'était trouvé dans une avant-cour, fermée par une grille de fer à hauteur d'appui. Poussé par la crainte, et croyant toujours avoir l'officier derrière lui, il avait essayé de la franchir; mais il ne sautait pas comme les colonels qu'il avait faits. Il tomba sur les piques qui couronnaient la grille, et y resta accroché par une jambe et une cuisse. Un laquais, qui

l'eût achevé, s'il l'eût connu, c'était celui de Chevert, qui bâillait en se dandinant, et en attendant son maître, ce laquais lui tendit une main secourable, l'aida à se traîner jusqu'à un fiacre, et le chirurgien que Baptiste courut chercher décida que les blessures n'étaient point dangereuses, mais que le blessé resterait boiteux, parce qu'il y avait un nerf coupé.

« Que je suis malheureux, disait Robert! mais pas trop répondait Baptiste. » Vous avez offensé d'honnêtes gens, » ruiné de légitimes héritiers, con- » damné des officiers de mérite à l'obs- » curité, et vous avez fait votre fortu- » ne, où d'autres n'eussent gagné que » des coups. — Mais je suis borgne, » manchot et boiteux. — Qu'est-ce que » cela fait? vous n'êtes plus jeune, vous » n'êtes plus beau; vous n'avez jamais » eu qu'une mauvaise réputation; vous » ne pouvez être recherché que par

» votre opulence, et ce moyen de con-
» sidération, le plus puissant de tous,
» vous l'avez à votre disposition. — Et
» l'amour, Baptiste, l'amour? — Ah,
» l'amour est fait pour les jeunes gens.
» Il faut avoir le bon esprit de renon-
» cer aux femmes, quand on a cessé de
» leur plaire.—C'est bien dur! —Hé,
» non. A quoi vous ont mené vos mille
» et une amourettes? à la perte du
» temps et au repentir. Tenez, mon-
» sieur, j'éprouve que l'amour n'est
» rien quand la jouissance cesse d'être
» un besoin, et ce besoin-là n'est plus
» que dans votre tête. Ne faites plus
» de projets: vous n'êtes pas heureux
» dans vos conceptions, et je ne sais pas
» ce qui vous serait arrivé si votre pre-
» mier commis n'eût renvoyé Balan
» à son régiment, et si son expulsion
» des bureaux ne vous eût forcé à re-
» noncer au commerce de compagnies
» et de régimens. Vivez tranquille,

» loin du monde qui vous connaît trop,
» entre ces livres que vous avez ache-
» tés, que vous n'avez pas ouvert en-
» core, et moi qui ne conseille pas
» trop mal. — Tu veux que je passe
» ma vie avec toi! — Et pourquoi pas,
» monsieur? les circonstances vous ont
» fait maître et moi valet; mais nous
» sommes de la même pâte. Je vous
» aime, aimez moi, et nous serons de
» niveau. Le monde est plein de Balans
» qui vous boiront, qui vous mange-
» ront avec des formes plus polies, et
» qui se moqueront de vous quand
» vous aurez le dos tourné.—Je crois
» que tu as raison, Baptiste. Je prévois
» cependant que le genre de vie que
» tu me proposes de mener sera un peu
» ennuyeux.—Bah, monsieur, qu'est-
» ce que le plaisir? du bruit. Quand
» on s'est fatigué, étourdi, ne faut-il
» pas revenir à soi-même? Supposez
» tous les jours que vous vous êtes

»amusé la veille, et vous aurez de »plus que les autres la santé; car »on peut très-bien se porter avec un »œil, un bras de moins, et une jambe »de quatre pouces plus courte que »l'autre. — Sais-tu que tu es philo»sophe, Baptiste? Je ne m'en doute »pas, Monsieur. — Tant mieux, »mon ami; ta philosophie est celle »de la raison. Essayons de vivre en»semble, et si je m'en trouve bien, »j'aurai soin de toi pendant ma vie, »et je t'assurerai une existence après »ma mort. — Hé bien, Monsieur, »voilà qui s'appèle penser, parler, »gir. Je suis tout à votre service ».

Un motif secret contribuait à déterminer Robert. Il pouvait, dans cette espèce d'association, satisfaire pleinement ce goût de domination naturel à tous les hommes; car il était tacitement convenu que Baptiste resterait chargé des soins, des

complaisances, des procédés, que Robert n'aurait que la peine de commander, et que son avis serait toujours le meilleur. C'était un bon garçon que Baptiste, qui avait le goût des héritages, et qui était capable de se ployer à tout pour hériter.

CHAPITRE III.

Une intrigue domestique.

Les choses allèrent à merveilles, tant qu'ils ne furent que deux; mais lorsque Robert commença à s'appuyer sur une béquille, il desira revoir le soleil, et respirer le grand air. Baptiste le soutenait sous un bras, et ils allaient clopin-clopant s'ennuyer au Luxembourg. Ils s'étaient tout dit, pendant que Robert gardait le lit ou la chambre, et après s'être extasiés un moment sur la richesse de la nature, avoir ri des figures hétéroclites qui fréquentaient alors ce jardin-là, ils se regardèrent en bâillant, et Robert disait tout bas: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul; il lui faut une compagne:

» la Genèse le dit, et j'ai beaucoup » de foi à la Genèse. »

Il y avait là une jolie petite fille, qui venait tous les jours promener un enfant aussi joli qu'elle, dont, moyennant 200 fr. par an, elle remplaçait la mère qui jouait, ou qui faisait pis. Elle posait l'enfant devant elle; elle courait à reculons avec une grâce toute particulière; elle étendait des bras rondelets, dans lesquels l'enfant venait se jeter. Elle l'enlevait, le baisait, trottait, pirouettait, chantait, riait et montrait les plus belles dents du monde. L'enfant était enchanté; Robert ne l'était pas moins, et son projet de prendre une gouvernante douce, aimante, facile, se reproduisait avec un nouvel intérêt.

Baptiste avait pris de l'ascendant. Il fallait le tromper, au moins jusqu'à ce qu'on se fût assuré des dispositions de la petite. Robert l'en-

voya à Chaillot, porter une lettre insignifiante à quelqu'un qu'il connaissait à peine, et qu'il n'avait pas vu depuis six mois. Il couvrit son œil crevé d'une bande de taffetas neuf; il substitua une canne à sa béquille, et il alla chercher la petite bonne, en se tenant aussi droit que le permettent des nerfs raccourcis, et en se donnant l'air le plus agréable qu'il pût prendre.

Il faut débuter, n'importe comment. Il commença par sourire à l'enfant; il le caressa, lui offrit des bonbons. Il s'informa du nom de ses parens, de leur état, de leur demeure. La petite bonne répondait librement à ce qui ne s'adressait pas personnellement à elle. Bientôt la conversation devint plus directe. Robert lui parla d'elle avec cet intérêt qui engage toujours une femme à écouter, et cette réserve qui écarte

toujours le soupçon. La confiance s'établit. Robert plaignit une jolie fille d'être obligée de servir et surtout un enfant, dont il faut, pour-ainsi-dire, être esclave, et une mère quinteuse, qui paie peu et exige beaucoup. Le service d'un homme est bien plus agréable; il ne se mêle pas du ménage, trouve tout bien, est reconnaissant de ce qu'on fait pour lui, et marque sa reconnaissance par une robe, par un bonnet, une paire de bas de soie, de boucles d'oreilles.

La petite écoutait attentivement. Elle se voyait déjà parée comme sa maîtresse, et figurant à côté d'elle chez Nicolet. Elle regardait Robert, et elle jugeait n'avoir à courir près d'un homme borgne, manchot et boiteux aucun des risques auxquels sont, dit-on, exposées les petites filles qui servent de vieux garçons. Elle attendait que Robert s'expliquât. Enfin-

ragé par un sourire, il hasarda des propositions positives.

Il n'était pas bien de mettre Madame dans la nécessité de promener elle-même son Victor, jusqu'à ce qu'elle fût pourvue d'une autre bonne; mais il y aurait eu de la folie à ne pas changer un casaquin contre une robe, et le mouchoir de grosse mousseline contre un fichu de gaze. Rosalie ramène l'enfant, fait son petit paquet, sacrifie un mois de gages pour éviter toute explication, s'échappe de chez sa maîtresse, et lorsque Baptiste revint de Chaillot, elle était établie chez Robert.

Baptiste, en apercevant Rosalie, assise dans une bergère, M. Robert debout devant elle, lui parlant avec chaleur, en lui passant au cou une chaîne d'or, qui n'avait pas été faite pour être collier, mais qui pouvait en tenir lieu, Baptiste, en remarquant la rougeur et la docilité de la

petite, la prit d'abord pour une de ces femmes obligeantes qu'on trouve dans tous les coins de Paris, qu'on quitte sans conséquence, sans explication, et même sans adieux. Mais le paquet qu'il vit sur un fauteuil, lui donna à penser; et lorsque Robert lui dit que Mlle. Rosalie était commensale de la maison, il fit une mine, mais une mine.... Avait-il tort? Un factotum n'est-il pas toujours jaloux de son utilité et surtout de son influence? N'est-il pas connu qu'une jolie gouvernante, qui ne l'aide en rien, qui ne fait rien, prend, par degrés, un empire absolu? Qu'arrive-t-il avec le tems? Qu'un pauvre domestique est obligé de servir deux maîtres, la demoiselle surtout, et que s'il lui arrive de déplaire, même involontairement, elle obtient son congé sur l'oreiller, qui donne conseil, dit-on, mais qui souvent aussi fait faire bien des sottises.

Dans cette position critique, Baptiste crut n'avoir qu'un parti à prendre : il résolut d'attaquer la gouvernante dans l'esprit de Monsieur, de la miner avant qu'elle le maîtrisât. Il tremblait déjà de perdre, ou du moins de partager un héritage sur lequel il comptait, quoiqu'il fut, à-peu-près, de l'âge de Robert : à la vérité, il ne lui était pas arrivé d'accidens, et il n'avait pas d'infirmités. Il est assez plaisant que nous spéculions tous sur la mort des autres, comme si chaque individu était exempt du dernier bonsoir : prévention heureuse, au reste, qui fait que chacun déloge sans y penser, sans s'en apercevoir.

On soupa. Robert avait grande envie de faire mettre Mlle. Rosalie à table ; mais il fallait aussi y recevoir Baptiste, ou proclamer la petite maîtresse en titre. Elle avait répondu assez vaguement aux jolies choses

que Monsieur lui avait adressées; et quelle humiliation pour lui, si elle refusait le rang qu'il brûlait de lui offrir! Monsieur soupa donc à son petit couvert, le domestique derrière sa chaise, la petite assise en face de lui, liberté qui déplaisait fort à Baptiste, parce qu'elle annonçait des dispositions à une intimité absolue. Il faisait à Rosalie des signes dont elle ne tenait aucun compe. Rosalie ne s'était pas écartée encore du chemin rocailleux de la sagesse; elle ne pensait pas à se fourvoyer; elle ne croyait pas même Monsieur fort à craindre; mais elle avait un instinct de femme qui lui disait, que quand un maître a dit des choses tendres à sa servante, et qu'il lui a passé une chaîne d'or au cou, elle peut se mettre à son aise avec lui.

Robert ordonna à Baptiste de préparer un lit à Mlle. Rosalie, dans le cabinet qui tenait à sa chambre,

parce qu'il ne se sentait pas bien, et que les soins d'une femme ont un certain moëlleux dont les hommes n'approchent jamais. Baptiste répondit que jamais Monsieur ne s'était plaint de son service, qu'il en avait l'habitude, et qu'il s'en trouverait mieux que de celui de Mademoiselle, qui n'était pas au fait de son tempérament. Monsieur répliqua qu'il l'y mettrait. Baptiste sentit qu'il ne pouvait se maintenir qu'avec de la souplesse, et qu'il ne ferait congédier Rosalie que par des insinuations perfides avec douceur. Il dressa le lit avec une apparence de bonne volonté qui trompa le maître et la demoiselle.

Mademoiselle s'enferma chez elle, comme on peut s'enfermer dans un cabinet, qui a une porte vitrée et un loquet qui ferme et qui ouvre en dehors, c'est-à-dire, qu'elle tira le

fin rideau sur le vitrage, et qu'elle poussa une chaise contre la porte.

Un homme boiteux et manchot ne se déshabille pas facilement seul. Robert eût volontiers prié Mademoiselle de lui rendre ce service; mais ce chien de Baptiste était là, toujours là. Il roulait les cheveux, il ôtait la boucle du col, celles des souliers, de la jarretière de la culotte; il présentait le bonnet de nuit, il chauffait la chemise, et, sous un air hypocrite, il jouissait du dépit de son maître. Il voulait donner à la petite le tems de s'endormir : fille qui dort n'est disposée qu'à cela. Il fallut se retirer enfin; mais il n'oublia pas de prendre, selon l'usage établi, la clef de la porte extérieure de l'appartement.

Rosalie était couchée et ne dormait pas, non qu'elle pensât à malice, mais elle s'occupait de son état

actuel, de l'excellence de sa condition, et surtout de sa chaîne d'or. Robert ne dormait pas non plus, vous en devinez la raison. Tout-à-coup des cris perçans se font entendre, et Baptiste arrive, une bougie dans chaque main. Monsieur n'est plus dans son lit; il n'est pas même dans sa chambre. La porte du cabinet est ouverte, la chaise renversée, les couvertures, les matelats, Monsieur et Mademoiselle sont par terre. Rosalie se défend des pieds et des mains. Baptiste demande, avec un grand sérieux, si les soins moëlleux de Mademoiselle sont suffisans. Monsieur envoie Baptiste par delà les monts, et Baptiste reste là.

La présence d'un tiers, et surtout d'un goguenard, est un calmant auquel peu de tempéramens résistent. Robert se releva confus, incertain de ce qu'il allait faire et dire. Baptiste le remet dans son lit,

et lui dit, d'un ton ironique : « Mon-
»sieur, quand une servante a trouvé
»grâce devant son maître, et qu'elle
»ne sent pas le prix de ses bontés,
»elle s'en rend, non-seulement in-
digne, mais elle prouve la petitesse
»de ses vues et de son jugement. Ro-
»salie est une petite sotte arrivée de
»son village, à cheval sur sa vertu,
»qui n'a pas senti qu'elle pouvait
»troquer une niaiserie contre des
»bienfaits solides; qui n'a pas assez
»de discernement pour apercevoir
»que l'œil qui vous reste est plein
»de feu; que le bras qu'on ne vous
»a pas coupé est musculeux, et que
»votre bonne jambe est faite au tour.
»—Mais, je crois, M. Baptiste, que
»vous faites le mauvais plaisant. —
»Et cette petite pigrièche mord,
»pince, égratigne, et ne craint pas
»de vous donner en spectacle à votre
»valet; car enfin, Monsieur, j'ai tout
»vu, et n'ai rien remarqué de fort

»beau, ni surtout de très-moral. —
»— As-tu fini, coquin? — Pas en-
»core, Monsieur. J'ajouterai quatre
»mots : C'est que vous ne pouvez
»garder chez vous une fille que vous
»ne regarderez plus sans rougir. —
»Bah! bah! elle rougira à son tour;
»j'en ai apprivoisé bien d'autres. —
»Oui, quand vous aviez deux yeux,
»deux bras et deux jambes. —Voyez
»si ce maraud se taira. Je te chas-
»serai, misérable! — Voilà comme
»vous faites justice, vous autres
»maîtres. Vous me proposez de vivre
»avec vous; vous me promettez une
»place dans votre testament, pour
»prix de ma renonciation à moi-
»même, et vous introduisez ici la
»discorde, une femme qui vous hait,
»qui vous maltraite, et me chassez,
»moi, qui vous aime assez pour vous
»dire la vérité. — Allons, reste,
»tais-toi, et va te coucher. Je me

»suis fatigué avec cette imbécile, et »je veux reposer. Mais, où est-elle »donc, Monsieur ? Au diable, si »cela l'arrange ! Laisse-moi dormir. «

Rosalie avait entendu un terrible prône sur ce texte : *Homo est leo quœrens quem devoret.* Persuadée que l'homme est un lion cherchant sa proie, ce qui est très-vrai au physique et au moral, Rosalie s'était enfuie en simple chemise, sans savoir où elle allait, sans réfléchir à ce qu'elle deviendrait, n'ayant pour objet que d'échapper au lion Robert, et ne pensant pas qu'elle en pourrait rencontrer quelqu'autre qui aurait l'usage de ses deux mains. Elle avait trouvé une chambre ouverte, et dans cette chambre un lit. Elle s'était tapie sous la couverture, et elle cherchait à remettre un peu d'ordre dans ses idées, lorsqu'elle entendit marcher dans la chambre :

c'était Baptiste qui rentrait chez lui.

Elle pousse machinalement un cri qui indiqua à M. Baptiste le nid où s'était retiré le joli oiseau. Il fit subitement cinq à six réflexions, qui se réduisaient à ceci : Rosalie a son innocence, et faire peur à une fille sage, n'est pas d'en tirer parti. Mon maître a voulu me chasser, parce que je lui ai parlé raison; donc il aime assez Rosalie pour être incapable de rien entendre; donc elle détruira, avec un mot, un sourire, l'effet des plus adroites insinuations; donc il faut m'entendre avec elle, puisque je ne peux la culbuter.

Baptiste commença un monologue pathétique sur l'excellence de la sagesse, sur l'abomination du vice et de certains hommes qui ne respectent rien. Il s'apitoya sur le sort de Rosalie, jeune, charmante et sans expérience, que l'horreur du crime exposait sans défense, dans la rue,

aux attaques du premier brutal. Le coquin poussa quelques soupirs bien ronflans, et, à mesure qu'il soupirait et qu'il parlait, Rosalie se sentait rassurée. Elle avait crié sans s'en apercevoir; elle était restée cachée sous la couverture; il lui paraissait clair que Baptiste ne la savait pas là. Il venait donc d'exprimer ses véritables sentimens; et, par une conséquence toute naturelle, elle jugea Baptiste un homme de bonne mœurs et plein d'humanité.

Elle descendit doucement la couverture, découvrit un œil, puis l'autre, et montra enfin le bout de son nez. Ce fripon de Baptiste jeta, à son tour, un cri d'étonnement, et témoigna combien il était flatté que Mademoiselle l'estimât assez pour être venue chercher un asyle chez lui. La petite répondit ingénuement que le hasard avait tout fait; mais qu'elle se croyait plus en sûreté chez

M. Baptiste qu'ailleurs. M. Baptiste voulut justifier la bonne opinion qu'on avait de lui. Il s'assit respectueusement auprès du lit, et commença une conversation sentimentale. Les petites filles aiment beaucoup qu'on leur parle *sentiment*. Ce *langage-là trouve toujours le chemin du cœur*, et Baptiste le parlait mieux que les petits payans qui juraient par F..... à Rosalie qu'elle était belle : *manière énergique* que sait apprécier une femme qui a de l'usage, et qui effraie la craintive innocence. Et puis Baptiste n'était point mal quoiqu'il eût quarante ans. Ses grands yeux durs s'adoucissaient par le desir de plaire; Rosalie l'écoutait avec intérêt, et lui répondait avec complaisance.

Il conçut, tout-à-coup, un projet plus raisonnable. que ceux de son maître, et peut-être aussi brillant.

Il représente à la petite que si elle sortait de chez Monsieur, il faudrait qu'elle entrât dans une autre maison; que partout il y a des hommes; que partout on convoiterait sa jolie figure; que son inexpérience la ferait enfin succomber, et qu'elle n'avait qu'un moyen de sauver sa vertu : c'était de se mettre sous la protection d'un mari, et il lui demandait la préférence.

Cette proposition-là fait toujours plaisir aux filles, bien qu'elles n'en conviennent jamais. Rosalie se jeta dans les lieux communs que les petites dissimulées ne manquent pas d'employer en pareille circonstance. Elle était bien jeune; elle n'avait encore que sa chaîne d'or; M. Baptiste ne la connaissait pas; il pourrait se repentir plus tard d'un choix précipité. Tout cela voulait dire : Reconnaissez en moi la fraîcheur et

les charmes du premier âge ; dites-moi que, riche des dons de la Nature, je n'ai pas besoin de dot ; qu'il ne faut qu'un instant pour m'apprécier ce que je vaux, et qu'on ne se répent jamais d'avoir assuré son bonheur.

M. Baptiste répondit tout cela, ou l'équivalent, comme si Mlle. Rosalie l'eût soufflé mot à mot. Il ajouta qu'il avait déjà quelques épargnes, et qu'en agissant de concert, ils n'auraient pas besoin d'attendre les dispositions incertaines d'un testateur, que bientôt les petits profits suffiraient aux frais d'un établissement honnête : ces petits profits étaient faciles à percevoir et à répéter ; il ne s'agissait que de faire payer six francs à [illegible]ousieur ce qui coûtait trois livres.

Rosalie répondit naïvement que lorsque les maîtres ne donnent rien il n'est pas défendu de penser à soi

Que d'ailleurs ils promettent *tant* pour un service déterminé, et rien pour les humeurs, les caprices, les brusqueries, dont il est juste de se dédommager, puisque toute peine vaut salaire. M. Baptiste exprima le desir modeste que le traité fût scellé par un baiser. Mlle. Rosalie répondit aussi modestement, qu'on ne refuse pas un baiser à son futur époux.

L'effet d'un premier baiser est prodigieux. La petite fille ne savait plus trop où elle en était. M. Baptiste savait très-bien où il voulait être. Quand on a accordé un baiser, on en resuse rarement un second, et de baisers en baisers on arrive, sans s'en douter, au but auquel on n'avait pas même pensé. Baptiste fut étonné d'être heureux; Rosalie fut honteuse d'avoir eu du plaisir; mais le plaisir fait bien vîte oublier la honte qu'il a causée. D'ailleurs, qu'avait-elle à craindre? M Baptiste

lui avait juré qu'il l'épouserait, et un honnête homme ne manque pas même à une simple promesse. Baptiste n'avait garde; au reste, de violer ses sermens : on prend volontiers femme jeune et jolie, quand on croit y trouver son compte.

Baptiste ne prévoyait plus qu'une difficulté; c'était de faire consentir Monsieur à un mariage qui devait déranger tous ses projets. Il fut très-étonné de voir Robert sourire au premier mot qu'il lui adressa à ce sujet, et ce sourire était pourtant facile à interpréter : A l'aide d'un sacrement, la petite fille la plus timorée, devient une femme aguerrie. Il ne reste qu'à vaincre sa répugnance, si on en inspire, ce dont on ne convient jamais avec soi; et la puissance de l'or est incalculable, inconcevable, imaginable. Il efface les rides, il cache les infirmités; il couvre de roses les glaces de la vieil-

lesse ; il endort, il aveugle un mari soucieux ; il en fait un être affable, prévenant ; il y a trois heureux enfin, où il ne devait y en avoir que deux, et le mystère assure le bonheur de chacun. Celui de Madame, surtout, est complet : elle joue deux hommes, et elle arrondit ses affaires.

Baptiste surveillait soigneusement sa future. Robert le croyait éperduement amoureux, et se faisait d'avance un malin plaisir de tromper sa jalousie. La petite, très au courant du mariage, riait, en elle-même, de la frayeur que lui avait causé le lion Robert ; et femme qui se familiarise avec certaines idées, ne tarde pas à l'être avec la chose.

Robert présenta l'épousée à l'autel ; il fit les frais de la noce, et la fit magnifique. Il ne laissa échapper aucune occasion d'adresser, à la dérobée, de ces mots qui disposent une petite femme à entendre des choses positi-

ves, et déjà il avait essayé du grand moyen de séduction. Une montre à répétition, et d'assez jolies boucles d'oreilles rendaient Rosalie très-attentive. Il est tout simple qu'un maître fasse un présent de noces à sa petite bonne qu'il marie : l'époux n'en peut tirer aucune conséquence. Il est tout simple aussi que la petite bonne, qui connaît les prétentions de son maître, et qui en a reçu des boucles d'oreilles et une montre, compte sur quelque chose de plus. Il est tout simple que celui qui donne ait plus que des espérances. Je ne sais comment le maître et la petite bonne s'arrangèrent ; mais à la fin d'une allemande où Baptiste avait excité l'admiration des parens appelés de cinq à six villages, monsieur rentra, boitant un peu plus que de coutume, et madame reparut un instant après, rouge comme une cerise, et ayant dans sa poche une

cinquantaine de louis qu'elle ne savait où cacher mieux.

C'est une terrible chose que de l'argent mal acquis. On ne sait où le mettre; on ne sait à quoi l'employer. Il semble que l'écu dépensé soit un témoin qui s'élève contre le monopoleur, l'exacteur, le spoliateur. On croit lire dans les yeux de chacun le reproche et son infamie... pour peu qu'on conserve de pudeur. Ainsi Rosalie, qui ne rougissait ni de sa montre, ni de ses boucles d'oreilles, était embarrassée de ce malheureux rouleau.... qu'elle venait pourtant de gagner.

Qu'en fera-t-elle? Elle serait assez disposée à en acheter de petits bijoux, quelques objets de parure. Mais le mari? Elle l'entend lui demander d'un ton sévère : Madame d'où vient cet argent? Le dépenser en friandises serait assez agréable, et personne n'en

saurait rien. Mais qui peut manger pour cinquante louis de marrons glacés, de pastilles ou de confitures ? On les mangerait sans doute avec du temps, mais la petite prévoit qu'un rouleau succédera bientôt à celui-ci, et elle ne peut dévorer *le Fidèle Berger*, ou tel autre amas de bonbons de la rue des Lombards. Le parti le plus court et le plus sûr est de mentir à son mari : c'est ce que les femmes entendent assez bien. Elle dit donc à maître Baptiste que pendant qu'il dansait l'allemande, monsieur l'avait tirée à l'écart, et l'avait forcée d'accepter ce rouleau. Maître Baptiste se pinça les lèvres un moment. C'est, vous le savez, un être très-réfléchi que maître Baptiste. Il pensa qu'il avait quarante ans, sa femme dix-huit; que le chapitre des accidens était très-étendu cette année là, et que tant de maris sont trompés pour rien, qu'il

ne devait pas raisonnablement se fâcher de l'être pour quelque chose.

En effet l'argent plut avec une telle abondance, que M. Baptiste eût négligé *les petits profits*, s'il ne les eût considérés comme un moyen de plus d'accélérer son indépendance et la formation de l'établissement qu'il projetait. Persuadé qu'on ne compte que pour la forme avec le mari d'une femme qui ne refuse rien, M. Baptiste gonfla bientôt les mémoires de manière à pouvoir quitter le service dans six mois. Robert ne put se dissimuler qu'on le volait. Mais il sentait qu'il est un âge où il faut acheter ce que la beauté prodigue à la jeunesse, et il se fût étourdi peut-être sur la réduction de sa cassette, si Rosalie n'eût commencé à lui faire éprouver les caprices et même les dédains auxquels doit s'attendre un homme qui ne peut plus plaire, et qu'une

femme croit trop heureux d'obtenir quelques faveurs accordées d'assez mauvaise grâce. M. Baptiste, de son côté, faisait acheter son silence. Il avait de l'humeur, il faisait mal son service, il prenait un ton impérieux, il répondait avec insolence; Robert perdit enfin le droit de commander chez lui. Subjugué par la femme, obligé de dissimuler les torts du mari, il réfléchit à sa position. Il la jugea aussi dure qu'humiliante. Madame Baptiste commença à lui paraître coûteuse; le mari lui devint insupportable, et il forma le projet de secouer le joug qu'il s'était imposé. Il laissa percer son mécontentement. Baptiste en rit; sa femme dissipa l'orage qui se formait par quelques caresses, quelques complaisances. Robert reprit ses chaînes, et voulut de nouveau les secouer, lorsque les procédés offensans se renouvelèrent : un sourire, un mot,

une nuit les rendaient plus pesantes.

Excédé de ces alternatives, et n'ayant jamais un moment de jouissance pure, Robert pensa sérieusement à se défaire de ses tyrans domestiques. Il avaient pris sur lui un tel ascendant, qu'il ne savait comment leur donner leur congé. Il voulait parler, et les mots expiraient sur ses lèvres. Il voulait écrire, et indigné de sa faiblesse, il s'échappait de chez lui. Il essayait de dissiper ses chagrins dans la société de quelques amis, à qui il n'osait pas même les confier. Il rentrait pour souffrir encore, et il eût souffert long-temps, si un incident ne lui eût rendu quelque énergie, dont il se hâta de profiter.

Il avait passé la journée dehors. Il montait sa bougie à la main, parce que madame n'était pas faite pour l'éclairer, et que M. Baptiste ne s'en donnait pas la peine. *Il entre chez lui; il entend* de l'antichambre des éclats de rire prolon-

gés. Il prête l'oreille : ce sont M. et Madame Baptiste qui s'égaient à ses dépens.

« Ma foi, ma femme, il faut que je » tienne bien essentiellement à ton » bien-être pour tolérer ces choses-là. » — Ma foi, mon mari, il faut que je » t'aime passionnément pour me sacrifier à ta fortune, et surmonter la répugnance que me fait éprouver ce » magot-là. — C'est un benêt. — Un imbécile. — A mener par le nez. — Par » tous les bouts. — Parbleu, je voudrais » bien le voir... — Oh, tu n'y tiendrais » pas. Il est si gauche, si drôle avec son » bras de moins; c'est à mourir de » rire. » Et là-dessus les éclats recommencèrent de la façon la plus bruyante.

« Canaille, s'écria Robert, le magot, » le benêt, l'imbécile à mener par tous » les *bouts*, vous chasse de chez lui. » Sortez à l'instant même, et sans répliquer, ou je vous ferai voir à qui

» vous avez à faire. — A un si pauvre » homme, répliqua impunément » Baptiste, que je ne sais pas même si » je dois me réputer cocu. » Et il commença à faire ses paquets avec un sang-froid dont Robert était confondu.

« Mon cher coadjuteur, lui dit-il » en sortant, et en tenant sa petite » femme sous le bras, souvenez-vous » de la leçon. Elle vous coûte un peu » cher; mais elle peut vous être utile. » Un homme dans votre état qui aspire » à plaire est un fou, et s'il prend pour » lui ce qu'une femme fait pour son » argent, c'est un sot. »

La leçon est forte en effet, dit Robert, quand il fut seul. Elle est cruelle, avilissante, et je sens qu'ils ont raison. Il est trop vrai qu'il faut cesser d'aimer quand on n'est plus aimable. Mais cette vérité ressemble à bien d'autres, qu'on oublie quand on est d'âge à les suivre.

C'est ainsi qu'un jeune homme tout à ses plaisirs, déclame contre l'ambition, et court en cheveux blancs chercher des dégoûts à la cour. C'est ainsi qu'un auteur, dans sa force, tourne en ridicule un confrère qui veut survivre à son génie éteint, et, nouvel archevêque de Grenade, ne s'aperçoit pas de l'épuisement du sien. C'est ainsi que nous nous élevons tous contre le charlatanisme de tous les genres, et que nous finissons tous par être des charlatans. Qu'est-ce qu'un avocat qui dit ne s'être jamais chargé que de bonnes causes? Qu'est-ce qu'un juge qui proteste que jamais jolie solliciteuse n'a fait pencher la balance? Qu'est-ce qu'un médecin qui nie que la médecine soit une science conjecturale? Qu'est-ce qu'un homme qui veut nous persuader que la morale ne peut exister sans cérémonies? Qu'est-ce qu'un militaire fanfaron? Qu'est-ce qu'un commis qui prétend

n'avoir jamais brusqué personne? Qu'est-ce qu'un faiseur de systèmes? Qu'est-ce qu'un être qui prétend n'avoir jamais commis de fautes graves? Qu'est-ce qu'un homme qui proteste qu'il fait tout pour l'humanité et rien pour lui? Charlatans, charlatans, charlatans. A chaque pas on ne rencontre que des charlatans. Mais les aveugles passent, sans se voir, à côté les uns des autres.

M. Baptiste disait à madame : « Ma » chère amie, je t'ai passé monsieur, à » qui il ne reste presque plus rien d'un » homme. Tu es assez bien dans tes af- » faires pour être sage, et je compte » que tu le seras.—Et cela ne me coû- » tera rien, cher Baptiste; car je ne » puis aimer que toi. » Charlatanisme.

« — Nous avons une vingtaine de » mille fr. Voyons, ma petite, comment » les ferons-nous valoir?— Je n'en sais » rien, mon ami. — J'entends un peu

» l'office. Guidé par un garçon intelli-
» gent, je deviendrai un habile limo-
» nadier.—Tu as raison, mon homme.
» Moi, je figurerai au comptoir. — Et
» ta jolie mine attirera les amateurs;
» mais pas de sottises.—Oh! Baptiste,
» *il faut être honnête avec tout le*
» *monde, pour achalander sa mai-*
» *son.* — Honnête, ma femme, hon-
» nête. — Je me souviendrai du mot.
» — Non, de la chose. — Comme tu
» voudras, mon mari. »

Baptiste traite du fonds d'un petit café borgne, et pour mettre sa boutique en réputation, il régale des amis qui ne parlent partout que de la belle limonadière. Il paie des Savoyards pour la regarder par le coin d'un rideau entr'ouvert. Il paie un factionnaire pour maintenir l'ordre.... quand la foule se présentera. Il paie Duverny l'aveugle pour chansonner madame. Il

paie les chanteurs qui débitent la chanson... Charlatanisme.

Mais comme le charlatanisme adroitement manié réussit toujours, les badauds se rassemblèrent au café *de la verdure*, sans trop savoir pourquoi, car madame Baptiste n'avait rien de fort extraordinaire. Bientôt elle se fit désirer; elle parut rarement au comptoir, et on s'entêta à la voir, par la seule raison qu'on ne la voyait pas. Baptiste débita tant d'eau chaude, qu'il put, au bout de trois mois, traiter d'un café très-marquant, et madame dut se croire, sans trop manquer à la modestie, une des plus belles femmes de Paris.

Or il n'est pas de belle femme qui ne sache que la beauté est faite pour quelque chose. Madame Baptiste avait un mari qui lui avait paru charmant, tant qu'il n'avait eu que M. Robert pour objet de comparaison. Mais elle

le trouva désagréable, quand elle fut entourée d'une jeunesse brillante.

Que devait-elle à ce mari? est-ce lui qui avait gagné les vingt mille francs! était-ce pour lui que Robert payait aveuglément les mémoires? lui conviendrait-il de gêner une femme qui attirait la foule, et qui sans cesse ajoutait à sa fortune?

Baptiste pensa de son côté qu'une femme faible par intérêt doit l'être plus encore par amour. Les assiduités de quelques jeunes gens lui inspirèrent de l'ombrage. Il prévit qu'il ne tarderait pas à être cocu... tout de bon. Il mit sa femme au comptoir dès le matin; il l'y tint jusqu'à l'heure du coucher, et la publicité du lieu fut sa garantie.

Madame, observée, obsédée, ne pouvait répondre à des galanteries que par des sourires; à des billets doux que par des soupirs. Elle eut de l'humeur: c'est de quoi un mari s'inquiète peu. Il n'y

a pas de mari cependant qui n'ait éprouvé dans sa jeunesse que l'humeur d'une femme a toujours un résultat. Madame Baptiste jeta les yeux sur un joli garçon, dont la conquête ne flattait pas son amour-propre, mais qu'elle pouvait rencontrer, avant l'ouverture du café, après la clôture, à la cave, au laboratoire, peut-être même dans sa soupente, et elle était encore assez bourgeoise pour mettre le plaisir au-dessus de la vanité. Le joli jeune homme était son maître garçon.

Il fut le vengeur de Robert. Bientôt il ne compta plus qu'avec madame, et il disposa secrètement de la clef du tiroir. Insensiblement Baptiste ne remplit plus dans son café que le rôle de subalterne que son maître avait joué chez lui. Il avait souvent une envie très-prononcée de rosser et de congédier son garçon. Mais Dumont était actif, intelligent; c'était le meilleur glacier de

Paris ; Baptiste désespérait de le remplacer avantageusement, et cocu pour avoir de l'argent, il se résigna à l'être encore pour le conserver. Il enragea et fit semblant de ne rien voir. Il marquait à sa femme une estime qui pût en imposer au public. Le public et madame eurent l'air de la croire sincère. Charlatanisme de toutes parts.

CHAPITRE IV.

Tout pour la gloire et l'humanité.

Il faut donc renoncer à l'amour, disait tristement Robert, en se promenant seul dans un vaste appartement! c'est un passe-temps si agréable! quel autre peut le remplacer! Il faut pourtant faire quelque chose, car je ne passerai pas ma vie à table, à dire ou à entendre des bêtises, à jouer à la bouillote, à bâiller, à dormir en écoutant chanter des paroles italiennes. Que ferai-je donc? Je suis riche, il me faudrait un genre d'occupation qui ne m'assujettît à rien, qui ne fût pas fatigant, un délassement qui satisfît un peu mon amour-propre Voyons, réfléchissons.

Pendant qu'il réfléchissait, son nouveau domestique lui annonça un monsieur qui avait quelque chose d'important à lui communiquer. « Faites entrer. » Le monsieur se présenta de fort bonne grâce, et débuta par les complimens propres à lui concilier la bienveillance de son auditeur : c'est toujours ainsi qu'on débute avec ceux dont on a besoin. Il a entendu parler avec éloge de monsieur le chevalier chez monsieur le comte celui-ci, chez monsieur le président celui-là. Madame la comtesse celle-ci, madame la marquise celle-là, ne cessent de vanter ses grandes idées, ses vues généreuses, le noble emploi qu'il fait de sa fortune. A qui donc un homme à talent pouvait-il s'adresser avec plus de confiance? Robert ne se rappelait ni ses grandes idées, ni ses vues généreuses, moins encore l'usage utile qu'il avait fait de son argent. Cependant il fallait bien qu'il eût

laissé échapper quelque chose de remarquable, puisque M. le comte et madame la marquise en avaient parlé. Il pria le monsieur de le remettre sur la voie, et de dire nettement ce qu'il attendait de lui.

« Monsieur, les arts et la fortune devraient être inséparables. — Et sont » très-séparés. — C'est de quoi je me » plains. — Que voulez-vous que j'y » fasse? — C'est moi qui veut les réunir. — Ah, ah! et comment? — Je » rendrai votre nom célèbre, et je doublerai, je triplerai, je quintuplerai » vos capitaux. — Vous êtes bien bon, » monsieur. Vous êtes donc immensément riche? — Moi, monsieur, je » n'ai rien. — Et que ne vous occupez-vous d'abord de votre bien-être? — » C'est aussi mon objet principal. Je » mettrai mon talent dans l'entreprise; » vous y mettrez des fonds et nous » partagerons les bénéfices. — Et les

» bénéfices sont sûrs? Ne croyez pas
» au moins que je vise principalement
» à un accroissement de fortune : la
» gloire doit être l'objet essentiel d'un
» homme comme moi. Voyons pour-
» tant sur quoi vous établissez les bé-
» néfices.

« — Il est notoire, monsieur, que
» Paris, la première ville de l'Europe,
» celle qui réunit ce que l'abondance,
» le luxe, et les plaisirs ont de plus
» recherché, est environné des plus
» détestables vignobles de l'univers.—
» Je sais cela, monsieur. — Hé bien,
» il dépend de vous que le vin de Paris
» acquière la célébrité qu'avait autre-
» fois le Falerne à Rome, ce Falerne
» savouré par Auguste et chanté par
» Horace. Je fais du vin de Beaune et
» du Clos-Vougeot avec du raisin de
» Surène, de Pantin, de Saint-Maur.
» Je le donne à très-bon compte, parce
» qu'il me coûte peu, et que je ne

» paie pas de frais de transport. La
» classe laborieuse de la capitale, fa-
» tiguée, épuisée insensiblement par
» du vin frelaté, se ranime, se ré-
» chauffe et chante la chansonnette en
» buvant à votre santé. Votre nom
» passe de bouche en bouche. On vous
» aime, on vous admire, on vous pré-
» conise; vous êtes classé parmi les
» bienfaiteurs de l'humanité, car je
» vous laisse l'honneur de la décou-
» verte. — Vous me le laissez, mon-
» sieur! — Absolument. — Mais êtes-
» vous bien sûr de votre découverte?
» —A la preuve, monsieur.—Soit.—
» J'ai mon échantillon en poche. Un
» tire-bouchon, deux verres.
» —Diable!... voilà d'excellent vin.
» Votre procédé me paraît étonnant,
» inconcevable.—Rien de plus simple
» cependant. Le vin de Surène n'est
» piquant que parce qu'il manque de
» *mucoso-sucré*. Je lui en commu-

» nique, voilà tout le mystère. — Du » *mucoso-sucré!* ce mot-là résonne » bien. — N'est-il pas vrai? — Et avec » du *mucoso-sucré* vous changez le » vinaigre en vin! — Vous venez de » vous en convaincre. — Et comment » faites-vous du *mucoso-sucré?* — » C'est mon secret. — Je n'insiste pas.

» Savez-vous bien, monsieur, que » vous avez fait là une découverte pré- » cieuse? — Comment, si je le sais! — » Et à laquelle vous n'attachez pas » l'importance que je lui trouve. Vous » vous bornez à faire boire de bon vin » aux Parisiens : j'entends, moi, que » toute la France en boive. Plus de » bière, plus de cidre, ni de poiré. » Du Clos-Vougeot, morbleu, du » Clos-Vougeot à tous mes compa- » triotes. Que dis-je à mes compa- » triotes? que la Hollande, la Suède, » le Danemarck, la Pologne, la Rus- » sie, et jusqu'à l'Amérique septen-

» trionale participent à ce bienfait.
» Partout il y a du vinaigre, et par-
» tout je ferai du Bourgogne Mon
» nom vole d'un hémisphère à l'autre;
» les décorations viennent au-devant
» de moi. Le roi de France m'envoie
» le cordon noir; les souverains du
» Nord m'envoient des cordons et des
» croix de toutes les couleurs et de
» toutes les façons. J'en suis chargé au
» point qu'on distingue à peine la
» nuance de mon habit. Les passans
» étonnés s'inclinent devant moi et
» demandent à l'oreille de leur voisin:
» qui est ce seigneur-là? C'est, leur
» dit-on, l'inventeur du *mucoso-sucré*,
» le premier homme de l'univers. Fai-
» sons du mucoso-sucré, mon ami,
» faisons-en sans relâche. Remplissons-
» en les caves de Paris, et les car-
» rières de Charenton.

«—Que j'aime cette belle chaleur, ce
» noble enthousiasme! que je suis heu-
» reux d'avoir rencontré un homme

» dont l'audacieux génie voit et saisit
» tout en grand! Opérons, monsieur,
» opérons : le jour de gloire est arrivé.
» Achetons d'abord le raisin de Surène.
» —Et de toute la banlieue.—Louons
» tous les pressoirs.....— Faisons-en
» faire s'il le faut. — Achetons toutes
» les chaudières des brasseurs.—Nous
» les aurons à bon marché, puisqu'elles
» deviennent inutiles. Mais à quoi bon
» des chaudières pour faire du vin?—
» Et le *mucoso-sucré*, M. le cheva-
» lier, croyez-vous que je le fasse au
» soleil? — Achetons tout le bois de
» l'Ile-Louvier, achetons pour quatre
» ans, pour dix ans, avant qu'on con-
» naisse nos talens, et qu'on pense à
» renchérir les denrées dont nous avons
» besoin. — Achetons tout le sucre de
» Marseille, de Nantes, de Bordeaux...
» —Arrêtons tous les produits des Co-
» lonies. Mais dites-moi : il faut donc
» du sucre pour faire du *mucoso-sucré*?

» — Hé, monsieur, le mot ne l'indi-
» que-t-il pas ? — Pardon, pardon,
» mon cher ami. Allez, commencez les
» opérations; n'oubliez pas surtout que
» je suis l'inventeur du *mucoso-sucré*.

» — Un moment. Quand on n'est
» pas connu, on est sans crédit. Il me
» faut au moins un million, que je
» distribuerai en à-compte ; j'obtien-
» drai six mois de terme pour le sur-
» plus, et de la manière dont nous
» nous y prenons, dans six mois notre
» fortune sera faite. Donnez-moi un
» million, s'il vous plaît.

» Je vous demande un moment à
» mon tour. D'abord, je n'ai pas un
» million. — En ce cas, il faut opérer
» en petit, et cela est fâcheux. — Oui,
» j'aime l'éclat. — Les bénéfices seront
» bornés, votre réputation se fera len-
» tement. — Diable, diable ! renoncer
» au plaisir d'étonner le genre humain !
» — De confondre ces demi-savans, qui

» doutent de tout, et qui seraient
» morts de jalousie! — Hé, mais.....
» Ecoutez donc. Pourquoi renoncer à
» ces avantages? Nous enverrons de
» notre vin de Bourgogne aux journa-
» listes; ils l'annonceront de manière à
» provoquer la curiosité et l'admira-
» tion. Nous en enverrons aux gens en
» place, aux grands, aux têtes couron-
» nées, et on s'empressera de nous
» fournir les moyens de travailler en
» grand.—En attendant, prenons, puis-
» qu'il le faut, un vol terre-à-terre.
» Donnez-moi cent mille francs.— Un
» moment encore. Vous m'avez l'air
» d'un fort honnête homme; mais je
» n'ai pas l'honneur de vous connaître,
» et il en coûte quelquefois fort cher
» pour gagner cent mille francs: c'est
» tout ce que m'a valu la perte de cet
» œil-ci. — Monsieur, votre réflexion
» est juste, et n'a rien d'offensant. Voilà
» mon nom, mon adresse; voilà celles

» de personnes recommandables, de » qui je suis avantageusement connu. » Je repasserai dans deux jours. »

C'était un fort honnête homme que M. Vignol. Il avait de l'esprit, des connaissances; il avait même fait quelques découvertes intéressantes. Mais il avait, comme tous ses confrères, la manie de prendre des rêves pour des réalités, et lorsqu'il discutait, il ne manquait jamais de poser en fait ce qui était en question. Il avait fait du vin potable avec du verjus, et convaincu de la facilité de perfectionner son invention, lorsqu'il trouverait des secours, il n'avait pas balancé à faire goûter à M. Robert un vin qui portait avec lui son *mucoso-sucré*.

D'après les renseignemens favorables que reçut Robert sur le compte de M. Vignol, il signa un acte de société, et donna les cent mille francs, à la charge par M. Vignol de le mettre jour par

jour au courant de ses opérations. Robert n'avait nulle envie de travailler assidûment. Mais il fallait qu'il connût quelque chose de la manipulation, afin de pouvoir parler conséquemment de son invention, et qu'il se fît voir souvent dans les ateliers pour paraître les diriger.

M. Vignol achète le raisin de deux à trois cents arpens de vigne. Il loue tous les pressoirs de Surenne. Il arrête trente à quarante journaliers. Il fait construire vingt à trente vastes cuves, et il traite d'une partie considérable de sucre avec un épicier de la rue de la Verrerie, qui n'a pas, comme son frère, le talent de faire des romans et des comédies, mais qui a l'esprit de faire de bonnes affaires, ce qui vaut mieux. M. Vignol a déjà placé, à fonds perdu, ou autrement, plus de soixante mille livres.

Ses dispositions sont faites. Il n'at-

tend que le jour des vendanges, et il l'attend avec une impatience égale au besoin où il est d'argent. Robert jouit d'avance. Il n'a en vue que la gloire et le bien de l'humanité. Si cependant il y a de gros bénéfices, il ne manquera pas d'en prendre la moitié.

M. Vignol n'oublie pas qu'il n'a fait jusqu'alors qu'un vin plat et mielleux. Il étourdit Robert par de grands mots; mais la nuit, lorsque son associé dort à Paris, il fait à Surenne des essais nouveaux en petit, en très-petit, et le résultat est toujours malheureux. « Ce vin ne manque, dit-il, que de » *calorique*, et parbleu je lui en don» nerai. »

Le jour tant attendu, le jour où le vigneron laborieux voit sa récolte à l'abri des orages, où une jeunesse folâtre court entre les ceps après le plaisir et l'amour, le jour de la vendange Robert part de Paris pour être témoin du triom-

phe de l'art sur la nature, et imposer silence aux railleurs, à qui il a vanté sa découverte, et qui prétendent qu'on ne fait pas de vin de Beaune à Surenne.

« Mon cher associé, lui dit Vignol, » tenez-vous essentiellement aux bé- » néfices? — Mais... un peu. — C'est- » à-dire que vous n'y tenez pas. Je » vous ferai gagner en gloire, ce que » vous perdrez en argent. — Com- » ment cela? — Au lieu de mille ton- » nes de vin, nous n'en aurons que » trois cents. Mais je vous ai promis » du Bourgogne et je vous ferai du » Frontignan muscat.—Diable, ce sera » bien plus fort. — Et d'un débit bien » plus certain.—Faisons du Frontignan » muscat. »

Vignol court après toutes les femmes et les filles du village. Il les rassemble, à vingt sols par jour; il les établit dans ses différens pressoirs, et à mesure que la hotte se vide, elles éplu-

chent le raisin; elles en ôtent les grains gâtés, ceux qui ont conservé quelque verdeur et elles en ôtent les quatre cinquièmes; elles jettent la grappe, qui ne communique au vin que de l'amertume. Les vignerons courbés sous la hotte, appuyés sur leur bâton, regardent, la bouche ouverte, ce procédé nouveau, et ne conçoivent pas comment un beau monsieur de Paris sait mieux faire du vin que celui qui depuis son enfance ne fait que cela.

Les grains choisis sont jetés dans la cuve, foulés, portés au pressoir. Vignol goûte, il est dans l'enchantement. Il présente une tasse à Robert.... « Hé » bien qu'en dites vous? — Il est en» core diablement aigre. — Oui. Mais » que diront les critiques, quand j'au» rai mêlé à cela un cinquième de *mu*» *coso-sucré*? — Rien, mon ami, rien. » Votre succès sera complet. »

Vignol prépare son sirop et il com-

mence le grand œuvre. Il goûte... « Ce » n'est pas cela. Du calorique, force ca- » lorique. » Et il ajoute quelques brocs d'eau-de-vie à sa mixtion... « Ce n'est » pas encore cela. L'acide tartareux » domine encore. Il faut en détruire » l'excédant. » Il jette dans ses tonneaux du *carbonate de chaux* vulgairement appelé blanc d'Espagne, quelques poignées de fleur de sureau, et il a un vin parfait. Les deux associés se regardent d'un air pénétré; ils s'embrassent avec tendresse. C'est alors que Robert prend le ton tranchant de l'audace heureuse. Il est partout; partout il parle de son vin; partout il en laisse des essais; partout on le trouve excellent.

Dans tous les cercles de Paris, on ne parle que du Frontignan-muscat fait à Surenne. On se soulève contre les routiniers, on déclame contre eux, on affirme que leur entêtement étouffe

l'émulation, arrête les progrès des arts, et qu'il est de la sagesse du Gouvernement de contraindre tous les vignerons de l'Isle-de-France à adopter le procédé de M. le chevalier des Ormeaux.

Entraîné par cette première et belle chaleur, on adresse de toutes parts des demandes à M. le chevalier. Il ne sait à qui entendre, il ne sait à qui répondre.

Avant de faire les envois, il faut au moins déterminer le prix du vin. Ces messieurs compulsent leurs états de dépenses; ils calculent, ils supputent. « Nous eussions pu faire deux mille » muids de vin ordinaire de Surenne, » qui, à un louis la barrique, eussent » rendu quarante-huit mille francs. Au » lieu de mille tonnes de Bourgogne, » de trois cents de Frontignan, il n'en » existe que cent cinquante. Pour re- » trouver la valeur des grappes du » raisin gâté ou vert, il faut donc éva-

» luer notre muscat à trois cent vingt
» livres la pièce. Ajoutons à cela le
» sucre, l'eau-de-vie, le *carbonate de*
» *chaux*, la main-d'œuvre extraordi-
» naire, la façon des cuves, le loyer
» des pressoirs, et nous trouverons
» que chaque pièce nous revient à cinq
» cents livres, ou environ. N'oublions
» pas les intérêts des cent mille francs ;
» contentons-nous de cinquante pour
» cent, ce qui fait un bénéfice honnê-
» te, et nous pouvons définitivement
» vendre notre Frontignan-muscat en
» raison de huit cent trente-quatre li-
» vres la pièce de trois cents pintes, ce
» qui réduit la bouteille à cinquante-six
» sols, et ce qui certes n'est pas cher. »

Le Frontignan-muscat fut enlevé dans deux jours. Vignol, désintéressé, ou insouciant, comme tous ceux qui cultivent les sciences ou les arts, était fort content des vingt-cinq mille francs de part que son associé lui avait comp-

tés, et il se proposait bien de les employer à quelque nouvelle découverte, qui finirait par l'immortaliser; car enfin, quand on a de l'argent, on travaille pour son propre compte, et on ne cède à personne l'honneur de l'invention. Robert, qui prétendait ne tenir qu'à la gloire et au bien de l'humanité, regrettait intérieurement de n'avoir pas mis tous ses fonds dans une affaire aussi lucrative. Il ne rêvait plus que Frontignan-muscat, et il lui passa par la tête une idée qu'il s'empressa d'aller communiquer à son associé. Il lui dit qu'il était au-dessous de gens comme eux de faire les vendangeurs, et qu'ils devaient désormais se renfermer dans les opérations chimiques; qu'ainsi il était fort inutile d'attendre l'automne prochain pour opérer en grand; qu'il fallait de suite acheter tous les vins de pays qu'on pourrait se procurer, et les convertir en Frontignan-muscat.

Vignol avait déjà conçu un autre projet qui l'occupait très sérieusement. Cependant il fut assez satisfait d'une proposition qui lui assurait des bénéfices considérables. Mais il fit observer à Robert qu'il avait cédé à la force des circonstances en se dépouillant de la partie la plus précieuse de sa découverte, l'honneur de l'invention; qu'à cet égard, il avait rempli ses engagemens; mais qu'il ne consentirait à une nouvelle opération, qu'autant que son nom serait joint à celui de M. le chevalier. Robert cria à l'injustice. Il avait avancé des fonds qu'il aurait pu perdre, et la gloire était la seule compensation que Vignol pût lui offrir. Cette clause d'ailleurs était particulièrement stipulée, et il n'entendait pas renoncer à un tel avantage. Vignol s'emporta, en croyant raisonner; Robert cria plus haut encore; ils se séparèrent très-mécontens l'un de l'autre; mais comme

l'intérêt rapproche les hommes, ils ne tardèrent pas à se revoir.

Après des conférences multipliées et inutiles, chacun commença à regretter la perte du temps, si précieux pour des spéculateurs; chacun renonça à une partie de ses prétentions, et fit singulièrement valoir son sacrifice, comme cela se pratique toujours. Il n'était plus question que de trouver des courtiers intelligens... et fidèles, s'il y en a, qui parcourussent la banlieue, et qui fissent les acquisitions au meilleur prix possible. Dans quinze jours au plus tard, le grand œuvre devait s'opérer de nouveau, et les vignobles de Frontignan étaient anéantis. *Vanitas vanitatum!*

Robert, en rentrant chez lui, trouve douze ou quinze assignations à comparoir dans huitaine, aux fins de se voir condamner comme falsificateur et empoisonneur public, à restituer le prix de ce qu'il appelle du vin, et en domma-

ges-intérêts proportionnés aux maux de tête et de cœur qu'il a occasionnés.

C'est une plaisanterie, dit Robert; mais que peut-elle signifier? Il se creuse la tête pour en trouver le sens, et son imagination ne le servant pas à son gré, il va chez un des *assignans*, celui qui avait parlé du Frontignant-muscat avec l'enthousiasme le plus prononcé.

Il le trouve à table, et au lieu du mot de l'énigme qu'il demande, qu'il attend, le maître de la maison lui laisse le choix de la porte ou de la fenêtre. Robert trouve la plaisanterie poussée un peu loin; mais il est beau joueur, et il commence un éloge burlesque de la chimie, qui est devenue la science par excellence, la science universelle, qui prendra très-incessamment la nature sur le fait, et qui, en décomposant la matière, nous apprendra ce qui entre dans la facture d'un chêne et d'un chou, d'un ciron et d'un éléphant.

Le maître de la maison réfléchit qu'un escroc ne pousse pas l'impudence à ce point, et qu'il est plus raisonnable de détromper M. le chevalier, de l'amener à restitution, que de l'accabler par une procédure inutile. Il se fait apporter du Frontignan de Surenne.

Un laquais débouche une bouteille, et verse je ne sais quelle liqueur décolorée, dont le seul aspect inspire le dégoût. «Bien joué, bien joué, s'écrie » Robert; mais parbleu, je ne boirai » pas de votre ripopée.» Il tire un des essais qu'il porte toujours en poche. « Le voilà le nectar dont je suis l'inven» teur, le jus divin que je prodigue » aux hommes, et que je devrais réser» ver pour la bouche des Dieux. » Il prend un verre... il reste stupéfait. Il porte le nectar à ses lèvres... Rien de liquoreux, de flatteur; tout, jusqu'au *mucoso-sucré*, tout est anéanti. Ro-

bert tombe sur son siége, il pâlit, il rougit; il essuie la sueur qui coule à flots de son front; il demande grâce au maître de la maison; il proteste qu'il a été trompé le premier, et qu'il est prêt à rendre sans contestation l'argent qu'il a reçu, pourvu toutefois qu'on ne l'attaque pas dans sa réputation. Ce n'est pas que la réputation de Robert valût grand'chose; mais il prévoyait que la justice, qui prend tout au tragique, pourrait parler de galères, et elle passe assez communément du mot à la chose.

Il était fort égal à la plupart des acquéreurs du Frontignan de Surenne que Robert ramât ou ne ramât point. Leur objet essentiel était de retirer leur argent, et ils s'adoucirent en le remettant dans leur coffre. Mais Robert, rassuré contre les poursuites, se livra à toute son indignation contre Vignol, et fut lui faire une scène épouvantable. Vignol, d'aussi bonne foi que Robert,

lui répondit qu'il ne fallait pas s'effrayer de cet échec; qu'il avoit forcé la dose de *carbonate de chaux* et qu'il allait refaire du *mucoso-sucré* d'après de nouvelles combinaisons. Robert envoie au diable le *mucoso sucré* et son auteur; Vignol réplique que celui, qui a suivi toutes les opérations, qui l'a forcé à employer le *carbonate de chaux*, dont le nom est dans toutes les annonces, sur toutes les adresses, est au moins aussi auteur que lui. Aux raisonnemens bons ou mauvais, succèdent les injures; les coups seraient venus probablement, si Robert n'eût été manchot et boiteux, et si un savant s'oubliait jusqu'à se battre. Vignol tourna le dos à Robert et se remit à ses cornues. Robert sortit en tempêtant, et gémissant tour à tour de sa crédulité : elle lui coûtait cent mille livres.

Il se ravise cependant, et il retourne chez Vignol. « Vous avez été mon as-

» socié, et la perte et le gain devaient » être communs entre nous. Malgré » cette clause essentielle du traité, je » perds tout, lorsque vous gagnez vingt- » cinq mille francs : il est de toute jus- » tice de me les rendre.—Je vous les » rendrais sans difficulté, si je les avais » encore. Vous sortez d'ici, et vous » n'avez donc pas vu cela?—Qu'est-ce? » du plomb?—C'est du zinc, monsieur. » —Du zinc! Et vous voulez avec cela... » —Faire danser les morts.—Oh, voici » bien une autre histoire!—Je suis déjà » parvenu à faire danser le train de der- » rière d'une grenouille, et je compte, » très-incessamment, faire danser des » apoplectiques, des paralytiques, des » noyés, des asphyxiés.—Et ce bal-là » coûtera vingt-cinq mille francs?—Un » bal! un bal! Cela se nommera *gal-* » *vanisme*, entendez-vous, monsieur. » —Encore un grand mot à la place » de la chose. Je crois au *galvanisme*

» Non, monsieur. Je ne me mêlerai pas
» de cette affaire-là.—Vous pouvez au
» moins m'entendre : cela ne vous
» coûtera rien.—Oh, parlez, M., parlez
» —Le bois est cher en France; le pau-
» vre souffre l'hiver; je me suis occu-
» pé de son soulagement, et j'ai trouvé
» le moyen de chauffer, pendant six
» mois, vingt ménages avec une demi-
» voie, de bois.—Je vous en fais mon
» compliment.—Je vois, monsieur,
» que vous me prenez pour un de ces
» faiseurs de contes qui cherchent à
» abuser les gens crédules. Je vais vous
» détromper en peu de mots. J'ai ima-
» giné des poêles de carton, enjolivés
» de glaces, de gaze d'argent, et d'au-
» tres brillantes bagatelles. Mes tuyaux
» sont en cristal, orné de guirlandes
» de fleurs, et le tout offre l'aspect d'un
» meuble galant. Avec un paquet d'al-
» lumettes je chauffe à quinze degrés
» un salon de vingt-cinq pieds sur tou-

» comme au *mucoso-sucré*. Adieu, » maître fou. »

Quand il est connu qu'un capitaliste donne dans les inventions, les faiseurs de découvertes abondent chez lui. Robert reçut la visite d'un monsieur fort bien mis, d'une figure avantageuse, qui parlait avec facilité et même avec grâce, qui avait *enfin* tout ce qu'il faut pour persuader. « Monsieur, vous aimez les arts, les sciences ; mais votre » premier essai n'a pas été heureux. » Vous m'inspirez de l'intérêt et je veux » vous faire regagner ce que vous avez » perdu. — Je suis décidé à ne plus hasader un écu. — Vous ne hasarderez » rien, monsieur. Je ne suis pas de ces » charlatans qui demandent de l'argent » qu'ils emploient à faire des essais ; ma » découverte est certaine, perfectionnée ; elle ne me laisse rien à désirer. — » Hé bien, monsieur, profitez-en. — » Nous en profiterons tous deux. —

» tes ses faces. C'est de quoi vous pou-
» vez vous convaincre en vous trans-
» portant chez moi : ma voiture est à
» la porte. Qu'avez-vous à répondre?—
» Des poëles faits avec du carton, et
» de la gaze d'argent, qui chauffent à
» quinze degrés! — Et avec un paquet
» d'allumettes. — Parbleu, j'ai envie
» de voir cela. — Partons. — Partons. »

Robert entre dans un salon richement décoré. Il respire un air brûlant qui le force à reculer. Il s'étonne, il s'écrie. Le monsieur le fait avancer, après avoir ouvert les croisées. Il le conduit à la bouche de son poële..... deux ou trois brins de bois menu alimentent une flamme qui ne s'élève pas à plus de trois pouces. Robert porte la main sur le poële : il est froid. Comment concilier l'état de ce poële avec la chaleur de l'atmosphère? le monsieur explique ce phénomène d'une manière tout à fait satisfaisante. Il fait observer

à Robert que l'épaisseur et l'opacité des poëles ordinaires concentrent et conservent le *calorique*, tandis qu'ici il s'évapore continuellement à travers les gazes et les fleurs, Robert est forcé de se rendre à l'évidence. Il passe de la défiance et du doute à la confiance la plus aveugle; il veut avoir le lendemain un poële de carton. Il en demande le prix : soixante louis, quand on n'en commande qu'un, parce qu'il faut faire chaque pièce particulièrement, au lieu qu'elles se fabriquent toutes d'un seul jet, lorsqu'on prend cent poëles, et alors ils ne coûtent qu'une bagatelle, cinq louis au plus. « Faites-moi cent » poëles, dit Robert. J'en céderai à » mes amis, j'en donnerai à de pauvres » ménages. Je veux entrer dans vos » vues d'humanité, et substituer ce joli » colifichet à un vilain poële enfumé, » qui rembrunit ma salle à manger. »

Il est d'usage de payer deux tiers

d'avance. Ces arrhes lient l'acquéreur et le vendeur, et tout l'avantage est du côté de Robert : il est sûr d'être livré à jour fixe. Robert donne au marchand de poëles de gaze une lettre de change sur son banquier, et il court chez le curé de sa paroisse prendre les noms et les adresses de vingt pères de familles pauvres et honnêtes, à qui il donnera de la chaleur sans frais. Il exige seulement que cet acte de bienfaisance soit inséré dans la gazette ecclésiastique : il est toujours flatteur de faire parler de soi.

Le marchand poëlier est exact. Il a reçu huit mille francs; mais il tient aux quatre mille autres. Il arrive, suivi de quatre voitures chargées de l'élégante marchandise, et à mesure qu'il avance, la foule des curieux s'accroît. « Qu'est-» ce donc que cela, disait l'un? C'est » une décoration nouvelle pour l'Opé-» ra. Vous n'y êtes pas, reprenait l'au-

» tre. Ce sont les costumes des conduc-
» teurs du bœuf gras. Oh, s'écriait
» celui-là, M. le curé suit les voitures:
» c'est une garde-robe complète qu'on
» offre à la Sainte-Vierge. Bah, répli-
» quait celui-ci, vous ne voyez pas
» que ces gazes d'argent sont destinées
» à habiller des demoiselles pension-
» naires du couvent voisin, qui jouent
» ce soir George Dandin et le Cocu
» Imaginaire, et qui ont répété avec
» une intelligence qui promet. »

Les curieux s'arrêtent à la porte de Robert, parce que le badaudage est plus causeur qu'entreprenant. On descend les cartons, les petits miroirs, les bandes de gaze, les guirlandes de roses, et chaque pièce arrache un signe d'incertitude et d'admiration. M. le curé se fait faire place d'un air, d'un ton plein de bénignité. Il est accompagné des pères de famille sur qui doit s'étendre ce nouveau bienfait. Robert choisit

pour payer son marchand le moment où son appartement est plein de ses obligés, qui lui baisaient les pieds, les mains, qui lui eussent baisé le derrière, s'il eût voulu s'y prêter. Nous verrons bientôt à quel point on peut compter sur la reconnaissance.

Les honnêtes pères de famille emportent les pièces de leurs poëles, après avoir appris du faiseur la manière de les monter. Le bruit de cette merveille se répand aussitôt dans la rue. On sait qu'avec du carton, un petit miroir ou deux, et une demi-aune de gaze d'argent on chauffe une chambre au degré de la canicule On entoure l'inventeur, on le presse, on lui donne des adresses, on prend la sienne; chacun veut avoir un poële de carton, chacun paie un à-compte proportionné à ses moyens.

On crie dans tout le quartier que les marchands de bois sont des fripons qui s'entendent avec les marchands de poë-

les de fonte et de terre; que les uns et les autres vont mourir de faim, et que la Providence en fait justice. On court chez tous les marchands d'allumettes, et on fait sa provision d'hiver, de peur que le prix de cette marchandise ne monte en proportion de son utilité.

Robert a trouvé dans un coin un gros marteau, et il frappe à grands coups sur un poële de faïence, qui l'a chauffé trois ans, et qui doit disparaître devant le clinquant de la nouveauté. Tessons, tuyaux, tout vole par la fenêtre: les plus anciens amis ne sont pas toujours les mieux traités. Un fragment du poële, pesant huit à dix livres, rase l'épaule d'une femme grosse qui exerçait l'utile et sale profession de chiffonnière. Elle tombe, après avoir reconnu que le coup partait d'une maison spacieuse et élégante, et dont les locataires devaient être dans l'aisance. Un des honnêtes pères de famille, à qui Robert avait

donné un poële, court porter ses cartons chez lui, revient, relève la femme grosse. Il la prend sous les bras; il la monte chez Robert en lui disant à l'oreille : « Il est riche, il paiera, et nous » partagerons les espèces.—C'est trop » juste, mon camarade !..Ah, que je » souffre ! que je souffre, mon Dieu !... » j'ai l'épaule cassée..... Mon pauvre » mari ! mes pauvres enfans ! »

Ceux qui avaient vu tomber la femme grosse étaient passés avec dédain. Les nouveaux spectateurs s'arrêtaient, la plaignaient, criaient à l'inhumanité, à l'infamie, et montaient avec elle. L'appartement de Robert se remplit de criailleurs, qui le menacent de la police pour avoir jeté un poële par la fenêtre; qui le menacent de la justice pour avoir cassé l'épaule à une femme grosse, à une mère de famille. Il ne sait auquel entendre, et il s'empresse de transiger. Il donne vingt-cinq louis,

et la mère de famille, en tournant le coin de la rue, marche très-librement, et entre au prochain cabaret avec le père honnête, à qui elle compte cent écus d'une main, pendant qu'elle lui verse de mauvais vin de l'autre, en lui racontant qu'elle est grosse de la façon d'un porteur d'eau ivre, qui n'a pas voulu la revoir le lendemain.

Robert ne tient pas à vingt-cinq louis. Il est d'ailleurs tout à son objet: c'est le poêle de carton qui l'occupe exclusivement. Il monte le sien, il le monte de ses propres mains, et il est parfaitement monté, car il n'a oublié aucune des indications de l'inventeur. Il place avec attention son paquet d'allumettes; il y met le feu.... Les allumettes brûlent et il gêle dans sa salle à manger. Il examine son poêle... Toutes les pièces sont numérotées, et les numéros se répondent....» Que diable, disait-il, il y a ici quelque chose que

je ne conçois point et il faut malgré moi remettre ma jouissance à demain. J'irai trouver mon auteur, et j'écrirai ce qu'il me dira, afin de ne rien oublier.

Robert y fut au point du jour, et d'autres dupes avaient été plus matinales que lui. On mettait les scellés sur les meubles et les portes de M. le marchand poëlier, après avoir constaté que sous la chambre, où il montrait son poële de gaze aux bonnes gens, était un foyer qui consumait une voye de bois par jour, et qui, par des conduits, dont les bouches étaient cachées derrière un canapé, un panneau de tapisserie, un tableau, communiquait à l'appartement la chaleur que l'escroc attribuait à une botte d'alumettes.

Robert se souvenait que les procès ne rapportent rien, et qu'il en avait coûté à ses créanciers dix mille francs pour plaider contre lui. Il crut se conduire en homme sage en abandonnant

ses douze mille livres, et il rentra chez lui aussi gai que peut l'être un homme, qui ne saurait se dissimuler qu'on l'a traité comme un sot.

Il fit enlever les cartons et la gaze d'argent, qui eussent perpétué de fâcheux souvenirs, et il se consola bientôt, en pensant qu'au moins le chauffage économique lui coûtait beaucoup moins que le *mucoso-sucré*.

Robert dînait, il dînait seul; et il se disait qu'on est souvent en plus mauvaise compagnie qu'avec soi-même, ce qui est vrai quelquefois, et ce qui ne l'était pas trop à l'égard de Robert. Un gros homme, assez mal mis entre en riant aux éclats, et en tenant son ventre à deux mains. « Quoi de plus co» mique, de plus extraordinaire, de » plus inconcevable, dit-il, que de » voir un homme plein d'esprit, de » jugement, de connaissances, le che» valier des Ormeaux enfin se laisser

« persuader qu'on chauffe une cham-
» bre à quinze degrés avec huit ou dix
» allumettes! Laissez-moi rire, Mon-
» sieur, laissez-moi rire de la faiblesse
» qui est le partage de tous les hommes,
» et dont l'orgueil n'en est que plus
» plaisant. Comment? lorsque vous é-
» touffiez à côté de cartons froids, vous
» et les autres n'avez pas soupçonné un
» agent étranger! c'est au milieu d'une
» vaste cour, sans aucun moyen de
» prestige, sous la garantie de la bonne
» foi que doivent se faire de sembla-
» bles expériences. De la gaze et des
» roses! j'ai bâti à ciment et en briques
» au centre de deux arpens de terrain
» un poële de six pouces d'épaisseur,
» et je le chauffe avec de l'eau froide.
» — Avec de l'eau froide!... — Au
» point que personne n'y peut tenir la
» main pendant quatre secondes. —
» Encore du charlatanisme.—Hé, ne
» voyez-vous à mon habit rapé, à ma

» figure hâve que je ne dupe personne? » Je suis un savant, Monsieur, un savant distingué, désigné pour la première place vacante à l'Académie des » sciences. Je ne vous offre point de » poële je n'en vends pas au public; » mais je serais bien aise qu'un homme » comme vous fut témoin de mes succès. »

Robert ne voit pas d'inconvéniens à suivre un savant qui ne tire aucun parti de ses découvertes, et qui ne l'invite à le venir juger que comme amateur. Il arrive au haut de la rue St. Jacques; il est introduit dans une enceinte spacieuse, au milieu de laquelle s'élève un poële solidement maçonné. Robert tourne, regarde, observe; il enfonce le bout de sa canne en différens endroits.... Le savant appelle ses garçons chimistes, leur fait prendre des pioches et ouvrir autour du poële une rigole de six pouces de profondeur au-

dessous de sa base. Cette opération constate que le poële est isolé de toutes parts.

Pendant que Robert continue d'observer, qu'il s'assure que le poële est froid, qu'il ne recèle de feu dans aucune de ses parties, on apporte un seau plein d'une eau presque glacée. On la verse dans un conduit, qu'on ferme aussitôt. L'eau pétille, le poële crie, il semble qu'il va éclater. Bientôt il s'échauffe, et comme l'a annoncé M. l'aspirant à l'Académie des sciences, il n'est plus possible d'y tenir la main. Que ne donnerait pas Robert pour être propriétaire d'un meuble aussi précieux ! hélas, il n'est point à vendre. Robert hasarde quelques propositions indirectes. On lui répond avec une froideur désespérante que ce poële est destiné à l'impératrice de toutes les Russies. Robert observe qu'il peut payer un poële aussi cher qu'une Impéra-

trice, et qu'en sa qualité de compatriote de l'auteur, il compte sur la préférence. Le futur académicien se défend; Robert insiste. L'inventeur dit négligemment que sa majesté Russe doit payer sa découverte trente mille francs; qu'elle promet de faire garnir ses appartemens de ces poëles, et d'en recommander l'usage à tous les grands de sa cour.

Robert se mord les lèvres.... Trente mille francs pour un poële! ce serait payer comme un grand seigneur ou comme un fou.... Et quel moyen de colorer cet acte de démence?.... Hé, mais.... Pourquoi la maîtresse d'un roi puissant ne serait-elle pas aussi jalouse d'acquérir cet admirable poële que l'impératrice de Russie, et pourquoi ne serait-elle pas aussi généreuse? Si Robert allait le lui offrir, il dissiperait les impressions défavorables que lui ont données contre lui Merlicourt

et des protecteurs subalternes ; elle lui accorderait sa bienveillance, le placerait avantageusement ; et donner trente mille francs pour un emploi qui en rapporte quarante ou cinquante, c'est bien placer son argent.

Robert réitère ses instances ; il leur donne une force nouvelle, et le savant est forcé de se rendre. Il n'exige qu'une chose : c'est le secret le plus absolu pendant cinq à six semaines qu'il employera à faire un autre poële à sa majesté Russe. Robert s'oblige à tout ; mais il n'a pas oublié que les cartons et la gaze n'avaient de vertu que dans le salon du charlatan, et il déclare qu'il ne payera qu'à l'instant où le poële monté dans sa salle à manger, y sera chauffé avec de l'eau froide.

Le savant cache dans un fiacre les différentes parties de son poële, ses garçons et lui-même : s'il était vu par l'ambassadeur Russe, ou par quel-

qu'un de sa suite, on le ferait suivre, on découvrirait son infidélité; on le perderait dans l'esprit de l'Impératrice

Robert trouve ces précautions très-naturelles, et lorsque le fiacre s'arrête à sa porte, il descend lui-même des manteaux, des redingottes, des tapis de pied, dans lesquels chaque pièce est transportée de la voiture à l'appartement. Robert s'applaudit d'avoir trouvé un moyen de mettre la curiosité en défaut: *les hommes médiocres sont toujours* contens d'eux. La nature donne un bâton au boiteux, un chien à l'aveugle; et la vanité aux sots.

Le savant, enveloppé de la tête aux pieds dans un des manteaux de Robert, porte dans ses bras une caisse de tôle, *sous laquelle ses reins* et ses genoux ploient. Il la dépose sur le parquet; il la couvre de son corps. Il veut la dérober à tous les yeux, même à ceux du trop heureux acquéreur. C'est

dans cette caisse qu'est la machine merveilleuse qui étonnera la postérité. Le mécanisme est fait avec tant d'art, qu'on ne peut ouvrir la caisse sans briser les ressorts dont il se compose au point de les rendre méconnaissables. Mais un homme pénétrant comme M. le chevalier des Ormeaux peut tirer des inductions de telle ou telle protubérance extérieure, et il serait fâcheux pour l'artiste qu'on devinât le mécanisme intérieur d'après une protubérance.

Robert n'a rien à objecter à tout cela; mais un homme dont on a vanté la pénétration est bien aise de justifier l'opinion qu'on a de lui. Robert annonce d'un air suffisant qu'il a reconnu à la surface de la caisse une multitude de petits trous, qui ne sauraient passer pour des protubérances, mais qui probablement en tiennent lieu.

Le poële est monté; la caisse miraculeuse est placée dans le fond, et on

ne manque pas de répéter à Robert que la déranger, qu'y toucher même, c'est en détruire l'effet sans retour. Le seau d'eau est injecté, le poële devient brûlant; Robert est ravi. Il paie et jure de nouveau qu'il sera discret, d'aussi bonne foi que le savant a juré qu'il ne vend des poëles qu'à l'impératrice de Russie.

Mais à quoi sert un trésor, s'il ne fait pas d'envieux? Robert se hâte d'aller annoncer son bonheur à un ami, ou à un homme qu'il connaît superficiellement : c'est la même chose à Paris, et même ailleurs. L'ami ne partage pas l'enthousiasme de Robert, et Robert se fâche. L'ami rit des grandes phrases de Robert, et lui prouve par des raisonnemens sans réplique qu'on ne chauffe pas un poële avec de l'eau froide. Robert, outré, exaspéré, prend l'ami par la main, l'entraîne chez lui et pour répondre à des argumens par des faits, il se fait apporter un seau d'eau et le

vide dans le conduit. Il regarde l'ami d'un air qui voulait dire : Vous allez entendre, vous allez sentir. L'ami ne voit, ne sent rien. Robert, confondu, désespéré, fait monter une seconde, une troisième voie d'eau ; il inonde son logement sans obtenir ni ébulition, ni chaleur ; il trépigne, il renverse ses meubles. L'ami lui représente que ce n'est pas en brisant tout chez lui qu'il chauffera son poële, Robert, ramené par cette observation, veut savoir au moins comment il a été abusé. Il reprend le gros marteau qui a mutilé ce bon poële enfumé, qui n'avait jamais trompé son attente ; il met celui-ci en pièces et retire cette caisse à laquelle on ne peut toucher sans détruire le charme ; il l'ouvre avec des efforts prolongés ; mais il l'ouvre enfin, et il reste pétrifié.

Le savant était un filou qui avait entendu parler des poëles de carton, et

qui prétendait que le bien des dupes, comme les fruits de la terre, appartiennent à tous les hommes adroits ou laborieux. Il avait loué pour huit jours le terrain de la rue saint-Jacques et une cave qui était dessous. Il avait pratiqué à la voûte, une ouverture qui communiquait au poële et qui se fermait avec une plaque de fer, après qu'un garçon chimiste, son camarade ou son complice, comme on voudra, avait introduit dans le poële vingt à trente livres de chaux vive. C'est la chaux vive, enfermée dans la caisse merveilleuse, qui avait produit de si grands effets dans la salle à manger de Robert, et vous savez que la chaux vive n'a pas la vertu de chauffer deux fois.

Au filou succéda un fort honnête homme, qui avait usé une partie de sa vie à bâtir des systêmes, et toute sa fortune à faire des expériences; il avait trouvé le moyen d'extraire du sucre de

la betterave, ce qui n'est pas très-fin : on en tire bien aujourd'hui du raisin de Surenne, dans lequel on en mettait il y a deux ans pour le rendre potable. Robert, que l'expérience avait rendu incrédule, ne voulut pas seulement écouter le faiseur de sucre. Cependant la curiosité le poussa à une assemblée de savans, pompeusement annoncée par une grande affiche, et devant laquelle le chimiste devait faire du sucre de betterave. Il en fit en effet, et d'une qualité supérieure. Un échantillon fut porté à l'Académie des sciences, qui prononça que ce sucre égalait celui de nos Colonies. Il faut se rendre à l'évidence. Robert avait perdu cinquante mille écus en différentes spéculations, et nous avons la double faiblesse de hasarder légèrement notre argent, et de nous flatter facilement de le regagner. Robert consentit à acheter quarante ou cinquante arpens de terre. On les fume,

on les laboure, on les ensemence. On prend des commis pour tenir des registres, pour surveiller les ouvriers. On bâtit des hangards, des étuves; on établit des moulins à râper, des chaudières; on fait acheter à Orléans cent mille formes à couler les pains. Tous les jours Robert donne de l'argent; mais tous les jours il a la satisfaction d'en voir l'emploi détaillé de la façon la plus claire.

Les petits bénéfices multipliés produisent des sommes avec le temps : demandez aux marchandes d'amadou. D'après ce principe on pensa à tirer parti des feuilles des betteraves qui n'étaient pas encore levées. On résolut de bâtir des étables, des laiteries et d'envoyer acheter des vaches en Suisse. Il y a des vaches en France; mais avec du lait de vaches suisses on fait du fromage de gruyère, et le gruyère fait à Paris doit donner des profits considérables. Des

vachers français ne savent pas soigner des vaches suisses; nos fromagères ne savent pas faire des fromages de gruyère: le commis voyageur reçut donc l'ordre de joindre à ses bêtes à cornes des bergers et des laitières.

La récolte fut magnifique, et le bétail dans l'abondance. Mais les feuilles de betteraves n'ont pas probablement les qualités des herbes des Treize Cantons, car on ne fit que du fromage très-inférieur à ce que nous avons de médiocre en ce genre. Au reste, on ne s'est trompé que sur un accessoire, et le sucre dédommagera amplement de cette perte là. On le fabrique avec une ardeur, un zèle qui ne se ralentissent pas un moment. La qualité justifie les hautes espérances qu'on a conçues. Le sucre est de la plus grande beauté, et tels sont l'ordre et la clarté des registres, qu'on reconnaît en cinq minutes que le sucre de betteraves revient à

quatre-vingt francs la livre. Il faut le vendre quatre-vingt-dix francs au moins, et c'est un peu cher; mais on se flatte, car on se flatte toujours, que les gens riches achèteront pour le plaisir de dire: « Connaissez-vous le sucre de » betteraves? avez-vous du sucre de bet- » teraves? c'est le sucre à la mode; je » ne prends que de celui-là; je n'en » peux plus supporter d'autre. » Un homme riche paie mille écus un habit, dont l'éclat reflète sur sa personne, qui souvent serait nulle sans cela. Mais jusqu'alors on avait cherché le goût et non le luxe dans le fond d'une tasse, et les gens riches se contentèrent modestement du sucre royal, qui ne coutait que quarante sols la livre, et qui en valait bien un autre.

Il fallût vendre les terres, les bâtimens, les ustensiles, le bétail pour achever de payer les ouvriers et sauver quelque chose. Robert eût vendu jus-

qu'aux laitières s'il eût rouvé des acquéreurs; mais les connaisseurs décidèrent que les jolies paysannes de Sèvres et de Meudon méritaient la préférence.

Vint ensuite un homme qui faisait de l'huile avec de l'*oxide d'hydrogène*. *L'oxide d'hydrogène* est ce que, nous autres ignorans, nous appelons tout bêtement de l'eau, et ce n'est que cela. Robert, étourdi de ses pertes, adoptait tous les moyens qu'on lui disait propres à rétablir sa fortune. Sa tête était montée au point qu'il ne calculait plus rien, pas même les probabilités. Il loue un vaste emplacement; il le meuble de cuves, de tonneaux; il les fait remplir d'*oxide d'hydrogène* filtré à la pointe de l'Isle St.-Louis: c'est, vous le savez, le meilleur *oxide d'hydrogène* qu'on puisse boire à Paris. Le faiseur d'huile a bientôt trouvé la fin de cinq à six mille francs que lui

a donné Robert. Il fait un second, un troisième appel de fonds Robert: donne, abusé par l'espérance, que le fripon a soin d'alimenter. Fatigué enfin de payer et de ne trouver que de l'eau dans ses cuves, il se décide à porter plainte. Des experts sont nommés. Le chimiste leur prouve qu'il ne manque à son eau que le *radical*, pour être convertie en huile de Provence. Des experts conviennent de la vérité de son assertion; mais comme le *radical* est tout; et qu'il ne l'a pas trouvé, il est envoyé en prison et condamné à y rester, jusqu'à ce qu'il ait restitué les sommes escroquées. Or, comme il n'a rien, Robert s'empresse de le relâcher, pour être au moins dispensé de lui fournir du pain, de l'*oxide d'hydrogène* et de la paille.

Celui qui compléta la ruine de Robert, fut un homme qui crut avoir inventé la *gélatine*, ou l'art de faire des tablettes de bouillon avec des os, que

d'autres avaient trouvé avant lui, et qui probablement n'avaient pas été plus heureux en résultats. Le reproducteur de la *gélatine* annonce partout ses avantages, ses rares propriétés, il trouve des prôneurs parmi les gens qui s'engouent de nouveautés, et il y en a beaucoup. Il trouve aussi des improbateurs qui prétendent que la *gélatine* n'est pas substantielle; les amateurs répondent que par cela même elle est plus convenable aux malades, dont il faut seulement amuser l'appétit. D'après ce raisonnement le monsieur obtient la fourniture des hôpitaux civils et militaires, des hôpitaux de l'armée, des infirmeries des prisons, des vaisseaux et même des Colonies. Robert pouvait-il se refuser aux avantages que lui promettait une telle association?

On achète des os partout et à tout prix. Déjà la *gélatine* a produit un bien réel : on ne connaît plus la *réjouis-*

sance à la boucherie, et la cuisinière a de la viande sans os à dix sous la livre. A la vérité, les os se vendent quarante, la gélatine vingt, et cette balance n'est pas en faveur de messieurs les associés. Mais les grands hommes ne se découragent pas aisément parce qu'ils ont toujours de grandes ressources à leur disposition. Ceux-ci imaginèrent d'envoyer au roi de Siam un tireur adroit et insinuant, chargé d'offrir à sa majesté une caisse de *gélatine*, et d'obtenir en échange la permission d'organiser des chasses d'éléphans. Ils ne visent à rien moins qu'à l'extinction de la race, dont les ossemens seront envoyés dans les laboratoires de ces messieurs, qui ensuite se rejetteront sur les rhinocéros et enfin sur les baleines.

Ces grandes conceptions avortèrent par des incidens difficiles à prévoir. Pendant que les amateurs du bœuf à la mode et de l'entre-côte-désossée, van-

taient partout la *gélatine* et ses auteurs, un orage affreux se formait et les menaçait de différens points de la France.

Requête, au conseil, des fabricans de moules de boutons, qui prétendent qu'on ne ferme pas sa culotte avec de la gélatine.

Réclamation des tabletiers qui attestent que le jeu occupe les neuf dixièmes de la France, et qu'ils ne sauraient faire des fiches et des jetons avec de la gélatine.

Paraissent ensuite les faiseurs de sel ammoniac, qu'on prive de la matière première de fabrication, eux qui ont affranchi l'Europe du tribut qu'elle payait naguère à l'Asie.

Viennent les apothicaires représentant à messieurs du conseil que la constipation sera la maladie dominante, parce qu'ils ne peuvent plus se procurer de canules de seringues.

Arrivent les cordonniers et savetiers, gémissant à la porte du tribunal sur la perte de l'os de *sapience*.

Un journaliste modéré demande qu'au moins les fabricans de *gélatine* n'exhument pas les morts et lui laissent quelques os à ronger.

Aux clameurs de ces plaignans se joignent bientôt les vociférations des marchands de phosphore, de noir de fumée, de petit suif, et celles des partisans de la *gélatine*, rassemblés à l'autre extrémité de la cour du Louvre. Ajoutez à ce tintamare infernal les voix aigrelettes de quatre à cinq huissiers qui ne cessent de crier aux croisées : *Paix là, messieurs, paix là.* Ajoutez encore le bredouillement de sept ou huit avocats plaidans pour ou contre la *gélatine* et voulant parler tous à la fois, et vous concevrez que le conseil assourdi ne doit plus savoir où il en est. La *gélatine* va tourner les meilleures et les

plus respectables têtes de France. Ce n'était encore rien que cela.

Les habitans d'une petite ville de la Limagne qui n'est connue que par ses couteaux, où il n'y a de bon que les manches, se mettent en marche, et viennent porter leurs griefs au pied du trône. Les femmes accompagnent leurs maris, les maîtresses leurs amans; et pour que les voisins n'entendent rien de ce qui se dit à l'oreille, les tambours et les ménétriers de la ville battent et raclent tout le long de la route.

La ville de Dieppe se partage en fumeurs de hareng et en tourneurs de joujoux et de reliquaires d'os qui se vendent pour de l'ivoire. Quand le commerce de reliquaires tombe, plus d'écoulement pour le hareng. Marchands d'os et de poisson se soulèvent spontanément contre la *gélatine*, et prennent le chemin de Paris.

Dans tous les villages où s'arrêtent

les Normands et les Auvergnats, on n'entend que des plaintes amères. Les cabaretiers qui vendent leur cidre ou leur vin, ceux dont les bouchers n'ont pas supprimé la *réjouissance*, sont de l'avis des plaignans. Le cortége grossit de gîte en gîte. L'Auvergne et la Normandie fondent dans la capitale. Cinq à six cents filles y arrivent grosses, et presque tous les maris cocus. Les têtes sont exaltées; on tempête, on menace; on demande à grands cris la suppression de la *gélatine*.

Le bon roi Louis XV ne sait ce que cela veut dire. On lui conte que ses fidèles sujets le supplient de faire donner de vrai bouillon à ses soldats et à ses marins, et de défendre la *gélatine* qui n'est bonne qu'à causer des insurrections. Le bon roi, qui avait, dans sa vieillesse, la docilité de feu Dagobert envers St. Éloi, trouva que rien n'était aussi juste que cette demande, ni de

plus respectueux que cette manière de demander.

Les Normands et les Auvergnats, qui avaient mangé, en venant, leur hareng et tout ce qu'il avaient pu se procurer de monnaie, s'en retournèrent en demandant l'aumône et en criant : *Vive le roi!* Celui de Siam fut enchanté de n'avoir pas à désobliger un braconnier français. Robert avait la mine longue d'une toise, et un plaisant lui porta le dernier coup. Il attacha la nuit à sa porte un tableau sur lequel était écrit :

L'inventeur de la *gélatine*,
A la chair préférant les os,
Fait du bouillon pour la poitrine
Avec des jeux de dominos. *

* L'Antignac, dans sa chanson des *Merveilles du jour*.

CHAPITRE IV.

Enfin voilà le dernier.

Le voilà retombé dans la misère cet homme qui trois fois a été dans l'aisance, qui toujours en a abusé, qui est parvenu à l'âge où l'on n'inspire plus d'intérêt, et que des difformités, fruits d'un jugement faux et d'une conduite réprehensible, rendent hideux et repoussant. Quel homme cependant naquit avec plus de moyens de fixer la fortune et même la considération? une figure enchanteresse, la portion d'esprit nécessaire pour réussir dans le monde, assez de facilité pour se ployer à tout et tout faire passablement, tel était Robert à vingt ans, tels sont aujourd'hui

beaucoup de jeunes gens qui s'amusent de ses folies passées, qui ne s'en font pas l'application, et qu'attendent une vieillesse prématurée et des regrets inutiles.

Robert ne se dissimulait pas ce que son état avait de fâcheux. Mais accoutumé à passer des revers aux succès, toujours prompt à se flatter, il vivait du produit d'un bijou, d'une pièce de vaisselle qu'il vendait successivement, en cherchant l'occasion de se relever auprès de gens qui ne voulaient pas la lui fournir.

Il y avait long-temps que la société ne voyait dans Robert qu'un homme à principes faux et d'une probité équivoque. On le supportait, parce qu'on ferme les yeux sur des travers et des torts que couvre la fortune : on s'éloigne quand ils paraissent à nu. Encore un avis à la jeunesse inconsidérée.

Robert commença à se plaindre de

la perfidie de ses amis, et dans toute sa vie il n'en avait eu qu'un qu'il avait forcé à l'abandonner. Il se plaignait de la dureté des riches, et il avait constamment repoussé l'indigence pendant les courts instans où il avait pu la secourir ; il avait donné quelquefois, mais par ostentation, pour s'entendre louer : ses aumônes étaient de l'argent placé à un haut intérêt. Pourquoi d'ailleurs ces déclamations continuelles du pauvre contre le riche ? Il n'est pas peut-être un seul indigent qui n'ait trouvé cent fois de l'occupation et qui n'ait pu se procurer une honnête indépendance, suite ordinaire d'une vie laborieuse ? Mais les vices d'une grande ville, le goût du plaisir, l'habitude de l'oisiveté font des misérables qui crient à la porte de celui qui doit son hôtel à des services marquans, à un travail soutenu, à l'ordre qu'il a établi dans sa

maison, et qui est sourd à d'injustes clameurs.

Robert, repoussé par les hommes, se flatta d'être plus heureux auprès des femmes. Il se rappelait ce qu'il avait été; sa mémoire fidèle lui représentait ces objets charmans, qui volaient jadis au-devant de son cœur, et qui faisaient leur unique félicité de la sienne. Il avait oublié les mauvais procédés de Rosalie; son amour-propre, dernière erreur de l'homme, l'abusait sur l'énorme changement qui s'était fait en lui, et jamais il n'avait réfléchi que l'amour, toujours égoïste, ne fait rien que pour lui, lors même qu'il croit se sacrifier à l'objet aimé. Les femmes à qui Robert avait donné des soupers et des fêtes, qui caressaient en lui le plaisir qu'il procurait, le virent dans toute sa difformité, dès qu'il fut dépouillé du prestige qui l'avait quelque temps entouré. Les portes se fer-

mèrent, et Robert se plaignit des femmes comme des hommes.

Des plaintes ne remédiaient à rien, et de jour en jour l'avenir se montrait plus redoutable. Robert écrivit à ceux qu'il ne pouvait plus approcher. Il ne demandait qu'un modique emploi ; il promettait d'en remplir les devoirs. Le plus grand nombre ne lisait pas ses lettres ; quelques-uns lui répondirent ; mais il n'obtint rien, parce qu'il y a cinquante concurrens pour une place, et que le préféré n'est pas ordinairement un homme âgé, inhabile et infirme.

Robert se fit misanthrope : c'est la ressource de ceux qui ont donné aux autres de justes sujets de plainte, et qui croient avoir à s'en plaindre eux-mêmes. Mais pour qu'un misanthrope joue un rôle et fixe l'attention, il lui faut un théâtre ; et celui d'où Robert exhalait son humeur était un petit café où il dé-

bitait ses maximes à cinq ou six têtes pelées, rangées avec lui autour d'un poêle de fonte, dont ils éloignaient le consommateur. C'est lui qui lisait la gazette, qui disait du mal des têtes couronnées, qui réglait le sort des états, et qui d'après ses vues politiques, faisait tous les jours, pour lui et son bénévole auditoire, des projets nouveaux qui ne devaient jamais être exécutés.

Il est satisfaisant de marquer, même dans un petit café. Mais il fallait dîner avant d'y entrer, souper après en être sorti, et les bijoux et la vaisselle de Robert n'étaient pas inépuisables. Le besoin commença à se faire sentir. Il fallut se rapprocher des hommes, dont on avait dit tant de mal, leur sourire, les caresser, prendre avec eux le ton propre à se concilier leur bienveillance. Robert chercha dans les endroits publics ceux qui l'avaient connu dans l'aisance et qui étaient alors ses dévoués,

ses serviteurs. Un homme ruiné n'a ni serviteurs ni dévoués. On est toujours disposé à éloigner quelqu'un dont on n'attend plus rien; mais on ne le brusque pas ordinairement, lorsqu'il ne se rend pas importun. Robert savait encore qu'il ne fallait pas chercher à attendrir des gens à organes émoussés, et qui sont bien aises de garder pour le plaisir ce qu'il leur reste de sensibilité. Il racontait ses malheurs aussi gaîment qu'on peut le faire quand on souffre ; et il finissait toujours par emprunter un louis, douze francs, six francs, selon les facultés du personnage, qui ne refusait pas, parce qu'il croyait que cette manière de demander l'aumône ne se répète pas une seconde fois, et que se débarrasser moyennant douze francs d'un homme à qui on doit quelque service, quelques dîners, c'est faire un bon marché.

Robert en effet n'osait réitérer sa

narration, ni ses demandes. Il vendit ses meubles, le superflu de son linge et de ses habits, et il porta lui-même dans un galetas le lit de son domestique, une table et deux chaises. C'est là qu'il repassait dans l'amertume de son cœur l'histoire de toute sa vie. Sa mémoire cruelle ne lui retraçait que des fautes, des erreurs, des folies, et pas un souvenir consolant. La vie de l'homme solitaire qui n'entend que le reproche de sa conscience est insupportable. Robert se rejeta dans le monde pour échapper au cri de la sienne. Il n'était plus admis nulle part; mais les spectacles, les promenades, les maisons de restaurateurs sont ouverts à tout le monde, et c'est là que Robert fondit peu à peu ce qui lui restait du prix de son mobilier et de sa garde-robe.

Le malheureux lisait tous les matins les *Petites-Affiches*, et tant qu'il

put disposer d'un écu, il marquait au crayon tel ou tel objet à vendre, que tel nouveau projet devait le mettre en état d'acquérir le lendemain. Il était bien décidé, lorsque sa fortune serait rétablie, à finir une vie agitée au sein d'une douce retraite, et à n'avoir plus rien de commun avec ceux qui avaient cru s'acquitter envers lui avec six ou douze francs. *Vanitas vanitatum!* en faisant des projets de bonheur, il trouva la fin de son dernier écu.

La pauvreté dégrade, et la nécessité brise tous les freins. Robert écrivit une lettre suppliante et pathétique, et, la liste de ses obligés en poche, il entrait dans les maisons; il priait, il conjurait le domestique qui ouvrait de présenter la lettre à madame ou à monsieur. Il recevait quelquefois trois livres, trente sous, souvent rien, et toujours on le consignait à la porte.

Il prit dans l'Almanach Royal les adresses de gens en place; il colporta sa lettre d'hôtel en hôtel : très-peu d'argent, beaucoup de marques de mépris, voilà ce qu'il recueillit de ces nouvelles démarches.

Le produit de ces ressources humiliantes fut bientôt épuisé. Il vendit encore l'habit décent qui avait contenu jusque-là d'insolens valets pour qui l'enveloppe est tout, et qui même ne reconnaissent leur maître qu'à ses cordons, à sa mauvaise humeur et à leurs gages. Dépouillé de ce qui le distinguait encore du dernier misérable, il se réfugia dans ces asiles de la pauvreté crapuleuse où tout blesse les yeux et révolte le cœur. C'est là que des réflexions nouvelles et toujours plus cruelles, sans cesse provoquées par chacun des objets qui passaient devant lui, empoisonnaient son existence.

En effet ce genre de vie devait être un supplice continuel pour un homme qui avait vécu dans un monde tout-à-fait séparé de celui qu'il fréquentait maintenant, et dont il n'avait pas même d'idée. Il résolut de s'élever au-dessus de cet atmosphère fangeux et dégoûtant par le plus pénible des efforts; et, malgré sa répugnance à solliciter de nouveaux bienfaits de celui dont il avait si peu ménagé l'affection, il se rendit chez de l'Oseraie.

Depuis trente ans de l'Oseraie ne s'était pas écarté un instant du plan qu'il s'était tracé. Fidèle à la probité, à ses devoirs, intelligent, laborieux, accessible, il s'était élevé lentement, mais sûrement aux dignités diplomatiques. S'il eût vu Robert infirme, cassé, portant les livrées de la misère, n'espérant plus rien que de lui, il se fût probablement attendri, et son active

sensibilité eût étouffé de justes et de longs mécontentemens. Mais il était alors ministre-plénipotentiaire de France à la cour de Copenhague, et il y jouissait de la considération qui l'accompagnait partout.

Le temps des illusions était passé. A l'amour que lui avait inspiré sa femme avait succédé un sentiment doux, qui s'était, pour ainsi dire, identifié avec lui. C'est auprès de son épouse qu'il allait chercher un délassement à ses travaux; c'est dans sa conversation qu'il revenait à ces idées simples, attachantes, qui donnent un nouveau charme au repos, si nécessaire à l'homme laborieux. De l'Oseraie depuis long-temps ne pouvait vivre qu'avec sa femme, bien plus précieuse pour lui qu'à l'âge où les passions séduisent et entraînent, où on se prend sans se connaître, où on s'adore sans savoir pourquoi. Il l'aimait par besoin, par habitude, par estime,

par reconnaissance. Leur attachement mutuel embellissait leur existence présente, et leur laissait entrevoir une vieillesse heureuse. D'après ces dispositions, de l'Oseraie n'avait pu se déterminer à laisser sa femme à Paris, et elle l'avait suivi, comme l'ombre accompagne le corps, comme l'écorce tient à l'arbre : le tronc périt si on l'en détache.

L'éloignement de ces respectables époux laissait Robert sans ressources. Il rentra chez lui, le cœur serré, la douleur peinte dans tous ses traits, et il n'avait pas un consolateur. Il écrivit à de l'Oseraie, et en attendant une réponse qui pouvait n'être pas flatteuse, il pensa à se présenter chez Moreau. Mais osera-t-il paraître devant cette Félicité, qui l'a vu brillant, qui l'a retrouvé pauvre, mais jeune, beau, et toujours intéressant. Il faudra qu'il décline son nom, qu'il avoue les causes

de sa décrépitude, de ses infirmités, qu'il soit humilié par le contraste de la beauté, de la fraîcheur, de la vertu, toujours plus radieuse par sa seule existence, semblable au soleil qui, à mesure qu'il s'élève, brille d'un éclat plus vif. Robert écrivit à Moreau et à Félicité.

Elle n'avait pas une pensée qui ne fût digne de son mari, et qu'elle ne lui communiquât; je vous l'ai dit, et peut-être ne l'avez-vous pas oublié. Incapable de dissimulation dans des circonstances du plus haut intérêt, elle devait communiquer à son mari la lettre de Robert, et Moreau lui dit, après l'avoir lue: « Nous avons fait pour lui ce » que nous devions, ce que nous pou» vions: ne me parlez plus de cet » homme-là. »

Dans ses fréquentes courses à Paris, Moreau s'était constamment informé, non de la fortune de Robert, mais de sa conduite. Moreau était un de ces

êtres qui s'attachent par les services mêmes qu'ils rendent, qui voudraient trouver leur obligé digne de services nouveaux, et qui s'affligent sincèrement de la nécessité de retirer la main protectrice qu'on les oblige enfin à fermer. Moreau ne prenait pas légèrement un parti; mais celui qu'il adoptait était irrévocable. Depuis plusieurs années, il était convaincu que de nouveaux secours accordés à Robert seraient une injustice et un outrage à l'honnête indigence. Il résolut de ne pas lui répondre; et annoncer sa détermination à sa femme, c'était lui imposer l'obligation de s'y conformer.

Le silence de ces anciens amis n'étonna point Robert, et ajouta au chagrin qui le consumait. Il ne douta plus que de l'Oseraie ne l'abandonnât comme eux à sa triste destinée. De l'Oseraie, plus faible ou plus aimant, donna ordre à son banquier de compter cin-

quante louis au malheureux, et de lui dire que cet argent venait d'un étranger qui ne voulait pas être connu.

Au point de dégradation où était tombé Robert, il lui importait peu de qui venait cette légère somme. Il la reçut, et il respira un moment.

Un homme qu'entraîne un torrent, qui voit sa perte inévitable, qui saisit une frêle branche qui se trouve sur son passage, tremble qu'elle ne cède à ses efforts, qu'elle ne se détache pour rouler avec lui dans l'abîme qui va l'engloutir pour jamais. Il s'en aide doucement, avec précaution; il remonte peu à peu vers le tronc protecteur où tendent tous ses vœux; il le saisit dans ses bras, il le bénit en renaissant à l'espérance et à la vie; il dédaigne, il oublie, quand ses pieds ont touché la terre, un vieux saule jouet des eaux, des vents et des années. Ainsi Robert, dans un dénûment absolu, regarda ses douze

cents livres comme un bienfait inespéré. Sa tête penchée sur sa poitrine se relève ; il passe de l'abattement à une confiance aveugle ; et bientôt, calculant la valeur réelle de la somme, le nombre de jours après lesquels il doit retomber dans son premier état, il ose se plaindre de la faiblesse du secours et accuser celui à qui il le doit. Robert était ingrat. Tous les hommes le sont-ils?.... *Il y en a beaucoup.*

Si cinquante louis ne sont rien, on peut au moins en faire quelque chose, et nous pourrions citer des gens qui ne les avaient pas, et qui éblouissent aujourd'hui par leur faste. Robert devait se flatter plus aisément qu'un autre de marcher à grands pas vers la fortune. Les projets de toute espèce se succèdèrent sans relâche ; et comme Robert n'avait jamais pensé, agi raisonnablement, qu'il était déjà loin de cet âge heureux où on se corrige quand on le

veut fortement, le projet auquel il s'arrêta fut de s'enrichir à la loterie de Piété, à celle des Enfans-Trouvés, à toutes les loteries existantes. Le gros lot est de cent mille francs; trois de ces lots réunis font cent mille écus, et avec cela on peut vivre agréablement. La difficulté est de les gagner; mais enfin quelqu'un les gagne, et pourquoi, disait Robert, ne les gagnerais-je pas comme un autre?

Le bon homme de la rue Jean-St.-Denis lui aurait répondu : Monsieur, vous avez méprisé mes premiers avis, et vous ne vous en etes pas mieux trouvé. Mais je ne me lasse pas de vouloir le bien, et je le fais quelquefois. Écoutez-moi : vous devez être tout-à-fait détrompé des illusions de la jeunesse. Il vous reste encore dix années d'activité; sachez les utiliser. Vous n'avez que cinquante louis; mais je suis arrivé à Paris avec des sabots aux pieds

et six francs dans ma poche. Vous ne savez rien faire ; je n'étais pas plus savant que vous, et je me trouve maintenant à la tête d'un établissement qui non-seulement fournit à mes besoins, mais sur les produits duquel je fais des économies. Pourquoi ai-je prospéré ? c'est que j'ai su ployer mon caractère à la faiblesse de mes moyens : c'est là, je crois, le grand secret. Imitez-moi. Louez une petite boutique. Il vous en coûtera peu de rester à votre comptoir : vous êtes boiteux. Achetez pour cent pistoles de merceries au comptant. Prenez plus tard pour quinze cents francs en espèces, autant à crédit, et peu à peu vous étendrez votre petit commerce. Je sais que vous serez obligé de manger pendant quelques années du pain et du fromage. Mais le pain qu'on a légitimement gagné n'est pas sans saveur, et quand vous approcherez de la soixantaine, vous trouverez doux de

ne devoir votre bien-être qu'à vous seul.

Parlez donc de pain et de fromage à un homme dissipé qui a de l'argent dans sa poche, et qui attend les gros lots de deux ou trois loteries. Robert ne les gagna point, et cela n'a rien d'étonnant. Il retomba bientôt dans sa première misère avec un regret de plus, celui d'avoir mal employé le secours qu'il avait reçu.

Il rentrait chez lui, ayant mal dîné, et ne voulant pas souper, par esprit d'économie. Il est arrêté, au milieu de sa vilaine petite rue, par une femme qui la barrait de la courte étendue de son corps, et par un cocher de fiacre qui coupait à grands coups de fouet sa victime gémissante. Robert, avili, n'avait pas cependant l'habitude du crime. Il lui restait un cœur, et le premier mouvement de l'homme sensible est de secourir l'opprimé. Robert parle rai-

son et principes au cocher, et le cocher continue de frapper. Robert, qui sent l'impossibilité de lutter avec avantage contre un homme qui a deux bras, prend, de celui qui lui reste, le cocher par une jambe, le jette sur le pavé, la tête en avant, relève la malheureuse victime de sa brutalité, l'entraîne, la fait sortir de cette rue, et la jugeant, à la lueur des lanternes, aussi peu difficile que lui, il la conduit chez un vinaigrier, et lui offre sur le comptoir un verre d'eau-de-vie, qui lui rendra infailliblement l'usage de ses sens.

Cette femme est couverte de guenilles. Sa pâleur, ses yeux cernés sont l'effet de la maladie ou de la débauche; mais elle a été belle. En l'examinant avec quelque attention, on retrouve de la délicatesse dans ses traits. Il est naturel de désirer savoir à qui on a rendu service, et ce qu'on pourrait faire encore pour la personne

obligée. Cette femme s'appelle Angélique. Ce nom n'apprend rien, et fait seulement penser que jamais nom ne fut plus mal appliqué. La femme ajoute que le cocher de fiacre est son mari, et Robert réfléchit qu'un mari a des droits souvent méconnus, mais toujours incontestables, et qu'un imprudent qui se mêle de querelles de ménage s'expose à des voies de fait que justifie quelquefois l'opinion. La femme, qui voit Robert préoccupé, craint de perdre sa protection. Elle lui dit bonnement et franchement qu'elle est la femme du cocher de fiacre, comme les filles du Port-au-Blé ou de la rue Maubué sont celles de tel ou tel porte-faix, de tel ou tel décrotteur. Cet aveu rassure Robert; mais il éteint en même temps l'espèce d'intérêt que lui avait inspiré d'abord la dame en guenilles battue par son amant le cocher. Robert voulait s'en

aller chez lui ; la femme craignait de rentrer chez elle. Elle retenait Robert. Elle lui représentait que, maîtresse absolue de ses actions, elle pouvait à son gré changer de mari ; que lui, protecteur, était pauvre comme elle ; que la nature l'avait plus maltraité qu'elle ; qu'un homme borgne, manchot et boiteux pouvait la considérer encore comme une espèce de bonne fortune ; enfin elle lui offrait la préférence.

Il y avait quelque temps que Robert, très-attentif, ne saisissait plus cependant le sens d'aucune phrase. Des rapports singuliers entre cette voix et celle de. . . . Il n'était occupé qu'à recueillir, à comparer des sons... Il s'approche tout à coup ; il prend les deux mains de cette femme, il l'attire sous la lampe en fumée qui éclaire ce cabinet. Il étudie des ruines ; il cherche sous des traits déformés ces grâces, cette fraîcheur, ce duvet de

la pêche qui colore la beauté, et qui presque toujours est le cachet de l'innocence..Il recule d'effroi...Il revient.. Il regarde encore... Il est enfin convaincu. Une sueur froide coule de tous ses membres ; ses cheveux se dressent sur sa tête ; il s'écrie douloureusement : « De l'Oseraie me l'avait prédit. »

Tremblez, vous qui substituze la passion à la réflexion et au raisonnement, vous qui prenez des charmes pour des qualités, le désirpour de l'amour, la jouissance pour le premier des biens, qui ne voyez qu'un jour, qu'une nuit, où l'homme sensé cherche à démêler, à prévoir au moins le sort de toute sa vie ; tremblez, vous dis-je, c'est sa femme que Robert a devant les yeux.

Par quels degrés cette femme, jadis si séduisante, est-elle descendue à ce point de dégradation ? L'histoire se-

rait longue et pénible. Contentons-nous de présenter le vice dans toute sa laideur, courbé enfin sous le châtiment qui l'attend tôt ou tard.

Cette femme, frappée du nom de de l'Oseraie, des exclamations de Robert, écoute à son tour. Éclairée par quelques mots qui rappelaient des particularités qu'elle seule connaissait, elle passe du doute à la certitude. Elle cherche en vain son mari; il est devenu méconnaissable; mais elle n'en est pas moins certaine que c'est lui qu'elle voit. Elle s'élance, elle se précipite; Robert la repousse avec mépris, avec dégoût. Il lui reproche sa conduite passée, son état présent. Elle répond par des vérités dures aux plaintes de son mari. Elle l'outrage, elle le provoque, et Robert conçoit qu'il est des circonstances où on ne peut répondre à certaines femmes que par des coups.

Respectant encore le choix de sa jeunesse et de son cœur, il voulait s'éloigner. Il employait ce qui lui restait de forces à s'arracher des bras d'une prostituée. « Il y a quinze jours » que je te cherche, que je te fais » chercher, et tu ne m'échapperas pas, » lui cria-t-elle d'une voix rauque. » Ses yeux cavés étaient étincelans ; ses mains décharnées s'imprimaient dans la main de son mari, un vieux mouchoir détaché laissait voir une gorge flétrie et tombante ; c'est la plus hideuse des furies qui s'attache à Robert, déjà trop malheureux.

Elle lui apprend en peu de mots que les biens de son père et de sa mère appartenaient au survivant ; que depuis long-temps madame Perceval n'est plus, et que la mort récente de son époux autorisait ses filles à partager une succession, à laquelle cependant elles ne peu-

vent toucher sans l'autorisation de leurs maris. A ce mot *succession*, si puissant pour les malheureux et agréable même aux riches, Robert sent expirer son ressentiment, et surmonte son dégoût. Il traite sa femme avec douceur; il cherche à la rappeler à elle-même; il lui laisse espérer qu'une conduite décente pourra lui faire oublier le passé. Il l'emmène, il la conduit à son galetas, et là on parle héritage, et on s'occupe des moyens d'entrer en jouissance de la moitié de la succession.

Robert apprend que sa femme aura pour sa part soixante mille francs au moins, et il ne la trouve plus si repoussante. Il croit même que la propreté, la toilette, une table saine et abondante lui rendront quelque embonpoint et une sorte de fraîcheur. Déjà son imagination la lui peint telle qu'il la désire, et comme une femme

passable encore, et qui a soixante mille francs, mérite des égards, Robert en marque, et beaucoup.

« Ma chère amie, lui dit-il, nous » ne pouvons nous dissimuler la né- » cessité de sortir de France, où des » fautes et des erreurs multipliées » nous ont trop fait connaître. Pas- » sons en Angleterre avec notre pe- » tite fortune. Augmentons-la par » notre travail, car l'expérience m'a » enfin rendu sage, et je veux sérieu- » sement travailler. Le commerce est » en honneur dans ce pays-là. J'y » ferai commerce; et quoi de plus » facile? Acheter et vendre, voilà » tout, et je ne fais que cela depuis » que j'existe. Mais l'homme appli- » qué a besoin de relâche, et j'aurai » un commis intelligent qui tiendra » mes livres, qui fera ma correspon- » dance, qui achetera, qui vendra, » qui recevra, et ce qui me restera à

» faire ne sera pas au-dessus de mes
» forces. Bientôt j'ai un vaisseau à moi
» qui va d'Angleterre en Amérique,
» de l'Amérique à la Chine, au Ja-
» pon. Il revient par la Russie ayant
» vendu ou échangé dix fois son char-
» gement. Il rentre dans la Tamise
» avec des lingots qui feraient la for-
» tune de dix particuliers. Alors je
» frète dix vaisseaux, et en moins de
» quinze ans j'en couvre toutes les
» mers : je suis en Angleterre ce que
» Samuel Bernard fut en France. Je
» répands l'or à pleines mains, et je
» suis nommé membre de la chambre
» des communes. Je me jette dans le
» parti de l'opposition. Je fais pâlir
» le ministère ; le roi m'achète au
» plus haut prix, me donne l'ordre
» du Bain et un titre. Me voilà lord un
» tel, vous êtes lady, et dès lors on
» ne recherche plus notre origine, on

» ne s'informe pas de ce que nous
» avons fait.

» Je tonne dans la chambre des
» pairs; je me déclare l'appui des ca-
» tholiques d'Irlande. Les Irlandais,
» forts de ma protection, se rassem-
» blent; les têtes se montent; le ca-
» binet de Saint-James craint une
» insurrection, et croit ne pouvoir
» mieux faire que de confier le gou-
» vernement de l'île à celui qui a
» captivé l'affection des habitans, et
» dont il se croit sûr. Je suis nommé
» vice-roi, vous êtes vice-reine;
» cette marque de confiance me tou-
» che; et comme nos opinions et notre
» conduite doivent varier selon les
» circonstances, je prouve aux Ir-
» landais que les descendans des au-
» teurs de la conspiration des pou-
» dres ne peuvent occuper aucune
» charge publique et doivent payer
» doubles impôts. On ne me croit pas;

» mais on fait semblant de me croire,
» ce qui revient au même. On obéit,
» on paie, on tombe à nos pieds. La
» cour nous considère, et nous som-
» mes heureux. » *Vanitas vanitatum!*

Madame Robert n'avait aucune ambition. Elle écoutait avec la distraction qu'on donne au récit d'un rêve, ou à la lecture d'un conte de fées; et quand Robert eut assez parlé, elle le ramena à l'objet premier, essentiel, pressant, à la succession. Il fallait la recueillir d'abord, disait-elle, et on verrait ensuite ce qu'on en ferait.

Il était indispensable de voir Moreau et de s'entendre avec lui. Robert conservait un reste d'amour-propre. Il avait craint précédemment de paraître devant sa belle-sœur: on n'avait pas répondu à sa lettre, et cette marque d'indifférence ou peut-être de mépris ajoutait à sa répugnance. L'innocence est quelquefois trop ti-

mide; la débauche, l'habitude de la crapule éteignent toute espèce de sensibilité, même dans un sexe qui semble n'être formé que pour aimer et pour plaire. Madame Robert ne balança pas à aller offrir à d'estimables parens l'aspect de sa misère et de son opprobre. Munie de la procuration de son mari, qu'on a payée en vendant de misérables haillons, elle part pour Châtenay, seule, à pied, moins fatiguée de remords que du désir d'ajouter à ceux qu'elle s'efforce en vain d'éloigner.

Elle arrive à l'asile de la paix et du bonheur. Elle entre dans cette maison simple, embellie par la pratique des devoirs et des vertus domestiques. Personne n'envie le sort de ses heureux habitans : ils jouissent sans faste, sans éclat; mais ils ne connaissent ni la satiété ni l'ennui, ces fléaux de l'oisive richesse.

Est-il donc des êtres qui portent

avec eux un signe de réprobation ? La petite Cécile, parvenue à l'âge de huit ou dix ans, avait vu des pauvres à qui elle donnait avec plaisir le faible tribut qu'offraient ses parens à l'humanité souffrante. Cécile recula devant sa tante qu'elle ne connaissait pas, et courut se réfugier dans les bras de sa mère. Félicité, effrayée du trouble de sa fille, sort, et voit une femme à qui il ne reste de son sexe, que l'impudence trop commune à celles qui ont méprisé, qui ont rompu les liens sociaux. Elle s'arrête devant elle, inquiète, irrésolue, elle entend ces mots terribles, plus terribles encore par l'air et le geste qui les accompagnent : Tu feins de ne pas reconnaître ta sœur.

Madame Moreau fuit, et son effroi ne lui permet pas cependant d'oublier sa fille. Elle enlève l'enfant; elle craint qu'il ne respire un souffle contagieux. Elle l'emporte; elle précipite ses pas;

elle entre dans le cabinet de son mari ; elle tombe sans pouvoir articuler un mot. Heureuse et respectable la femme qui n'a connu de joie que celle qu'elle a partagé avec son époux ; et qui, dans ces événemens plus ou moins pénibles, qui nous frappent tous, ne connaît que lui pour ami, pour protecteur.

Moreau se lève, s'informe, et se présente devant celle qui porte le trouble dans sa maison. Il prend le ton d'autorité et de confiance naturel à la probité modeste, qui pourtant sait s'apprécier. Son maintien, l'estime qu'il inspire à tout ce qui l'approche, en impose même à celle qui, depuis des années, ne sait plus rien respecter. Elle balbutie ; son œil éhonté, son front qui ne rougit plus, se baissent vers la terre, au moment où elle articule son nom.

Elle présente d'une main tremblante la procuration de son mari. « Je vois ce » qui vous amène, lui dit Moreau. Le

» deuil, dont se parent les enfans in-
» grats, n'est pas même sur vos lèvres.
» Vous ne venez pas, guidée par la
» reconnaissance, offrir, à vos parens
» morts, le triste et dernier tribut de
» votre affection. Vous vous souvenez
» qu'ils ont existé parce que vous êtes
» héritière. Vous hériterez; mais votre
» présence ne souillera pas ma maison.
» Voilà l'adresse de mon notaire. Soyez
» chez lui demain matin : l'acte de par-
» tage est prêt. Je souffrirai sans doute
» de me retrouver avec vous; mais il le
» faut, et je me résigne.

« Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui,
» dit à demi voix madame Robert, le
» front toujours courbé vers la terre.
» — Voilà de l'argent; éloignez-vous. »

Elle sort, elle rentre à Paris; elle ne pense pas à Robert; elle n'a plus besoin de lui. Elle cherche; elle trouve le dernier compagnon de ses débauches, celui qui l'a meurtri sous ses coups, et qu'elle

préfère en ce moment à tous ceux qui peuvent laisser tomber sur elle un regard. Elle ne veut être ni lady, ni vice-reine; mais elle passera en Angleterre avec son abject amant. Elle en fera, non un honnête homme, mais un monsieur. Ils mangeront gaiement leurs soixante mille livres, et ensuite..... ensuite? Pourquoi s'occuper de l'avenir?

Il est peu de cochers de fiacre qui refusassent une semblable proposition. Il en est même quelques-uns qui seraient capables de reconnaissance envers la femme qui les aurait enrichis: celui-ci était, sous tous les rapports, digne de madame Robert.

Elle touche ses fonds; son amant l'aide à les transporter dans un hôtel garni, où ce ne sont pas les individus qu'on reçoit, mais les sacs qu'ils descendent du fiacre, et dont sans doute ils ne sont que porteurs. On les évite,

on les écoute à peine, on dédaigne de les servir.

Un fripier, une lingère, qui vendent de la considération à juste prix, leur en procurent en une heure de temps. Ils prennent le haut ton en rentrant à l'hôtel, et le maître baisse le sien. Il voit bien que monsieur et madame se sont amusés à ses dépens. Ils ne sont pas les premiers, au reste, qui voulant se travestir ont pris les costumes les plus burlesques. Monsieur a la voix éteinte par l'abus des liqueurs fortes, et le maître trouve tout simple qu'on soit enrhumé. Madame jure beaucoup; et le maître observe que cela sied assez à une jolie femme.

Cependant un mari qui a un intérêt réel à reprendre la sienne, peut la chercher, la retrouver, et se remettre à la tête de la communauté. D'après cette réflexion très-simple, monsieur et madame jugèrent que pouvant désormais

paraître convenablement partout, ce qu'ils avaient de mieux à faire était de partir sans délai. Quand on a une voiture à sa disposition, il est naturel de s'en servir. Monsieur va prendre un homme qui montera sur le siége, où décemment il ne peut plus paraître. Les sacs, au grand regret du maître de l'hôtel, sont replacés dans les coffres du fiacre. Les voyageurs partent; ils sont sur la route de Saint-Denis.

On marche aussi vite que peuvent aller les rosses qui traînent la voiture. On rit beaucoup des maris dupés; on a soin d'égayer la conversation à l'aide d'une bouteille à dix-huit degrés, dont on a eu soin de se munir en passant à la Chapelle, et on ne sait plus ce qu'on dit en arrivant à Clermont. On oublie tout, hors les sacs, qu'on ne confie à personne, qu'on porte soi-même dans sa chambre. *Auri sacra fames!*

Le propriétaire du fiacre et des che-

vaux fut étonné de ne pas voir rentrer son cocher à onze heures, à minuit. Il l'attend jusqu'à une heure, jusqu'à deux, jusqu'à ce qu'enfin il ne pût prendre d'informations de personne. Mais à la pointe du jour, il se mit en course et alla sur toutes les places, dans tous les cabarets où son cocher s'arrêtait, et il fût rentré chez lui sans rien découvrir, si un petit décrotteur, qui se tenait à la porte de l'hôtel d'où monsieur et madame étaient partis, n'eût remarqué un homme inquiet, troublé, et qui parlait tout seul. Un Savoyard va toujours au-devant de quelques sous. Celui-ci demanda d'une voix timide au propriétaire s'il pouvait lui être utile à quelque chose, et le propriétaire l'envoya promener. L'enfant insista et n'obtint pas d'autre réponse. Le propriétaire reprit son monologue, et parla de velours d'Utrecht jaune, du numero 560, de son cheval pie, qu'il avait payé quatre-

vingt-deux livres au dernier marché. L'enfant s'écrie : « Je savais bien que je » vous rendrais quelque service. Le fia- » cre que vous cherchez est parti hier » à deux heures de cet hôtel. » Le propriétaire y entre, il interroge le maître de la maison. De question en question, de réponse en réponse, le voile qui couvrait la fuite de nos coquins se soulève peu à peu. Enfin tout s'éclaircit, et il ne s'agit plus que de savoir quelle route ont pris les voleurs. Le cocher a beaucoup d'argent, sans doute mal acquis. Il a le plus haut intérêt à se dérober aux poursuites; il est vraisemblable qu'il est sorti de Paris. Le petit décrotteur déclare que le fiacre a traversé la place des Victoires, et a pris la rue Neuve-Saint-Eustache. Cette rue Neuve-Saint-Eustache conduit à la porte Saint-Denis et à la porte Saint-Martin. On va par ces deux portes en Picardie, en Artois et en Lorraine. Sur laquelle

des trois routes chercher les fuyards ?

Le propriétaire court comme un insensé : il voudrait être sur tous les chemins de France à la fois. Le petit Savoyard, le regard suppliant, la main étendue, le suit aussi loin que le lui permettent ses forces : le propriétaire n'a pas le temps de reconnaître un bon office. Il perd son temps en allant et venant et n'apprend rien qui puisse le diriger dans ses démarches. Forcé de s'asseoir enfin, il réfléchit, que les gens qui redoutent la justice ne vont pas en Lorraine, et que son cocher doit avoir pris la route de l'Angleterre ou de la Hollande. Il fait seller son meilleur cheval, qui pourtant ne vaut pas grand'chose. Il part décidé à s'informer de son cheval pie à la Chapelle, à la Villette, et il s'arrête précisément au cabaret où monsieur et madame ont fait leurs provisions de bouche.

Là il obtient des renseignemens po-

sitifs. C'est en Angleterre que vont ses coquins. Mais il a encore ici deux chemins. Passent-ils par Beauvais ou par Amiens ? Persuadé qu'il arrivera à Calais avant eux, il avance au hasard, et à chaque gîte il a la satisfaction d'apprendre, qu'il les suit à la trace et qu'il gagne sur eux trois à quatre lieues par jour.

Il arrive à Amiens poussé par l'espérance souvent mensongère, mais qui cette fois ne le trompera point. Il voit du monde rassemblé à la porte d'une auberge. Il s'arrête ; il aperçoit dans la cour une femme qui s'arrache les cheveux, qui déchire une robe et un mantelet neufs ; et comme ce n'est pas cela qu'il cherche, il pique son cheval au moment où ses yeux se portent sur un mauvais carrosse qui ressemble singulièrement au sien. Il entre au galop dans la cour. Il retrouve des traces de son numéro 560, que monsieur et ma-

dame n'ont pu tout-à-fait effacer. Il revoit son velours d'Utrecht jaune. Il court à l'écurie ; il embrasse son cheval pie et son maigre compagnon.

Il demande à l'oreille du valet d'écurie où est l'homme qui est arrivé dans ce fiacre. « Oh ! monsieur, c'est un » coquin.... — Je le sais bien. — Qui » s'est arrangé, sans en rien dire, avec » le courrier de la malle de Calais ; qui » est disparu cette nuit avec soixante-» mille livres, pendant que sa femme » dormait, et qui la laisse sans un sou. » La voyez-vous ? Elle s'arrache là-bas » ce qui lui reste de cheveux. Elle fe-» rait beaucoup mieux de vendre ses » chevaux et son carrosse à notre maî-» tre, et de courir après son mari. — » Vendre mes chevaux et mon car-« rosse ! » Le propriétaire s'élance, saisit la dame par le bras, et crie un bon quart d'heure, sans que ni lui ni personne sache ce qu'il veut dire.

Madame Robert, toute à la perte de son argent, ne s'alarme point des criailleries d'un homme qu'elle n'a jamais vu. Mais quand on parvient à s'entendre et à s'expliquer, qu'elle réfléchit qu'elle s'est donnée publiquement pour la femme d'un drôle qui a volé un carrosse et deux chevaux, et qu'en désavouant ce prétendu mari, il ne sera pas moins constant qu'elle est sa complice, la frayeur la saisit, l'égare; elle laisse entre les mains du propriétaire la moitié de son mantelet et de sa robe, et prend la fuite avec le reste, sans savoir où elle va. De tous côtés on crie: Au voleur! arrête, arrête. On lui barre le chemin; elle se jette dans une allée; on ferme la porte sur elle. Elle trouve un escalier, elle monte, elle entre dans une chambre dont les croisées ouvrent sur une rue où elle ne voit personne; elle se décide à sauter; ses jambes s'embarrassent dans ses jupes; elle

ne saute pas; elle tombe lourdement sur le pavé. Elle se casse un bras, une cuisse et la tête. Fin digne d'une telle vie, et qui prévient toutes poursuites judiciaires.

Le propriétaire ne pensait ni à chercher ni à poursuivre des coupables. Trop heureux de retrouver son carrosse et ses chevaux, qui lui furent remis sur les attestations, recommandations et injonctions magistrales dont il s'était pourvu, il reprit gaiement le chemin de son domicile, et laissa au procureur du roi d'Amiens à disposer, comme il l'entendrait de la *dépouille mortelle* de de Mad. Robert. Or, cette dépouille ne pouvant couvrir aucun frais, le procureur du roi supprima le réquisitoire, l'information, la cérémonie imposante de la claie, et les membres disloqués de Mad. Robert furent, à petit bruit, jetés dans un trou, où nous les laisserons s'il vous plaît.

Son amant, le cocher, avait d'abord trouvé très-doux d'avoir une femme et 60,000 fr. Il avait pensé depuis que les 60,000 fr., sans la femme, vaudraient mieux encore, et le cocher était de ces êtres indifférens sur les moyens de doubler leurs capitaux. Il avait réfléchi d'ailleurs que son maître pourrait faire ses diligences pour rentrer en possession de son carrosse et de ses chevaux, et qu'il est des circonstances où il est dangereux de voyager à petites journées, et où il faut savoir prendre un parti décisif. D'après cela, il s'était arrangé, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, avec le courrier de la malle de Calais. En soupant, il avait fait boire copieusement sa compagne, ce qui n'était pas difficile : il suffisait de lui verser, et lorsqu'elle céda à la force des vapeurs bachiques, le pouce et l'index armés encore d'une dernière et

copieuse prise de tabac, qu'elle n'avait pas eu la force de porter à sa destination, mon coquin avait empli ses poches, avait fait plusieurs voyages clandestins de son auberge à celle du courrier, et il était monté dans sa cariole aussi tranquillement que s'il n'avait rien eu à se reprocher : il y a des hommes heureusement nés.

A Calais, les affaires changèrent de face. On ne pouvait s'embarquer pour l'Angleterre, sans un passe-port, qu'on ne refusait que dans des circonstances majeures, parce que le produit des passe-ports et du foin qu'on récoltait dans les fossés de la ville, arrondissait les émolumens de Messieurs de l'état-major. Messieurs de l'état-major étaient cependant des gens fort honnêtes, qui aimaient mieux perdre un écu par tête, que de favoriser l'évasion d'un coquin. Le capitaine des portes, homme

mâdré, fit observer à M. le gros-major, que le langage du solliciteur ne s'accordait pas avec son habit de ratine de Hollande; que ses mains calleuses décelaient son obscurité; que son maintien gauche annonçait un défaut absolu d'éducation; car, alors, on jugeait de l'éducation de quelqu'un, d'après la manière dont il se présentait, dont il portait son chapeau et son épée; et cette manière de juger prouvait sans doute beaucoup de pénétration.

M. le gros-major, enchanté de trouver une occasion de faire le capable, interrogea notre cocher. Notre cocher, qui ne s'attendait pas à subir un interrogatoire, se troubla, se coupa, et lorsque M. le gros-major lui dit qu'il était un fripon, il jura le contraire de manière à convaincre M. le gros-major, qu'il pouvait....., ce jour-là, avoir deviné.

Comme M. le gros-major n'était

pas expert en matières criminelles, il chargea quatre grenadiers de conduire le cocher chez M. le président; car vous saurez qu'alors il y avait, à Calais, un présidial assez bien composé; ce qui ne vous étonnera pas, lorsque vous vous rappellerez que la colère et les forces d'Edouard III, échouèrent devant cette ville célèbre, où on ne trouve aujourd'hui que du vent, du sable, un libraire qui fait assez mal ses affaires, dix pâtissiers qui font bien les leurs; et, ce qui est inappréciable, des femmes très-jolies, très-aimables, qui, dit-on, ne sont pas insensibles: ce que pourtant je n'affirme pas, parce que je n'en sais rien.

Quand on a vécu quelque tems dans une intimité avec une femme, on est nécessairement au courant des détails de son ménage et de sa famille. Le cocher, pressé, menacé,

terrifié par le président, avoua, à-peu-près, tout ce que vous savez déjà. Les 60,000 francs furent transférés de l'auberge au greffe, et on expédia aux juges d'Amiens un courrier, qui les pria d'avertir Mad. Robert qu'elle pouvait revendiquer ses fonds. Or, comme les morts ne revendiquent rien, le courrier revint à Calais comme il en était parti, plus, cependant, le prix de sa course, qui l'intéressait davantage que la vie et la mort de Mad. Robert.

M. le président écrivit à Moreau une belle et longue lettre qu'il aurait pu réduire à ceci : « Madame votre épouse est héritière de sa sœur, si elle peut prouver qu'elle n'ait pas laissé d'enfans ». M. le président fit insérer, dans la *Gazette de France*, une autre lettre, qui invitait les héritiers en ligne directe, s'il y en avait, à se présenter : ce qui fit que toute la

France sut qu'il y avait à Calais un présidial, et c'est ce que voulait M le président.

Moreau, muni des pièces nécessaires, prit la poste, et arriva dans la capitale du pays conquis et reconquis. Il toucha et trouva les 60,000 l., à la petite différence près de mille écus, qui ne sont qu'une bagatelle : tout le monde sait que les tiroirs d'un greffe sont collans.

La succession de M. et Mad. Perseval passa donc toute entière à une fille, l'ornement et l'honneur de son sexe, et à son époux qui méritait sa fortune par l'usage qu'il en avait toujours fait.

Qu'est devenu Robert? que pense-t-il, que fait-il, lorsque je vous raconte des événemens qui le touchent de près et qu'il ignore? Hélas! je crains de parler, et cependant je ne peux me taire.... Je parlerai.

Robert attendait sa femme. Il crai-

gnait de sortir, de marcher ; l'exercice et le grand air eussent ajouté au besoin qui le tourmentait déjà. Etendu sur de la paille, il humecte, de tems en tems, sa bouche brûlante de quelques gouttes d'eau. La journée s'écoule, la nuit vient, l'inquiétude naît, le sommeil fuit.

A la naissance du jour, Robert fait un effort. Il se lève ; un bâton lui sert d'appui ; il se traîne ; il va chez le notaire de Morcau, avec qui il avait eu quelques rapports d'affaires, lorsqu'il demeurait à Châtenay. Il passe devant la boutique d'un boulanger ; il s'arrête ; il dévore des yeux l'aliment auquel il ne lui est pas permis de toucher. La petite fille de de la boulangère voit un homme pâle, défait, prêt à tomber d'inanition. Elle va dans le fournil ; elle cache un pain d'une livre sous son tablier blanc ; elle fait, en chantant, deux ou trois tours dans la bou-

tique; elle gagne le seuil de la porte; elle traverse la rue; elle rentre, après avoir adressé quelques mots insignifians à sa voisine : le pain si désiré est entre les mains de Robert, et personne n'a rien vu.

Il arrive chez le notaire qui ne le reconnaît pas. Il faut qu'il s'humilie, qu'il se nomme. Le notaire recule devant lui, comme Mad. Moreau avait reculé devant sa sœur. Robert entre dans des détails; il s'informe; il apprend que sa femme a touché ce qui lui revient de la succession de ses parens, et qu'il n'y a pas une heure qu'elle est sortie de l'étude. Il se hâte de regagner son misérable logement; il attend encore; il compte les heures, les minutes; le jour tombe, et il ne doute plus de son malheur. Il se reproche sa confiance imprudente, sa facilité. Il s'accuse de l'événement fatal qu'il

eût prévenu, en surmontant la honte de se présenter devant son beau-frère: le mal est sans remède. Deux ruisseaux de larmes s'ouvrent et ne tarissent plus. Il est sans courage contre le néant qui se présente à lui et qu'il devrait invoquer : en quelqu'état qu'on soit on tient donc à la vie.

Le chagrin, le défaut d'alimens enflammèrent un sang déjà appauvri par les jouissances, les veilles, les anxiétés qui tourmentent l'ambitieux. Une fièvre ardente se déclara; et de l'eau, de l'eau pour tout remède, pour toute nourriture.

Une pauvre femme habitait un réduit en face du sien. N'ayant jamais connu l'aisance, elle n'avait pas d'idée de l'infortune. Son aiguille lui donnait du pain, et elle riait quelquefois. Elle venait souvent essuyer l'eau qui tombait du visage de Robert, et elle lui présentait à boire.

« Je m'éteins, je me meurs, lui » dit-il, faites-moi porter à l'Hôtel-» Dieu. »

Un brancard vient, porté par deux hommes qui n'exigent pas de salaire, parce qu'ils sentent qu'ils auront quelque jour besoin du même service, et qu'ils espèrent qu'on le leur rendra gratuitement.

Ah! pensait Robert, pendant qu'on le transportait, si je guéris, je me vengerai de l'infâme qui m'a déshonoré, et qui me livre aux horreurs de la misère. J'invoquerai contr'elle les lois et les hommes; je découvrirai sa retraite; je l'enfermerai, non dans un de ces couvens où on obtient encore une sorte de considération, mais dans cette maison destinée à recevoir, à châtier le vice crapuleux; je m'emparerai de sa fortune; je me procurerai les douceurs de la vie, et j'accablerai le

reste de son existence des privations auxquelles elle a cru me condamner. Je..... je..... je.....; il n'eut pas la force de finir.

Les passans s'assemblèrent autour du branchard. Le bon homme de la rue Jean-Saint-Denis traversait le Parvis Notre-Dame. Il allait, avec sa femme, jouir paisiblement, au Jardin du Roi, d'une belle matinée. Il s'arrêta comme les autres; il s'informa, et la pauvre femme nomma Robert. « Place, cria-t-il, place aux » restes d'un homme qui a usé sa vie » en projets insensés, et qui vient » de mourir à la porte de l'hôpital »

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

00099981

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016